

Daniel Pasquereau

Anatomie des âmes en peine



DANIEL PASQUEREAU

ANATOMIE DES ÂMES EN PEINE

ROMAN

ÉDITIONS ZINÉDI
TEXTURES

OceanofPDF.com

À Juliette et Florian

OceanofPDF.com

« Ah mes bonnes gens !
Je n'aime pas ces temps maudits. Leur souvenir me rend malade, aussitôt je pleure. »

Papusza – Ratvale Jasva

OceanofPDF.com

1 – Je serai la sentinelle

Soudain, il fut plongé dans l'obscurité et le silence. Il ne voyait ni n'entendait plus rien, pas même son propre souffle ni les battements de son cœur. Il n'éprouvait plus le poids de son corps, incapable d'esquisser le moindre mouvement. Après quelques instants de stupeur, il s'efforça de se calmer et de penser de manière rationnelle comme il l'avait appris pendant sa formation militaire. Mais l'angoisse était forte et il n'y parvint pas tout de suite. Des images mentales incohérentes le traversaient, comme lorsqu'une forte fièvre vous empêche de basculer dans le sommeil réparateur. Il vit d'abord un train blindé lancé à grande vitesse qui rejetait de la vapeur telle une bête féroce écumant de rage. Aussitôt après, le portrait d'une très belle et mystérieuse jeune femme lui apparut dans son cadre doré. Le tableau oscillait devant ses yeux, on aurait dit qu'il flottait dans les eaux vertes d'un lac. Puis ce fut une rue où circulaient à grande-peine des files de taxis pris d'assaut par les passants, vision d'une ville étrangère qui s'enchaîna avec celle, encore plus fugitive et lointaine d'un paysan au chapeau conique ramant sur un canot en forme de cercueil. Un homme qu'il connaissait, peut-être ? Un parent ? Il aurait voulu s'attarder pour lui donner un nom, lui faire un signe, mais les images s'enchaînaient sans l'attendre. La scène suivante se situait dans un grand magasin. Une sorte de garnement en costume cintré et chapeau mou riait en brandissant sous le nez de la caissière un sac de toile rempli de rasoirs usagers. « Je vous aime », susurrail le client patibulaire à l'oreille de la caissière effarouchée, « je veux vous posséder tout entière », ajoutait-il d'un air canaille et cependant, tout ce qu'il semblait avouer pour elle seule était audible pour les clients à travers les haut-parleurs du magasin, et tous avaient le visage de son père... Il vit encore des affiches de propagande politique qui s'entassaient sur le plancher d'un grenier poussiéreux. Mêlés aux affiches, des papiers gras tachés de sauce rouge brun comme du sang coagulé. Par une fenêtre ouverte, on entendait grincer des engrenages industriels (ou était-ce le cliquetis d'une mitrailleuse que l'on arme ?). Quelque part à un étage inférieur de ce capharnaüm mental officiait un dentiste. On ne le voyait pas mais il était bien présent, occupé semblait-il à

quelque tâche inavouable pour un praticien honnête. Très haut dans le ciel venteux, un téléphone sonnait par la bouche des corbeaux, il sonnait avec insistance. Personne ne décrochait le combiné...

*

Mais voici que ce ballet d'images affolées s'estompe. Aurait-il enfin réussi à canaliser sa peur ? À nouveau, il entend sa respiration et, mieux encore, il se souvient de quelque chose. D'une réalité. D'une réalité du quotidien, précisément. Une phrase commence à se former dans son esprit. D'abord, comme si une craie la traçait sur un tableau, il perçoit une trace sonore, et bientôt la trace se change en syllabes, qui se changent en mots. C'est la Voix Fantôme, il la reconnaît, elle parle du plus profond de lui-même et cependant, on la croirait prononcée par un autre, un speaker enfermé dans un antique récepteur radio à galène : « *Notre grande et valeureuse armée occupe une province au cœur d'une vaste contrée ennemie où nous faisons régner l'ordre.* »

— Notre armée, oui... Je me souviens.

— *Qui es-tu ?* demande la Voix Fantôme.

— Je ne sais pas.

— *Fais un effort. Ne serais-tu pas le sergent Moon ?*

— Oui, en effet, je suis le sergent Moon... Et toi, qui es-tu ?

— *Je suis la petite voix intérieure du sergent Moon. Tu ne me reconnais pas ?*

— Si, je te reconnais. Évidemment que je te reconnais, tu as toujours été là... Mais où suis-je ? Que se passe-t-il ?

— *Tu es blessé et tu gis le nez dans la boue... Des gens se battent autour de toi mais j'ai l'impression que tu n'en as pas vraiment conscience.*

— Si, si, j'entends les cris maintenant, la fusillade. C'est une bataille, c'est la guerre...

— *La guerre, en effet. Te souviens-tu comment tu es arrivé sur ce champ de bataille ?*

— C'est difficile à expliquer, il faudrait que je remonte le temps... Au début tout allait bien, la campagne se déroulait selon les plans de l'état-major... Nous avons livré assez peu de combats et les autorités locales avaient admis la défaite, les élites politiques, intellectuelles et religieuses s'étaient montrées coopératives. La population et les infrastructures

n'avaient pas subi de dommages significatifs. Le commerce et l'industrie paraissaient n'avoir jamais cessé de fonctionner. La région pacifiée, les gens allaient et venaient dans les rues, occupés à leurs affaires courantes. Tout le monde pensait que cette guerre était déjà finie.

— *Mais ?*

— Comme toutes les armées d'occupation, nous avons appris à nos dépens que le feu n'est jamais éteint, qu'il continue à couvrir sous la cendre... Nous avons d'abord subi quelques agressions isolées contre les sentinelles postées devant les administrations ou envers les agents chargés de la circulation. Ici ou là, il arrivait qu'un homme plus téméraire que les autres se jette sur une patrouille avec un gourdin ou un tournevis, aussitôt capturé, le plus souvent abattu sur place. Puis des attroupements hostiles se sont formés jusque devant les commissariats et les casernements. Ceux qui nous provoquaient n'étaient plus des individus isolés ayant fomenté leur coup dans une chambre pendant la nuit. Désormais ils se réunissaient en secret, votaient des actions avec des modes opératoires précis. Tel jour, à telle heure, à tel endroit, ils se regroupaient et criaient en levant le poing des slogans qu'ils avaient répétés. S'il ne s'était agi que des citoyens, les manifestations auraient été vite réprimées : on bloque une rue à chaque bout, on arrête les rebelles, on en fusille une douzaine, et les autres vont croupir au cachot... Mais l'affaire s'est compliquée quand les paysans se sont mis de la partie. Des échauffourées ont éclaté un peu partout dans les campagnes, beaucoup plus difficiles à contenir, et la guerre a recommencé...

— *Très bien, continue.*

— Il y a quelques jours, le colonel a décidé d'envoyer notre bataillon dans la jungle pour mater une révolte près d'un barrage fluvial. Je me souviens que sur la route nous étions nerveux, c'était comme un pressentiment. Nous venions d'effectuer une longue marche en plein soleil sur une piste caillouteuse à flanc de colline, avec des éboulements qui manquaient de nous précipiter dans le ravin. En plus, avec trente kilos de barda sur le dos et ces foutues chaussures inadaptées aux chemins pentus, nos mollets tremblaient comme ceux des grand-mères séniles...

— *Venons-en aux faits, Moon.*

— J'y arrive. Voilà que, tout à coup, juste avant d'arriver au barrage, ça commence à péter. On nous tire dessus depuis les collines, à travers les arbres. Mais très vite, ça s'arrête. Vite, on relève les blessés et on dégage.

Sur place, pas une âme qui vive. Juste le sifflement du vent. Le poste de garde du barrage et la salle des machines avaient été abandonnés, il restait juste des boîtes de conserve vides, quelques outils, des gants et des chiffons graisseux laissés sur les établis... La piste se terminait là. La 1^{re} section est restée sur place et nous, c'est-à-dire la 2^e section, nous avons pris le sentier qui s'enfonce dans la forêt. Il menait à un village niché dans une clairière. Là aussi, personne. Une quarantaine de huttes formaient un cercle autour d'une placette poussiéreuse et bosselée. Après que le capitaine eut réquisitionné le bazar pour y établir son quartier général, et alors que nous formions notre campement...

— *C'est quoi déjà, le bazar ?*

— Nous l'avons tout de suite surnommé le bazar par ironie, mais c'était plutôt le genre d'entrepôt où l'on trouve ce qui est nécessaire à la vie courante : sel, huile, riz, viande et poisson séché mais aussi du fil de fer, des briques et des manches de pioche. Quelqu'un devait aussi y faire l'école, car il y avait un bureau avec du papier et des crayons... Donc, alors que nous formions le campement, nous avons entendu un coup de feu et encore un autre. En quelques secondes, ça s'est remis à canarder dans notre direction. Visiblement, on nous suivait. Mais le temps d'organiser la riposte, nos assaillants s'étaient à nouveau évanouis au plus profond de la forêt. J'ignore si nous avons réussi à en toucher un, mais, de notre côté, deux types gisaient, raides morts, et un autre retenait ses tripes entre ses doigts... Heureusement, il ne s'est rien passé de fâcheux pendant la nuit. Dès le lendemain matin, nous avons réussi à rattraper les habitants du village qui s'étaient réfugiés dans une grotte, une centaine, qu'on a ramenés à coups de baïonnette dans le cul et qu'on a parqués sur la place. Le capitaine est sorti du bazar, il était blanc de rage.

— *Qu'a-t-il dit ?*

— Il les a menacés, évidemment, il voulait qu'ils parlent.

— *Pour dire quoi ?*

— J'y viens, inutile de me couper sans arrêt la parole ! Il a exigé des renseignements sur la résistance mais pour être honnête, l'heure n'était pas aux palabres. Les villageois baissaient la tête d'un air obstiné et les nôtres étaient tellement remontés qu'ils voulaient passer tout le monde par les armes sans plus de procès, y compris les femmes, les enfants, les vieillards et même les cochons et les chiens s'il y en avait eu. Mais les bêtes sont plus rusées que les hommes, elles disparaissent dès qu'il y a du grabuge. Après

avoir apaisé les esprits échauffés, le capitaine a dit qu'il voulait s'entretenir avec le chef du village, d'homme à homme, et que tout se passerait bien s'il se montrait coopératif. Sauf que les choses ont mal tourné...

— *C'est un euphémisme !*

— Oui, mais moi, je n'y suis pour rien. Je ne suis qu'un soldat et, comme tous les soldats, j'obéis aux ordres. Et puis je n'y étais pas, je n'ai pas vu la suite. Quand le capitaine a commencé l'interrogatoire du chef du village, j'étais déjà reparti en patrouille avec une escouade.

— *À t'entendre, vous ne faites que cela, vous, les soldats, obéir aux ordres encore et toujours. C'est un peu facile, non ?*

— Ah, merde ! Tu m'agaces à la fin, fous-moi la paix !

*

Le chef du village pouvait avoir aussi bien quarante que soixante ans ou plus. Malgré son dos voûté par des années de fardeau, ses côtes saillantes zébrant son torse nu, sa barbiche crasseuse et sa houppette de cheveux blancs, il émanait de sa personne une forme d'autorité.

Il écouta le capitaine sans broncher en mâchouillant un vieux mégot éteint. Rien n'avait prise sur lui. Au bout d'une heure, le capitaine perdit patience. « Je vais te faire décapiter devant tout le village », dit-il, mais sans élever la voix. Quand il était en colère, il parlait entre ses dents et alors tout le monde comprenait que la foudre allait bientôt s'abattre. Mais au moment de désigner un bourreau, le capitaine changea d'avis : il n'y aurait pas un, mais deux suppliciés. Et même deux par jour tant que les informations sur les partisans n'auraient pas été livrées. Ensuite, les deux condamnés ne seraient pas décapités mais enterrés vivants, et ainsi de suite, même châtiment pour les autres.

Un orage tropical éclata pendant que les soldats creusaient les tombes. Le ciel s'assombrit subitement, le vent se leva et dès la première bourrasque les nuages crevèrent, libérant des trombes d'eau. C'était une pluie tiède qui martelait les toits des huttes à grosses gouttes, transperçant la terre comme des volées de flèches, pénétrant les vêtements et la peau jusqu'à l'os.

La deuxième victime fut tirée au sort. Le hasard tomba sur une adolescente, une fille d'une beauté particulière, du genre sauvage. Il y eut des cris, des pleurs. La tigresse s'agrippait si fort à sa mère qu'il fallut lui

faire lâcher prise en lui écrasant les doigts à coups de crosse et ensuite agir de même avec la mère, une véritable furie elle aussi, toutes griffes dehors, mordant, giflant, battant des mains et des pieds. On l'assomma. Puis les soldats furent obligés de traîner l'adolescente par les cheveux pour la jeter dans le trou.

De son côté, le petit homme ne manifesta aucune résistance, il s'allongea dans la terre glaiseuse et ferma les yeux. Les pelletées commencèrent à recouvrir leurs corps, les pelles étaient dures à manier à cause de la boue collante, il fallut quatre hommes pour arriver au bout. Une fois la tâche accomplie et après un demi-tour réglementaire lourdement exécuté dans la gadoue, le peloton se positionna en cordon autour des deux tombes pour empêcher la population de s'en approcher.

Des torrents d'eau jaunâtre se déversaient des toits sur le sol inégal, et l'averse continuait à crépiter, recouvrant de son bruit de mitraille les plaintes et les suppliques des familles. Finalement, en désespoir de cause, les villageois se réfugièrent sous les auvents des huttes, les yeux rivés vers le centre de la place gardée par les uniformes dégoulinants de l'envahisseur.

*

Voilà qui est fait, se dit le capitaine. Les fesses posées sur le bureau du bazar, il allume un cigare. Il a quitté ses bottes et sa capote trempée. Son aide de camp vient de lui servir un thé brûlant qu'il lape à petites gorgées bruyantes.

Ce quinquagénaire ventripotent à la moustache en broussaille, au teint cireux, est un homme plus complexe qu'il n'y paraît. Vu de l'extérieur, il ressemble à un brave commerçant ou à un employé de banque hépatique. Abstraction faite de son uniforme, on le croirait doux comme l'agneau. Et quand on fait l'effort d'accrocher son regard éteint, on le prendrait presque en pitié. Car il est veuf depuis peu et chacun sait, au sein du bataillon, qu'il demeure inconsolable de la perte de son épouse adorée. Comment la cruauté pourrait-elle entrer dans le caractère d'un tel homme qui pleure en silence chaque soir dans son lit à la pensée de sa défunte femme ? Par ailleurs, il est réputé pour être un chef attentif au moral de la troupe et toujours juste dans ses décisions. Il ne punit qu'à bon escient, non sans avoir pesé le pour et le contre, écouté les arguments de chacun avant de rendre son verdict. Les châtiments sont toujours proportionnels à la faute.

Dans l'esprit de ses hommes, il n'est donc pas question de cruauté ou de sadisme dans la décision qu'il a prise. En ordonnant l'exécution d'un quidam qui aurait pu être son père et d'une jeune vierge en âge d'être sa fille, il n'a fait qu'appliquer un principe de base appris il y a longtemps sur les bancs de l'école militaire : dans les moments critiques, la réaction appropriée est de frapper sans attendre et de la manière la plus forte. Il faut marquer les consciences. C'est ainsi que l'on parvient à éviter la surenchère et de nouvelles victimes inutiles.

— *Et tu y crois...*

— Bien sûr que j'y crois. Qu'est-ce qu'un parfait soldat ? C'est un dard de scorpion avec une cervelle de singe et un cœur d'éléphant.

— *Qui a dit cela ?*

— Le capitaine.

— *Des mots, du vent... L'expression pathétique du folklore guerrier... Un cœur d'éléphant, ça ne veut absolument rien dire.*

Le capitaine lui-même ne croit pas toujours aux slogans percutants qu'il assène à ses troupes. Dans la cahute, il suit d'un œil les traînées de pluie sur le carreau. Et en soufflant la fumée âcre de son cigare, il songe à ces deux villageois. Il ne peut s'empêcher de les imaginer dans leur trou, se débattant en vain pour échapper à l'asphyxie, le torse opprimé par le poids de la terre, soufflant, crachant ce qu'ils peuvent par leurs narines et leurs bouches déjà obstruées.

En toute logique, leur trépas n'est qu'une affaire de quelques minutes. Cependant, se dit le capitaine, il pleut si fort qu'il suffirait de rien, d'un effondrement du terrain détrempé pour que ces deux-là ne parviennent, juste avant de rendre l'âme, à s'extirper de la terre en invoquant les âmes de leurs ancêtres et en réclamant la vengeance de leurs dieux. La situation pourrait alors basculer. En assistant au miracle des deux condamnés renaissant de la boue comme des démons, ces bougres de paysans arriérés seraient capables de sortir en masse de leurs masures, bousculant le cordon de gardes, cherchant le corps-à-corps malgré l'évidence de leur infériorité.

Le capitaine est de cette génération d'officiers élevée entre deux époques. D'un côté, il a passé sa jeunesse à étudier la stratégie, il réagit avec un esprit mathématique, il croit au progrès de l'armement et aux nouvelles techniques de combat, il ne méprise pas la diplomatie moderne. D'un autre côté, il a conservé les superstitions transmises par ses aïeux. Dans

l'intimité, il croit aux puissances des ténèbres, et la situation présente lui fait peur par instinct.

À ce stade, raisonner militairement ne lui est pas d'un grand secours. S'il fait appel à ses connaissances, il se souvient, pour l'avoir étudié puis enseigné lui-même, que des armées entières se sont ridiculisées dans le passé, bien que puissantes en théorie. Il cite souvent une célèbre bataille menée par un général valeureux à la tête d'une cavalerie de nobles chevaliers, appuyée par des régiments compacts de fantassins, tous en place pour le choc et riant de la faiblesse du camp d'en face. L'assaut est proche mais tout à coup, ils reçoivent sur la tête une volée de flèches lancées par une poignée d'archers habiles. Rien de trop alarmant mais les chevaux n'ont pas d'armure, ils sont touchés et tombent les uns sur les autres, entraînant dans leur chute les cavaliers lourdement harnachés. En une minute à peine, toute la noblesse du royaume se débat pour s'extraire des flancs ensanglantés des destriers. Et voilà que l'infanterie dans sa lancée vient s'écraser sur ce mur et ne parvient pas à franchir l'obstacle. Pendant ce temps, les ennemis, bien que moins nombreux et mal équipés, en profitent pour se ruer sur la masse empêtrée des cavaliers et des fantassins qu'ils achèvent à la hache. Une bataille impossible à perdre vient pourtant de l'être par pure vanité. Mais le pire, c'est ce qu'il en restera dans les esprits. Les noms de ces officiers vaincus sont à présent honnis, la honte rejaillit sur leurs descendances. Le capitaine ne veut pas être de ceux-là, il ne veut pas figurer parmi ces fantômes pleurnichards errant éternellement sur les champs de bataille... Dans ces moments-là, il n'y a pas plus de « dard de scorpion », que de « cervelle de singe » ou de « cœur d'éléphant ».

Aussi, écrasant son cigare sur la table, il sort du bureau au pas de charge. Que l'on renforce le cordon de gardes ! Que l'on place une mitrailleuse à chaque coin de la place ! Que l'on allume des projecteurs ! Puis il lui vient une autre idée. Que soit désignée parmi les hommes une sentinelle particulière ! Il lui faut un homme jeune, grand et fort, vêtu en habit d'apparat avec le casque à plume, la cape, la fourragère, les gants blancs, etc. Une sentinelle exceptionnelle, symbolique, qui gardera les deux tombes comme s'il s'agissait d'un lieu tabou. Car la crainte inspirée par la puissance militaire à la populace est une chose, mais il faut également savoir faire impression face aux forces surnaturelles. Si les paysans sont bel et bien protégés par des dieux, ces pauvres divinités domestiques

comprendront que, derrière le géant casqué brandissant son oriflamme, d'autres dieux, plus forts, voués à la guerre, sauront leur faire rendre gorge. « Et puis, non, rugit le capitaine, on ne désigne personne. Je veux un volontaire ! » Sur ce, il rentre dans le bazar en claquant la porte.

C'est à cet instant que Moon revient de patrouille à la tête d'une escouade de dix hommes, tous trempés, fourbus et encore sous le coup du stress lié à leur incursion au cœur des ténèbres. Ils n'ont qu'une idée : se mettre au sec avec un thé brûlant.

Avant de les rejoindre, Moon doit faire son rapport. En attendant d'être reçu par le capitaine, il se fait expliquer de quoi il retourne. Pourquoi toute cette agitation, la garde renforcée, les mitrailleuses, le regard haineux des villageois ? « Tiens, tiens », se dit-il en écoutant le récit du planton avec un intérêt croissant.

*

— Mon capitaine, je serai la sentinelle.

— Et pourquoi vous, sergent Moon ? Vous n'êtes ni grand, ni beau, ni fort.

— Certes, mais j'ai un atout. Je ne me contente pas de croire aux fantômes comme un poltron superstitieux, je les vois.

— Que me chantez-vous là ?

— Avec tout le respect que je vous dois, mon capitaine, je sais très bien où vous voulez en venir avec votre sentinelle. C'est une bonne idée mais la superstition est une arme à double tranchant. À coup sûr, vous réussirez à impressionner et contenir ces abrutis de paysans. Mais qui parmi nous acceptera de se dévouer pour provoquer les dieux ? Nos soldats eux aussi sont des paysans, ils croient plus ou moins aux mêmes divinités et elles les effraient. Avec moi, c'est différent, vous n'avez pas affaire à l'un de ces conscrits analphabètes arrachés de force à leur famille pour aller guerroyer au diable Vauvert (excusez ma franchise). J'ai grandi en ville, je suis issu d'un milieu cultivé, j'ai fait des études et j'ai voyagé. De plus, croyez-moi, malgré ma jeunesse, j'ai déjà subi beaucoup de vicissitudes au cours de mes pérégrinations.

— Vous ne croyez pas à l'existence des dieux et des démons ? Vous êtes sans religion ?

— Bien sûr que non. Je suis croyant, comme tout le monde, mais comme je dialogue avec les fantômes depuis mon enfance, mon approche du divin est spirituelle et non superstitieuse. Déjà, mon propre père côtoyait les morts...

— Taisez-vous, sergent Moon, vous allez trop loin ! Je ne veux rien savoir de vos prétendus pouvoirs et de vos échanges avec l'au-delà, vous me glacez le sang. Êtes-vous volontaire pour cette mission ?

— Je le suis, mon capitaine. Je me sens apte à assurer sans broncher cette garde éprouvante, et si par hasard l'un des deux suppliciés venait à sortir de terre, je lui rirais au nez et je le renverrais dans son trou d'un grand coup de botte dans la poitrine. Je saurai mieux que n'importe qui tenir la position du garde-à-vous, la tête haute et le fusil à l'épaule sans bouger d'un iota car la consigne sur ce plan est des plus strictes. Malgré le vent et la pluie qui dégoulineront le long de mon casque jusque dans mon cou, je mettrai un point d'honneur à conserver un maintien parfait.

— Je vous trouve bien prétentieux, Moon.

— Je suis volontaire, mon capitaine, je n'ai peur de rien.

— Soit. Prenez votre garde, mais sachez que cela peut durer la nuit entière. Le peloton sera relevé toutes les deux heures, mais pas vous. Soyez à la hauteur de l'enjeu, impassible, imposant, surhumain si possible. C'est compris, Moon ?

— À vos ordres, mon capitaine.

— Soyez fier, hein ! Prenez un air supérieur...

— Oui, mon capitaine.

— Vous devez vraiment avoir l'air d'un guerrier implacable. Montrez que vous êtes issu d'une race supérieure.

— Oui.

— Oui qui ?

— Oui, mon capitaine.

— Plus fort !

— OUI, MON CAPITAINE... Ne vous inquiétez pas, tout se passera bien.

— Je ne m'inquiète pas, bougre d'abruti ! Allez prendre votre garde et fermez votre grande gueule une bonne fois pour toutes.

*

Dès qu'il se trouve en position à quelques pas des tombes, Moon prend bien soin de lever le menton et de river son regard vers l'infini. Malgré la bruine qui imprègne déjà son front et ses joues, il évite de cligner des yeux. Je suis volontaire, se répète-t-il pour se donner du courage.

Volontaire, il l'est assurément, comme il l'était pour participer à cette guerre, mille fois plus volontaire que les milliers d'autres volontaires de tous les régiments. Ainsi, il avait traversé la moitié du globe terrestre pour s'engager alors qu'il jouissait d'une existence privilégiée dans un continent en paix à l'autre bout du monde, où personne ne serait venu le réquisitionner.

Dans son pays d'accueil, il avait trouvé un travail élémentaire et bien payé, un patron qui le traitait comme un fils, une fiancée délicieuse. Mais alors que tout semblait lui sourire, il avait commis une erreur impardonnable, détruisant son projet de vie en quelques heures. Et comme une guerre venait d'éclater dans son pays, il n'avait pas hésité un seul instant. Il était reparti pour expier sa faute.

Aujourd'hui, il lui arrive de penser que cette décision a été une seconde erreur. Le guerrier sans états d'âme qu'il est devenu, assoiffé de combats, rompu à la discipline, grossier et agressif, ce n'est pas vraiment lui. Le jeune homme rebelle et rêveur a laissé place à un robot éclaboussé de sang. Ces quelques mois de conflit armé qui le séparent de son existence antérieure semblent avoir duré des années pendant lesquelles il a assimilé la palette complète de la brutalité soldatesque. Il a tout enduré sans broncher, sans jamais reculer devant la souffrance, ni la sienne ni celle des autres. Assommer, étrangler, éviscérer, trancher dans le lard sans rechigner à la besogne.

— *Et le viol ?*

— Ah ça non, pas moi ! Non, non, pas moi, je le jure ! Je réprouve absolument un tel comportement, c'est de la barbarie ! Il faut être tendre avec les femmes, toutes les femmes méritent le respect.

— *Et celle qui est dans le trou en ce moment, qu'en fais-tu ?*

— Les condamnés à mort n'ont pas de sexe.

*

Deux heures se sont écoulées depuis le début de sa garde héroïque. Une nuit d'encre est tombée sur la jungle bruisante d'insectes, agitée de

frôlements inquiétants. Chassées par le vent, des flammèches de pluie traversent encore à l'horizontale le halo tremblotant des feux de bivouacs allumés aux quatre coins de la place.

Moon continue de fixer le royaume invisible des cieux. Aucun trait de son visage ne s'est modifié malgré le froid et l'humidité qui transpercent sa chair. En apparence, il reste le pion stoïque que le capitaine a placé sur la partie d'échecs entamée avec la population du village et leurs idoles. Mais en apparence seulement. Car une modification importante est en train de s'opérer dans la mécanique intellectuelle de Moon.

Il n'en a pas encore conscience. Au début, c'était comme une poussière dans l'engrenage mais qui va grossir et devenir un grain de sable sournois. Il couve en lui une anomalie qui n'est prévue ni par le règlement militaire ni par son propre règlement intérieur : il pense à la sauvageonne suppliciée. Plus exactement, il la ressent. Elle est morte sans aucun doute, et les traits de son visage sont à présent figés dans une expression à la fois de surprise et de résignation. Moon sait très bien ce que cela signifie. Elle est en train d'accéder à l'Autre Monde. Et cet étrange phénomène du passage vers la mort, il l'a déjà expérimenté des dizaines de fois. Combien en a-t-il entendu râler, gémir, pleurer après leur mère ? Des camarades, mais aussi des ennemis qu'il avait lui-même frappés et qui s'agrippaient à son uniforme en le suppliant de les secourir. Il connaissait bien le regard des moribonds, empreint d'épouvante à l'approche de la vérité. Ils n'étaient déjà plus dans le monde des vivants mais, juste avant de rendre leur dernier souffle, ils entendaient le gémissement d'une porte qui s'ouvrait en grinçant. Cela se voyait dans leurs yeux. Qu'y avait-il derrière ? Y avait-il au moins quelque chose ?

Maintenant que l'âme de la tigresse s'est échappée de son corps, il aimerait que la Voix Fantôme, qui l'accompagne depuis son enfance, se manifeste pour lui intimer de se reprendre... *Allez Moon, secoue-toi un peu !* Mais la Voix s'est tue, elle a décidé de laisser libre cours à son malaise. Si seulement il pouvait allumer une cigarette ou aller se soulager derrière un arbre. Mais il ne peut pas bouger, les ordres sont les ordres et après tout, il l'a bien cherché.

Moon reste planté au centre de la place comme un totem. Pourtant, le totem commence à vaciller sur sa base. Nous sommes bien loin du discours de fanfaron qu'il tenait il y a quelques heures devant le capitaine. Il a beau essayer de se raisonner, il n'y parvient pas. L'inquiétude monte en lui. Son

pouls s'est accéléré. Les sueurs froides le long de son dos, les picotements dans sa nuque n'ont rien à voir avec le mauvais temps ni avec les conditions difficiles de sa garde. Ce qu'il ressent, c'est un vertige progressif qui risque de se transformer en panique, car il vient à présent de comprendre que la jeune morte n'est pas la vraie raison de sa faiblesse. En vérité, elle lui rappelle une autre jeune fille, sa fiancée qu'il a honteusement trahie et qu'il voudrait tant pouvoir oublier. Alma. Son seul amour, perdu à jamais.

La figure triste d'Alma vient recouvrir le visage de la tigresse. Pire encore, il les voit maintenant s'extraire de la boue et se lever comme deux spectres courroucés à la fois morts et bien vivants. Elles s'avancent vers lui en se tenant par la main. Et à leur suite marchent d'autres silhouettes grimaçantes, celles des personnes qu'il a côtoyées là-bas, avant son retour au pays, et qui réclament à présent leur part de vengeance... Ses camarades de la Cause qu'il a lâchement abandonnés, le docteur Kriegel, son mentor déçu, Abel, l'innocent sacrifié, l'épicier Dadala et sa fille, victimes d'une haine aveugle dont il fut l'un des instruments... Et, au sein de ce cortège terrifiant auquel se joignent maintenant tous les ennemis qu'il a tués au combat, voici venir la silhouette de son père, encore plus menaçante et accusatrice que les autres.

OceanofPDF.com

2 – Le manteau de la honte est lourd à porter

Chaque conversation avec son père avait toujours été une torture. Le même long monologue radoteur émaillé de mille et une digressions, anecdotes et conseils sentencieux. Il lui fallait des heures pour parvenir à l'essentiel, et quand le moment tant attendu arrivait, c'était comme l'énoncé d'un verdict implacable : tu es puni ! Cela se terminait invariablement par une condamnation.

— Le deuil et la solitude, commença-t-il, sont parmi les sentiments les plus redoutables que l'on puisse endurer. Mais le pire d'entre eux, c'est quand même la honte. Quand je n'étais qu'un simple fossoyeur...

— Oh, père, épargnez-moi cette histoire, je la connais par cœur.

— Laisse-moi parler, Yoyo.

— Et ce surnom ! Ne m'appellez pas Yoyo, je vous en conjure !

— C'est ta mère bien-aimée qui te l'avait attribué à cause de tes cheveux si noirs aux reflets bleus. Tu étais comme le petit corbeau Yoyo dans le livre que te lisait chaque soir la gouvernante. Et tu riais bien volontiers de cette ressemblance...

— Plus maintenant. J'ai grandi, voyez-vous.

— Sauf qu'aujourd'hui encore, tout le monde te connaît comme étant Yoyo, c'est comme ça, on n'y peut rien... Bref, à cette époque, bien que très jeune, je dirigeais une équipe de dix ouvriers et – je crois te l'avoir déjà dit – ce n'était pas facile de tenir par la bride cette bande de joyeux lurons, occupés toute la sainte journée à jacasser comme des pies, des ivrognes sans cervelle, que je m'efforçais de calmer chaque fois qu'une famille éplorée venait mettre au tombeau un parent... Comme tu le sais, notre province avait conservé la tradition des catacombes léguée par nos ancêtres. Tu les as visitées bien des fois, tu voulais toujours que je t'y emmène quand tu étais enfant. Les galeries de notre nécropole s'étendaient sur plusieurs lieues, de telle sorte qu'en surface les terres restaient libres pour être cultivées ou bâties. C'est un avantage réel par rapport aux cimetières, si laids, et qui prennent tant de place...

— Je sais tout cela, père.

— Tais-toi, idiot ! Tu vas m'écouter jusqu'au bout, et ensuite seulement, je te donnerai peut-être la parole. Où en étais-je ? Ah, oui, l'organisation des cérémonies funéraires... Mais nous étions aussi chargés de creuser les galeries et les niches à mesure des besoins d'extension ainsi que d'en assurer la garde nuit et jour. J'avais alors une conception assez libérale du commandement, et d'un commun accord, les tâches s'effectuaient par roulements, auxquelles j'aimais prendre part comme un simple ouvrier. En tant que chef d'équipe, en plus de la gestion administrative, la municipalité m'avait confié le privilège de diriger les inhumations, ce qui ne se pratiquait pas partout. En général, les fossoyeurs creusaient et rien d'autre. Mais comme j'avais la confiance du maire, j'accueillais les familles et les prêtres, je les accompagnais jusqu'à leur chapelle pour la cérémonie et de là, dans la chambre funéraire, où je scellais moi-même la dalle devant l'assemblée. Dans la mort comme dans la vie...

— *Dans la mort comme dans la vie*, répéta Yoyo en prenant un ton comiquement sentencieux.

— Mais vas-tu te taire à la fin ? explosa son père. Tu n'es pas en position de te moquer de moi ! Dans la mort comme dans la vie, disais-je, nous ne sommes pas égaux. Les plus pauvres n'avaient droit qu'à une vulgaire niche creusée dans la paroi brute. Les épouses étaient séparées des maris, les pères des fils, les frères des sœurs à moins qu'ils ne fussent décédés en même temps, auquel cas les emplacements se suivaient mais, en général, ils étaient intercalés entre d'autres corps. Seules les mères mortes en couches avec leur bébé avaient droit à une sépulture commune. Ces règles ne concernaient pas les notables, bien entendu. Tout est question de moyens. Eux, ils se faisaient construire des chambres funéraires au format familial et pour les plus fortunés, l'emplacement prévoyait une chapelle privée fermée à clé par une grille. Quelques familles nobles bénéficiaient de véritables mausolées souterrains dont les parois étaient peintes, l'autel fleuri et les niches éclairées.

— Je sais, père, épargnez-moi je vous en supplie...

— Tais-toi ! Mais tais-toi donc ! Comme je viens de le dire, mes compagnons étaient de joyeux drilles. Ils ne respectaient rien, ni les femmes, ni l'argent, ni les institutions, ni même le chagrin des clients, ce qui faillit plus d'une fois nous attirer des ennuis. Une de leurs farces préférées consistait à effrayer les visiteurs en poussant des hurlements sinistres à travers les galeries, une autre à jeter des couleuvres à travers les

puits d'aération pour qu'elles tombent sur leurs têtes. J'ai même dû punir sévèrement l'un d'eux le jour où il s'est amusé à déféquer sur la nappe blanche d'un autel... Mais je l'ai fait à contrecœur. Comment leur en vouloir ? Le métier de fossoyeur est ingrat. Outre qu'il requiert de la force physique – creuser, déblayer, charrier la pierre, la remonter à la surface par les rampes d'excavation – il a ceci de pénible qu'il vous oblige en permanence à entrouvrir les portes de l'au-delà. J'avais sous mes ordres des hommes sans instruction qui n'auraient pu supporter longtemps de côtoyer la mort sans quelques distractions en contrepartie. Pour cette raison, je les laissais s'enivrer, tourner les choses en dérision et, de mon côté, je m'arrangeais avec les autorités du mieux que je pouvais. Un seul type de faute ne savait être pardonné : le vol, passible selon l'importance du larcin de châtiments plus ou moins lourds... Quoi que tu en penses, je suis moi-même un homme humble. J'ai fréquenté l'école le temps d'apprendre à compter, à écrire et à lire. Mes parents, cependant, m'avaient transmis des valeurs : le respect, la politesse, l'honnêteté. Tout seul, j'ai appris à regarder, écouter, réfléchir. Ainsi, malgré mon pauvre bagage, je n'étais pas inculte. Par ailleurs, j'étais d'un naturel méfiant. La méfiance, un trait de caractère que mes amis me prêtent encore aujourd'hui. Je n'entreprends rien sans avoir pesé le pour et le contre et vérifié trois fois que tout est en ordre, que mes interlocuteurs sont fiables, que les chiffres sont justes ou que la décision que je m'apprête à prendre est cohérente. Méfiant, mais aussi prudent. S'agit-il de qualités ou de défauts ? Si la prudence m'empêche d'agir, c'est un défaut. Et il est vrai, je l'admets, que je reste parfois au milieu du gué. Suis-je pour autant un indécis ? Je me définirais plutôt comme un homme pondéré. Discret, digne, pudique et pondéré. En tout cas, lorsque, au bout du compte, ma décision est prise, je m'y tiens, je ne dévie pas, et tout au long de ma vie j'ai eu raison, me semble-t-il, dans la plupart de mes choix. Je les ai en tout cas assumés. Bref, je ne suis pas sujet à l'exaltation. Quant à la religion...

— Pourquoi me parlez-vous de religion ? Quel rapport avec ce qui nous préoccupe ?

— Je parle de ce qui me chante. Donc, en matière de religion également, je ne m'enthousiasme guère et je reste sceptique. Nous vivons une époque trouble. Aujourd'hui, chacun choisit de croire comme on choisirait un fruit sur un marché ou la coupe d'un costume. On veut un dieu à sa convenance, il doit répondre à nos besoins, satisfaire à notre confort. C'est une attitude

très mesquine. Mais est-il préférable de croire en un dieu tout-puissant qui se pencherait comme un père sur notre épaule, nous récompenserait ou nous châtierait selon nos actes, en lisant dans l'intimité de nos pensées comme dans un livre ouvert ? Si Dieu il y a, j'aime mieux l'imaginer comme une espèce de force spirituelle qui nous appartiendrait collectivement et à laquelle il serait apaisant de se référer dans les moments délicats de l'existence. Certaines religions ont plusieurs dieux doués de pouvoirs différents qu'ils prient en fonction des circonstances. Je me demande si ce n'est pas encore plus compliqué de craindre plusieurs dieux à la fois... Mais Dieu existe-t-il ? Disons que j'ai mon idée sur la question, mais je préfère la garder pour moi. Je peux simplement te dire que je ne souhaite ni un Dieu sur-mesure, ni un Dieu tyrannique. Je ne veux pas non plus d'une multitude de dieux de circonstance. Disons que j'ai ma religion personnelle, comme la plupart des gens d'ailleurs. Pour être franc, s'il n'y avait rien au-dessus de nous, ce serait l'idéal... Mais je m'égare ! Tu n'entends rien à tout cela, revenons-en plutôt à nos moutons...

— Bêêê.

— Oh, Yoyo, comme tu es décevant.

— Avant cette digression fort instructive, vous vouliez me parler, je crois, d'une faute commise alors que vous n'étiez encore qu'un jeune écervelé.

— Ah oui ? Tu as raison, tu as raison... J'étais jeune, en effet, mais sûrement pas écervelé... Trop présomptueux sans aucun doute, et j'aurais ri au nez de qui m'aurait prédit que je commettrais un crime dans l'exercice de mes fonctions. J'aurais crié à la provocation. Comment ? Un homme de devoir comme moi, responsable, respecté, apprécié de sa hiérarchie, vous vous moquez ? Or, je l'ai fait. Et si l'on veut bien prêter un peu de crédit au portrait que je viens de broser de moi, mon crime ne me correspond pas. En l'espace d'un instant j'ai failli jeter ma vie aux orties, comme ça, d'un simple geste. J'ai pris le risque insensé de balancer mes principes, mon honneur et ma réputation par la fenêtre. Avec désinvolture et sans la moindre hésitation. C'était une folie mais je l'ai fait. Et qu'ai-je donc fait ? L'inconcevable : j'ai profané une tombe pour dépouiller de ses bijoux le cadavre d'une patricienne enterrée le jour même. Bagues, bracelets, colliers, broches et boucles d'oreilles. Tout d'ambre, d'or fin, d'émeraude et de jade. Cela représentait une fortune. Pourtant, je n'ai pas commis cet acte odieux pour l'argent, je n'étais ni endetté, ni dépensier, mon salaire me convenait. Ce n'était pas non plus pour en parer les bras et le cou d'une donzelle, il n'y

avait aucune femme dans ma vie à cette époque ni aucun projet de conquête. Ce n'était pas non plus par défi ni par goût du risque, je n'étais pas joueur et ne pariais jamais, au grand dam de mes compagnons. Alors pourquoi ? Aurais-je été victime d'un brusque accès de démence ? D'une pulsion suicidaire ? N'était-ce pas Dieu, justement, qui me mettait à l'épreuve ? Aujourd'hui encore, aucune explication ne me convient. La seule chose dont je me souviens avec netteté, c'est qu'au moment où je suis passé à l'acte, rien n'aurait pu m'arrêter. Je me rappelle être rentré chez moi dans un état second, comme si j'avais bu. Mais très vite j'ai repris mes esprits et lorsque j'ai contemplé mon butin étalé sur la table, j'ai soudain été saisi d'effroi. Tremblant, ruisselant de sueur, j'ai refait le chemin à l'envers et remis les objets à leur place comme si rien ne s'était produit : les bagues aux doigts, les colliers autour du cou et les peignes de nacre dans les cheveux. Puis j'ai scellé la plaque avec du mortier neuf et balayé la poussière tout autour. Personne n'aurait pu s'apercevoir de mon forfait. Seulement, j'avais honte. Au-delà de l'incompréhension, de la surprise que me causait mon geste, j'étais envahi par la honte. Sais-tu ce que cela signifie ? J'aimerais tellement que tu comprennes le poids de cette ignominie. C'est comme un vêtement très lourd jeté sur tes épaules et qui te laisse courbé en deux au point que le souffle te manque. Tu le sens peser sur toi jour et nuit, et plus le temps passe plus le manteau de la honte est lourd à porter. Si lourd que je me demandais parfois si ce n'était pas la vieille patricienne elle-même qui se tenait accrochée à mon dos. La honte, c'est un fantôme qui circule à travers ton corps comme dans les couloirs d'un château. Et moi, je me sentais hanté, littéralement ! J'ai traîné cette sensation pendant des années jusqu'à ma rencontre bénie avec ta pauvre mère. Une sainte femme...

— Ne mêle pas maman à cet entretien !

Les mots de Yoyo avaient résonné sous la verrière de la serre à la manière d'une cloche fêlée. Un instant, son père sembla pris au dépourvu. Il tendit les mains vers son fils, paumes ouvertes dans un geste d'impuissance, puis il se reprit, se renversa dans son fauteuil et essuya lentement ses lunettes.

— Je retire ce que j'ai dit, que la paix soit sur elle !

— Venons-en aux faits, alors.

— Précisément, venons-en aux faits ! Je crois que tu sais pourquoi tu te tiens devant moi à présent... Trente ans plus tard, la même scène insensée. Quelle ironie !

Le père plissa les yeux, ses lèvres se mirent à trembler comme s'il s'apprêtait à pleurer. Mais à nouveau il se contint.

— On pourra dire ce que l'on voudra sur les conditions et le motif, trouver des différences, justifier les choses autrement, mais la comparaison est bel et bien faisable : toi, Yoyo, trente ans après ton père, tu as profané une tombe et tu as volé son contenu ! Comment pourrais-je y voir la moindre coïncidence ! Je veux comprendre, je dois comprendre ! Quelle mouche t'a donc piqué ?

— C'était pour la Cause.

— Continue, dit le père. Exprime-toi puisque je t'y autorise.

— Je t'ai déjà tout expliqué.

— Fort bien, mais je voudrais l'entendre encore. Parle-moi de la Cause. Qu'est-ce donc que cette fameuse Cause ?

— Mes camarades et moi pensons que la société dans laquelle vous essayez de nous bercer comme dans un couffin n'est pas adaptée aux besoins légitimes de notre génération. Nous voulons sortir de ce berceau fangeux pour construire un monde conforme à nos aspirations. Telle est notre Cause. Mais pour espérer ouvrir les yeux de tous ceux qui restent assoupis, il nous faut des moyens. Nous manquons d'argent pour acheter le papier, l'encre et les machines qui doivent servir à imprimer nos tracts.

— Et ?

— Et il était hors de question que je joue le rôle du banquier. C'est absolument contraire à nos principes, car nous voulons que les classes sociales soient abolies. La plupart de mes camarades sont pauvres, je le suis donc aussi.

— Quel drôle de raisonnement ! Vous considérez la pauvreté comme une profession de foi, une condition *sine qua non* de votre doctrine, mais en même temps vous déclarez avoir besoin d'argent. Voilà déjà une contradiction, et je suis bien certain que nous allons en découvrir d'autres. En attendant, ce que je crois, c'est surtout que tu refuses de passer à leurs yeux pour un fils à papa. Le rejeton d'un millionnaire qui financerait sur son argent de poche l'avènement d'une révolution sociale, certainement, ce serait le comble du ridicule. L'argent est sale. Plus encore : il est obscène, les riches l'utilisent avant tout pour satisfaire leurs plaisirs de riches. La seule façon de lui conférer une certaine pureté, c'est donc de le détourner pour l'emmener vers une destination plus haute. C'est cela, n'est-ce pas ?

— Si vous le dites.

— Et comment s’y prend-on ? En le volant, pardi ! Le raisonnement n’est pas sans logique. Mais pourquoi avez-vous choisi de profaner un cimetière ?

— Pourquoi pas ? C’est moins risqué que de dévaliser une banque.

— La preuve que non, puisque tu t’es fait prendre ! Je vais te dire, moi, la raison pour laquelle tu as poussé tes acolytes à se transformer en pilliers de tombes. C’était pour m’humilier. Comment pourrais-je ne pas y voir un attentat délibérément commis sur ma personne. Comme tu es moins bête que tu en as l’air, mon fils, tu as pensé : faisons d’une pierre deux coups et même trois coups. Le butin pour la Cause, le cimetière pour emmerder papa qui a construit sa fortune sur le commerce de la mort. Et en s’improvisant détrousseurs de cadavres pour lui rappeler cette vieille et dramatique histoire de sa jeunesse.

— Il n’a jamais été question d’un règlement de compte. Nous avons un vrai projet qui est de changer radicalement la société, comme je n’arrête pas de te le répéter. C’est déjà beaucoup, il me semble. Et de plus, il y a fort à faire.

— Ce n’est pas faux. Le vieux monde est mort, celui des princes, des chevaliers et des philosophes... Ce monde est mort et la nouvelle époque est vulgaire. Peut-être faudrait-il qu’une nouvelle race d’hommes émerge, et tu vois que sur ce point je peux aller dans ton sens. Mais comment comptes-tu t’y prendre pour améliorer l’ordinaire ? Quel est le programme, *cher camarade* ?

— Ne t’adresse pas à moi avec tant de condescendance.

— Détrompe-toi, je ne te méprise pas, tu as le droit d’avoir tes idées et de les défendre. Je suis seulement en train de mesurer mon échec. Ta mère est partie trop tôt, pardonne-moi d’y faire à nouveau référence mais c’est précisément qu’elle est une référence pour moi, l’unique et véritable référence. Sa mort fut un déchirement, un drame irréparable. Mais en ce temps-là, j’étais accaparé par mes affaires, et le tort que j’ai eu a été de te confier à des précepteurs serviles qui jamais n’auraient osé m’alerter sur quoi que ce fût te concernant. Je ne te voyais pas vivre, je te négligeais et c’est pourquoi, sans doute, tu te révoltes aujourd’hui. Somme toute, c’est bien normal, tu as manqué... tu as manqué...

— D’amour.

— Bien sûr, je m’attendais à ce reproche.

— J’ai terriblement manqué d’amour, père. Toutes ces années, je les ai passées dans un perpétuel sentiment d’abandon. Jamais aucune caresse ni un sourire, pas le moindre encouragement de la part de ceux que tu employais à mon service. Et le plus effroyable, c’est qu’il n’y avait pas non plus de reproches, ni jamais aucune réprimande. Ils se montraient neutres, froids et aussi absents que tu l’étais toi-même. Je n’avais plus de mère, tu te tenais toujours plus loin de moi, je n’avais aucun moyen de savoir si j’avançais sur le bon chemin. J’aurais pu imposer mes quatre volontés si mon caractère m’avait porté au vice mais ce ne fut pas le cas. Chaque soir je m’endormais avec la peur au ventre, non par crainte d’un châtiment quelconque puisqu’on ne jugeait ni mes paroles ni mes actes, mais parce que j’étais aussi perdu qu’un petit animal sans défense au fond d’une forêt.

— Allons, allons !

— Je n’exagère pas. Cependant, j’étais prêt à te pardonner car toi aussi, père, tu étais malheureux et seul.

— Par exemple !

— Ose me dire le contraire.

— Il suffit ! Cette conduite est intolérable. Mais qui es-tu, bon sang, pour t’arroger le droit de t’immiscer dans mes pensées ? J’ai dépensé, en effet, beaucoup d’argent pour assurer ton éducation et en fin de compte qu’es-tu devenu ? Un arrogant. Pas un rebelle, ce que je pourrais encore admettre sinon l’accepter. Non, tu es simplement imbu de toi-même. Ta récente conversion révolutionnaire n’est qu’une farce. J’ai fait l’effort de t’écouter, je fais aussi celui de battre ma coulpe concernant mon erreur de t’avoir confié à ces sots de précepteurs. Cela, je te l’accorde, mais pour le reste je n’ai que faire de ton avis. Ma faute, je ne vois qu’une seule façon de la réparer, et c’est en sanctionnant la tienne.

— Voilà une façon très particulière de rendre la justice. Mais enfin nous y sommes. Comment comptes-tu t’y prendre ?

— C’est très simple. Avec l’accord du ministre de la police, qui me fait l’honneur de m’accorder son amitié – et j’espère que tu mesures ici la chance d’avoir un père proche de la classe dirigeante – voici comment nous allons procéder. Ta seule échappatoire pour éviter un procès est de quitter la région. C’est pourquoi je t’expédie loin dans le Sud chez ton oncle qui veillera sur ta conduite et me rendra compte de tes progrès. Cet exil mettra à la fois une distance physique et morale entre toi et tes déviances actuelles. À ma demande, ton oncle t’a inscrit à l’université dont il est le président et

où tu étudieras le droit. Tu ne seras admis à reparaître devant moi que lorsque tu auras obtenu tes diplômes. Tu voulais participer à l'avènement d'un monde meilleur et plus juste ? En devenant juge d'instruction, tu apporteras ta contribution à la stricte application des lois, seul et unique moyen pour assurer l'égalité entre les hommes.

— Juge d'instruction ? C'est ridicule.

— C'est cela ou le procès, et à coup sûr la prison. À toi de voir.

— Puis-je demander une faveur ?

— Je t'écoute.

— Je voudrais choisir mon moyen de transport pour faire le voyage.

— C'est puéril, mais soit.

— Merci bien. Je prendrai donc le bateau.

— Le bateau ? Et pourquoi ?

— Parce que, ainsi, je pourrai emplir une dernière fois mes poumons de l'air du large et de la liberté. Adieu, père.

Yoyo posa sa tasse de thé encore pleine et déjà froide sur le guéridon, se leva et quitta la serre.

Resté seul, le père alluma une cigarette qu'il fuma lentement en la tenant entre le majeur et l'annulaire de la main gauche comme il l'avait toujours fait. Puis il l'écrasa dans le cendrier, attendit la dispersion complète de la fumée, saisit l'arrosoir et le sécateur qu'il avait posés à ses pieds au début de leur entretien et disparut au fond de la serre en direction de ses orchidées chéries.

*

Sur le papier, le trajet en mer pour se rendre chez son oncle durait une nuit et une journée entières entrecoupées d'escalas.

Il n'arriva jamais à destination.

Dès la première étape, il descendit du ferry-boat, s'enfonça dans les ruelles du port et ne reparut sur les quais que le lendemain matin à l'aube, mais pour embarquer en passager semi-clandestin sur un cargo céréalier. La place lui avait coûté cher et plus cher encore sa nouvelle identité.

Tout se passa dans un bouge au cours de la nuit. Entre chaque phase de négociation, au cours desquelles l'alcool coulait à flots, Yoyo s'éclipsait pour aller humer dehors avec délice les effluves de pisse et de mazout tandis que des grappes de catins répugnantes venaient l'aguicher. En fumant

sa cigarette, il levait les yeux vers une lune ronde et gorgée du miel de la liberté, qu'il apercevait coupée en tranches à travers les fils électriques enjambant la ruelle.

Quand il quitta le trafiquant de faux papiers au petit matin, l'encre du passeport n'était pas encore sèche, mais il y avait un nom sur la page de garde, le nouveau nom que Yoyo s'était lui-même choisi : Moon. Ainsi commençait pour lui le vrai voyage. Il lui faudrait vingt-trois jours pour parvenir à la destination que le capitaine du rafiot lui avait vendue.

Quand il débarqua au bout de ces trois semaines de cabotage ennuyeuses, il pensait avoir eu le temps de se familiariser avec les us et coutumes de son futur pays d'adoption. Il faut dire que la chance était avec lui : une escale de ravitaillement, passée à fureter dans les rues d'une grande ville côtière, lui avait permis d'acquérir dans une librairie bien achalandée un dictionnaire et une grammaire dont la méthode promettait un apprentissage accéléré de la langue, ce qui lui suffirait pour se nourrir, se loger et se diriger, pensait-il. Grâce à un guide touristique assez récent, qu'il s'était également procuré, il savait qu'en arrivant il lui faudrait d'abord prendre un train pour rejoindre la capitale.

Là-bas, c'était la fin de l'hiver, un soleil pâle à demi caché par la bruine baignait la grisaille des quais d'une faible lueur.

Avant de se rendre à la gare de chemin de fer, Moon changea de l'argent dans la zone portuaire, acheta un havresac et quelques vêtements dans une coopérative maritime. Après quoi il se rendit à pied jusqu'à la station, où on lui délivra un billet. Non sans difficulté. Le préposé ne paraissait pas comprendre ce que Moon lui disait. Il haussait les épaules, agitait les mains, grimaçait, levait les yeux au ciel, faisait mine de se fâcher ou de fermer son guichet. Est-ce parce que je suis étranger, se demanda-t-il ou ce méchant fonctionnaire se comporte-t-il aussi stupidement avec tout le monde ? En désespoir de cause, comme on manifestait de l'impatience dans la queue, il montra à l'employé une phrase type de son guide, censée correspondre à la situation. Il l'avait pourtant prononcé vingt fois au moins mais sans doute pas correctement. Ah oui, d'accord, sembla alors penser l'employé en lisant la phrase. Et à partir de là, tout alla très vite, le billet fut imprimé, on lui rendit sa monnaie avec un sourire un peu forcé, un vieux monsieur distingué le salua en levant brièvement son chapeau, et il put enfin aller commander un verre d'eau au buffet de la gare en attendant le départ du train. On lui servit un café au lait.

Dans le wagon, il s'aperçut que les passagers avaient tendance à réagir comme le guichetier lorsqu'il leur adressait la parole. Quand il s'installa en baragouinant une formule de politesse, on le regarda d'abord en fronçant les sourcils, une femme eut même un mouvement de recul. Mais, après le départ, la méfiance se mua progressivement en curiosité. Quelqu'un finit par se tourner vers lui, et comme il se démenait pour essayer de communiquer en s'aidant du guide, la femme se mit à rire, et dix minutes plus tard, le compartiment entier le prenait en charge, lui apprenait les vrais mots utiles et lui offrait à boire.

Chez lui, les choses étaient bien différentes. La politesse devait se manifester d'emblée et de manière très ostensible, surtout avec les inconnus, mais ensuite les relations évoluaient peu. On mettait des mois avant d'inviter une nouvelle connaissance à prendre le thé, parfois il fallait des années aux amis pour oser se faire une confiance, et certaines personnes mouraient de vieillesse avant d'avoir eu le temps de dire à leurs proches qu'elles les aimaient. On ne se touchait pas, sauf quand on faisait l'amour et encore, du bout des doigts et en fermant les yeux.

Dans ce train, au contraire, tout le monde touchait tout le monde. Une main sur la cuisse ou sur le bras, une tape sur l'épaule, voire un pincement d'oreille ou de la joue. Ces manifestations affectueuses délivrées à tout va gênèrent Moon. Elles lui semblaient factices, et elles l'étaient sûrement un peu. Mais il constata plus tard que la tendance était générale. Les gens ne se serraient pas la main, ils se les secouaient longtemps en se parlant très fort et de très près, nez contre nez. Ils se hélaient d'un côté à l'autre des boulevards et surtout, ils s'embrassaient en public, même entre hommes.

Cela pouvait aller très loin. Quelques semaines après son installation, une jeune femme laissa tomber un calepin sur le trottoir sans s'en apercevoir. Moon le ramassa et rattrapa la jeune femme pour le lui remettre. En remerciement, elle lui déposa un baiser sur la joue. Il rougit et s'enfuit, choqué. Dans son pays, seules les prostituées de certains quartiers spécialisés se permettaient de telles familiarités en pleine rue. Mais en y réfléchissant plus tard dans sa chambre, il admit que la situation n'avait pas manqué d'avantages. La fille était jolie, le baiser frais et agréable, et personne n'avait fait attention à eux. De là à en profiter il n'y avait qu'un pas à franchir. Qui ne tente rien n'a rien, se dit-il. Il se mit alors à guetter les incidents du même genre, espérant renouveler l'expérience. L'opportunité se représenta cette fois dans un grand magasin où il achetait des rasoirs. La

femme avait laissé ses gants sur une console, il les ramassa et courut les lui rendre. Mais elle le toisa, lui arracha les gants des mains et tourna les talons sans un merci. Une autre fois, il bouscula un homme dans l'autobus qui se mit à rugir et faillit l'étrangler bien que Moon se fût excusé platement. Mais un soir qu'il avait marché sur le pied d'un autre homme dans une cohue, celui-ci se contenta de lui faire un clin d'œil amusé. Décidément, le comportement des autochtones était impossible à décoder. Trop imprévisible, il ne semblait pas répondre à des règles clairement établies. Pour une situation identique, les réactions différaient selon les individus et leur humeur du moment, ce qui troublait Moon au plus haut point.

Pour le reste, heureusement, climat, architecture, mode vestimentaire, nourriture et commodités du quotidien, il s'habitua sans grande difficulté. Le plus attrayant était la gastronomie locale, réputée à juste titre dans cette partie du monde. Produits de qualité, mets variés, saveurs subtiles lui mettaient les papilles en éveil, même si les viandes étaient souvent accompagnées de sauces épaisses et lourdes à digérer. Il est vrai que certains plats pouvaient avoir un aspect dégoûtant. Ceux-là, il n'y touchait pas encore mais il savait que l'accoutumance viendrait avec le temps et qu'il y trouverait peut-être du plaisir. D'une manière générale, tout ce qu'il découvrait ici revêtait un caractère suffisamment exotique pour l'intriguer et le pousser à la découverte. Jusqu'ici, l'argent n'était pas un problème. Son père avait pris la précaution de lui bloquer son compte en banque pour mieux contrôler ses dépenses à distance quand il serait à l'université. Mais Moon avait depuis longtemps ouvert un autre compte en cachette, qu'il avait réussi à vider in extremis avant son exil. Il disposait ainsi d'une énorme liasse de billets, une somme suffisante pour vivre ici sans travailler pendant plusieurs mois, loyer compris.

Il avait pris un meublé, constitué d'une chambre avec coin cuisine et salle d'eau, au dernier étage d'un immeuble modeste mais bien entretenu. Sa fenêtre donnait sur la contre-allée d'un large boulevard. De l'autre côté s'étendait un parc boisé, qu'il contemplait le soir en fumant des cigarettes blondes locales au goût de miel. Elles lui rappelaient la lune ronde qu'il avait choisie pour talisman avant la traversée.

Son quartier se trouvait proche du centre historique, que l'on pouvait atteindre à pied en quinze minutes. Cependant il restait prudent. Les premiers temps, il ne s'aventura pas, consacrant ses journées à peaufiner l'apprentissage de la langue à l'aide de cours théoriques bien plus efficaces

que la soi-disant méthode infaillible chinée au cours du voyage. Il s'entraînait à la prononciation en répétant les mots et les phrases à voix haute comme un chanteur fait des vocalises. Devant sa glace, il engageait le dialogue avec son reflet : Bonjour cher ami, comment vous portez-vous ? Fort bien, et vous-même ? Ma foi, on fait aller. *On fait aller ?* Il éprouvait beaucoup de difficultés à comprendre certaines expressions où les mots paraissaient avoir un double sens, comme *ça marche* ou *je m'incline*. Sans parler des *je ne vous le fais pas dire, ce n'est pas la porte à côté*, ou pire : *ça ne mange pas de pain*. Cette mécanique existait aussi chez lui mais ici, l'affaire prenait des proportions à vous donner la migraine. Le manuel d'apprentissage allait sans doute trop vite et trop loin pour un nouvel arrivant.

Quand il se sentit prêt à affronter une conversation basique, il passa aux travaux pratiques. Pour cela, rien de tel que d'aller remplir son garde-manger. Ses hésitations amusèrent beaucoup l'épicier, Monsieur Dadala. Lui-même d'origine étrangère, il avait connu ce que Moon éprouvait et, de ce fait, une sorte de complicité s'installa entre eux. *Poisson* se disait de telle manière dans la langue de l'épicier, de telle autre dans la langue de Moon et d'une autre façon encore dans leur langue d'adoption. *Tomate* se prononçait ici presque pareil que dans le pays de l'épicier mais chez Moon, *tomate* était un mot composé que Dadala ne parvint jamais à dire correctement. Pour certaines expressions courantes de la langue de Moon, il n'existait aucune traduction dans les deux autres langues. Mais, parfois, la sonorité d'un mot était si proche dans les trois qu'ils en restaient bouche bée. L'épicier avait une théorie sur ces rapprochements étonnants : selon lui, des échanges commerciaux entamés dès l'Antiquité à travers le monde avaient permis d'adopter des usages communs. Par exemple, pour plus de commodités dans le négoce on s'était forcément entendus sur une appellation identique de certaines denrées. Je suis persuadé que les hommes parcourent la planète depuis toujours pour partager leurs richesses et leurs coutumes, insistait l'épicier avec tant de conviction que ses gros yeux noirs semblaient vouloir sauter de leurs orbites. Les mots ont voyagé avec les poteries, les tissus, les épices, les fruits... On sentait qu'il avait beaucoup cogité pour parvenir à cette conclusion. Il avait en partie raison dans le cas des échanges commerciaux et sur l'interpénétration des cultures et des idiomes, mais il lui arrivait aussi de soutenir des raisonnements invraisemblables avec un aplomb qui ne souffrait aucune contradiction.

Dans ces moments-là, il n'était même pas question d'émettre un avis nuancé et encore moins d'opposer un contre-argument. Chez ce petit homme tout rond, certaines choses ne se débattaient pas. Par exemple, il avait une fille adolescente qui plaisait beaucoup à Moon. Mais bien qu'il fût d'un naturel assez débonnaire, voire facétieux et même parfois un peu leste, Monsieur Dadala ne plaisantait plus lorsqu'il s'agissait de l'honneur de sa fille. Ayant surpris plusieurs fois le regard des deux jeunes gens se croiser alors qu'elle passait dans le fond du magasin ou qu'elle rentrait du lycée, il se braqua subitement contre Moon, l'accusant d'avoir des intentions perverses, et il fallut à celui-ci des trésors de diplomatie pour désamorcer l'imminence d'un conflit.

Une fois levé, ce quiproquo aurait dû s'effacer de l'esprit de Moon comme n'importe quel désagrément passager, cependant l'incident fut symptomatique d'un malaise qui commençait à l'envahir. Après les premières semaines d'euphorie et passée la période des découvertes, Moon prenait conscience de la difficulté à vivre loin de chez soi sans relations et sans repères. Le bonjour du matin à la concierge ou les discussions avec l'épicier ne suffisaient plus. Souvent, en se couchant, il sentait comme un vide au creux de son estomac et des picotements dans sa nuque qui se prolongeaient dans les épaules et descendaient le long de ses bras. Ces malaises étaient en général précédés de crises d'éternuements incontrôlables. Pour ne pas perdre connaissance, il se couchait, mais quand le malaise était passé, la sensation se prolongeait d'une autre façon. Pendant des heures, il se retournait dans son lit en se remémorant des scènes de sa vie d'avant qui le plongeaient dans une sorte de mélancolie. En réalité, ce sentiment dérangeant n'était-il pas le fameux *mal du pays*, ce vide impossible à combler que perçoivent un jour ou l'autre tous les émigrés ?

Un dimanche matin, alors qu'il se rasait le menton, il se mit soudain à pleurer devant le miroir de sa salle de bains. Le visage de jeune homme à la peau lisse – presque imberbe à vrai dire – qu'il scrutait dans la glace avait pris une tournure dramatique. Le pantin qui lui faisait face, avec sa chevelure épaisse et drue, ses joues de bébé au teint abricot, sans rides et sans la moindre aspérité, lui apparut soudain pathétique. Tu n'es qu'un freluquet, aurait jugé son père et c'était bien cela en effet. Un freluquet pathétique, indigne et sans projet.

Tandis qu'il séchait ses larmes du coin de sa serviette, assis, nu comme un ver, sur le rebord de la baignoire, il perçut un bourdonnement dans ses

oreilles qui aussitôt lui rappela quelque chose de très ancien et de terrible.

Dans son enfance, il avait souffert de la Voix Fantôme, comme l'appelait sa mère. Les perturbations auditives se déclenchaient sans prévenir, elles duraient parfois quelques semaines, avant de s'en aller tout aussi mystérieusement qu'elles étaient venues. Après l'adolescence, les crises s'étaient espacées jusqu'à disparaître tout à fait. Mais voilà que le phénomène se reproduisait aujourd'hui ! Très vite, les bourdonnements se transformèrent en grésillements, puis en sifflements stridents entrecoupés de plages silencieuses. Puis, comme il le redoutait, l'acouphène se mit à émettre des signaux semblables à ceux produits lorsqu'on déroule la bande d'un poste de radio. Le rythme et les ondulations acoustiques devinrent si rapides qu'ils finirent par ressembler à des sortes de syllabes... *Kri... ui... chui...* Moon commença à percevoir des mots isolés qui flottaient sur la houle sonore, et finalement une phrase se forma mais dont seul le premier mot, *attention*, était intelligible. Il lâcha sa serviette et se précipita dans la chambre. Elle était vide. La porte d'entrée était fermée à clé, personne n'avait pu s'introduire dans son appartement et pourtant, il avait distinctement entendu cette voix qui lui susurrait *attention, attention, attention...* Il retourna dans la salle de bains, se regarda dans le miroir. Ses paupières grises et des cernes sous ses yeux témoignaient de son manque de sommeil mais aussi d'un état général beaucoup plus inquiétant. Sans crier gare, la Voix Fantôme avait repris possession de son esprit.

*

Une heure a passé. Moon essaie de reconstituer ce qu'il vient d'entendre mais n'y parvient pas. *Bi, cro, nan, niou, kek, cra, dah...* Il articule à voix haute pour vérifier si ce chapelet d'onomatopées est sorti de sa propre bouche. Mais non, c'est bien la Voix qui a parlé depuis l'intérieur de son crâne. Elle a un timbre plus sourd que la sienne et, comme elle l'a toujours fait, elle chuchote comme si elle s'adressait à lui en se penchant sur son épaule.

Il voudrait se lever mais, à chaque essai, il tombe sur le carrelage. Lentement, il finit par ramper pour regagner la chambre et il parvient à s'allonger sur son lit. Je dois trouver une solution pour atténuer la crise, gémit-il. Comment faire ? Respirer ? Oui, respirer très fort, avaler de larges bouffées d'oxygène, puis expirer jusqu'à se vider les poumons.

Recommencer, autant de fois que nécessaire pour que le rythme cardiaque ralentisse et que le trouble disparaisse... Humm, Pftt... Mais cela ne fonctionne pas. Au lieu de l'apaiser, l'air qu'il engloutit bruyamment lui tourne la tête. Il sait pourtant qu'il existe une technique pour se concentrer sur sa respiration et la contrôler. Il le sait, il le sait, c'est quelque part en lui... Et voici qu'une image se dessine, dont il se souvient... C'est son père en train de méditer. Un vieux souvenir sépia, venu de sa petite enfance. Il est debout dans la salle de gymnastique, appuyé contre un panneau de bois ciré et il regarde son père faire ses exercices, rare moment d'échange entre eux... « C'est facile, Yoyo, lui dit-il. Il suffit de s'asseoir le dos bien droit, de croiser les jambes en tailleur, de baisser le menton en dirigeant son regard vers un point à quelques mètres devant soi et de ne pas respirer trop fort. Les pensées qui t'égarent à droite ou à gauche doivent être ramenées dans l'axe et disparaître. Au bout d'un moment, il n'y a plus que ton souffle imperceptible, tu es entré en toi, là où rien ne t'agresse plus. Tu es seul et tu es bien. »

Ainsi se comportait son père, passant de l'enthousiasme à la colère, de l'hyper activité à la concentration silencieuse. Et deux fois par jour, pour réguler ses humeurs changeantes, un quart d'heure de méditation. Quand il se relevait, un léger sourire flottait sur son visage, il quittait la pièce d'un pas très lent sans même remarquer la présence de Yoyo. L'enfant restait seul dans la pénombre de cette pièce en bois ciré pareille à un grand cercueil.

*

Finalement, Moon parvint à s'endormir et fit des rêves sans queue ni tête. Ce n'étaient que successions d'objets anodins qui passaient dans son cerveau sans être reliés les uns aux autres : un papier froissé dans une corbeille, une paire de chaussures crottées, une poire tombée d'un arbre, un téléphone... Et justement, à cet instant, le téléphone sonna. Moon se réveilla en sursaut, chercha l'appareil avant de se rappeler qu'il n'avait pas le téléphone.

La nuit était tombée, une forte pluie frappait les carreaux de la fenêtre et le vent faisait battre le volet. Il se leva pour aller fixer le battant sur son crochet. Quand il referma la fenêtre, il était trempé, cheveux, visage, chemise collée au corps. Dehors, la tempête faisait rage, on ne voyait plus les arbres du parc tellement le rideau de pluie était opaque.

Une journée entière de sommeil fit disparaître les acouphènes, échappés de son oreille comme une nuée d'oiseaux piailleurs. Mais à présent, une douleur lancinante s'était installée sans raison à l'intérieur de sa mâchoire.

Il alluma une cigarette, se versa un verre de bière et prépara son dîner – haricots blancs, bœuf en boîte, gaufrettes au chocolat – des mets sans caractère qu'il suffisait de réchauffer ou de grignoter tristement à même l'emballage. Décidément, rien n'allait plus. Il mangea sans grand appétit, concentré sur sa mâchoire endolorie.

Plus tard dans la soirée, le vent se calma et une fine neige d'avril remplaça la pluie. Il resta une partie de la nuit à fumer en regardant les flocons recouvrir l'asphalte de la rue d'une dentelle fragile qui prenait une teinte ivoire sous les réverbères.

Ça ira mieux demain, pensa-t-il. Mais ce ne fut pas le cas, le moral avait encore baissé d'un cran, le mal de dents s'était intensifié, et les jours suivants son état empira encore.

Le bilan que Moon faisait du temps écoulé depuis sa fuite l'amenait à des sentiments contradictoires. Certes, il avait déjoué sans difficulté les plans de son père et était parvenu à lui échapper. Ici, il ne manquait de rien, il maîtrisait maintenant les rudiments de la langue et se débrouillait de mieux en mieux face aux aléas du quotidien. D'un autre côté, il n'était pas encore parvenu à se faire des amis, il n'avait pas trouvé la bonne façon d'aborder les femmes et surtout, avec le recul, il comprenait que ses choix avaient eu des conséquences négatives pour son entourage. La décision qu'il avait prise, sur un coup de tête, de disparaître au lieu d'assumer sa faute lui posait maintenant un problème de conscience. La bonne solution eût été d'obtempérer à l'injonction paternelle et, une fois installé chez son oncle, de profiter de son inscription à l'université pour continuer à lutter pour la Cause, à porter la bonne parole auprès des étudiants. Un acte militant authentique. Et si son oncle s'en était mêlé, s'il avait prévenu son père ou la police, Moon serait alors entré dans la clandestinité. Il aurait envoyé un dernier télégramme codé à ses camarades en les enjoignant de faire comme lui. Puis, en redoublant d'attention, en multipliant les fausses pistes, les membres du groupe se seraient donné rendez-vous dans un village de montagne où, cachés par des paysans compatissants, ils auraient écrit un manifeste révolutionnaire, diffusé petit à petit dans toute la région puis sur tout le territoire... Au lieu de quoi, il avait pris peur à l'idée d'un séjour en prison et s'était carapaté à l'autre bout du monde comme un couard, comme

une femmelette. C'était la stricte vérité. Ses compagnons devaient le maudire, l'accuser de trahison. Petit salaud de parvenu ! Parvenu et fils de parvenu, tout ce que les membres de la Cause exécraient. Les autres, à présent, en étaient réduits à jouer à cache-cache avec les autorités et peut-être avaient-ils été arrêtés et jetés aux oubliettes. Alors que Moon se vantait de mépriser l'argent, préférant voler pour financer leur activité politique plutôt que de toucher à son compte en banque, à la première alerte il s'était volatilisé, les poches remplies de billets. Quelle stupidité, mon pauvre Moon ! L'autoflagellation n'était sans doute pas la meilleure des méthodes pour aller de l'avant, l'ivresse non plus. Pourtant, ce soir-là, il but plus que de raison, jusqu'à se rendre malade.

Quelques jours plus tard, alors que la douleur s'était propagée dans toute la gencive et qu'il ne pouvait presque plus mastiquer du côté gauche, la Voix Fantôme se fit à nouveau entendre. Cette fois, ce ne fut pas le rasoir mais son bol de thé fumant qu'il lâcha sur la table.

— *Tu devrais faire tes comptes*, dit la Voix.

Cette fois, plus d'onomatopées, *criiii, breuh, gna, bla...* Le propos était non seulement intelligible mais parfaitement explicite.

— *Fais tes comptes*, répéta la Voix douceuse. *Il ne te reste presque plus rien, ta fortune a fondu.*

— Oui, oui, je sais, répondit Moon en levant les yeux au ciel. J'ai mangé mon pain blanc, comme on dit ici. Et maintenant, tout va de travers.

OceanofPDF.com

3 – La fin justifie les moyens

J'ai mal, j'ai vraiment très mal, se lamentait Moon, couché en chien de fusil sur son lit. La compresse de glace n'y faisait rien, la douleur le lançait depuis la base du cou jusqu'au sommet du crâne. Il ausculta sa joue gonflée qui lui déformait tout le côté gauche du visage. Il ne pouvait plus ouvrir la bouche et peinait à avaler sa salive. S'il ne consultait pas rapidement un dentiste, l'infection gagnerait la gorge puis les voix nasales, l'empêchant de respirer et, à coup sûr, il finirait par mourir étouffé.

Chancelant, il se traîna jusqu'au tiroir où il rangeait son argent. Il recompta les derniers billets et les quelques pièces qui subsistaient de son magot évaporé plus vite que prévu. Une fois déduite ce qu'il pensait être la somme nécessaire pour se faire soigner, il lui resterait à peine de quoi acheter de la nourriture pour une semaine. Dans ce cas, mieux valait s'opérer soi-même. Mais qui aurait le courage de s'arracher une dent ? On ne voyait ça que dans les films comiques. Il n'avait d'autre solution que de tenter sa chance auprès d'un praticien. Peut-être qu'une bonne âme aurait au moins la bonté de lui prodiguer un calmant.

Le dentiste qui officiait à quelques rues de chez lui refusa de le prendre en charge pour une somme si modique. Poliment, mais il refusa. Un deuxième lui claqua la porte au nez. Le troisième était fermé, le quatrième aussi. Il marchait lentement en se tenant le long des murs, des taches lumineuses explosaient devant ses yeux à chacun de ses pas et il lui fallut traverser la moitié de la ville avant de trouver enfin un professionnel disposé à examiner son cas.

L'enseigne du docteur Kriegel vantait ses nombreux diplômes sur une plaque de cuivre rutilante contrastant avec l'aspect des lieux : le cabinet se situait au rez-de-chaussée d'un sinistre hôtel particulier en pierre grise dont le toit d'ardoises était surmonté de deux tourelles. On aurait dit un manoir hanté. Moon ouvrit la grille, traversa un jardinet mal entretenu et sonna.

Au bout de quelques minutes qui lui parurent durer des heures, on lui ouvrit la porte. Ce devait être le docteur Kriegel en personne, car il portait une blouse blanche et un masque pendu à son plastron. Il était aussi vilain que la façade de son cabinet. Petit et maigre, il penchait du côté droit

comme s'il allait tomber subitement. Son teint rougeaud contrastait avec sa chevelure filasse plaquée en mèche sur son front. Ses joues creuses lui donnaient l'air d'un vieillard sans son appareil dentaire, ce qui produisait un effet assez amusant s'agissant d'un dentiste. Il fixa Moon pendant de longues secondes puis il dit, d'une voix chevrotante :

— Je vois ce que c'est.

— Gue n'ai pas gue quoi payer, articula Moon du mieux qu'il pouvait.

— Pardon ?

Retournant ses poches, il fit le geste signifiant qu'il n'avait pas d'argent.

— C'est fâcheux, dit le docteur Kriegel.

— Gue souffre.

— Je n'en doute pas. Pulpite aiguë. C'est une foutue rage de dents, en d'autres termes. Il faut agir, et au plus vite, si vous voulez éviter les complications. Mais je ne suis pas le médecin des pauvres...

— Gonnez-moi au moins un cachet.

— Cela ne suffira pas.

Moon haussa les épaules. Déjà il faisait demi-tour mais le docteur Kriegel l'arrêta.

— Vous n'êtes pas d'ici, on dirait.

— Gue suis arrivé i'gna crois mois.

— Je vois... Vous avez émigré et vous êtes sans travail, c'est cela ?

Moon leva les bras en signe d'impuissance. Il n'avait plus la force de parler.

— Bon, entrez, dit Kriegel, je vais voir ce que je peux faire. Quand je vous aurai soulagé, vous m'expliquerez votre situation. Cela m'intéresse.

Il fallut deux longues séances pour venir à bout du mal. L'inflammation avait entraîné une infection et un début de nécrose. Le premier jour, Kriegel désinfecta la gencive et ouvrit la dent pour laisser le pus s'échapper, après quoi il entreprendrait de la dévitaliser avec un tire-nerf. Entre chacune des phases de l'intervention et à la demande de Moon qui n'en pouvait plus de douleur, Kriegel s'installait derrière son bureau, remontait son masque sur son front et allumait une cigarette. Allongé sur la table de torture, Moon l'observait du coin de l'œil. Il y avait chez le dentiste une attitude qui lui rappelait quelque chose de familier mais il ne savait pas quoi. Ce ne fut que le lendemain, quand Kriegel lui dit « C'est terminé » qu'il comprit. Ils se tenaient face à face de part et d'autre du bureau et Kriegel fumait

exactement comme son père, en tenant sa cigarette de la main gauche entre le majeur et l'annulaire. Les deux hommes, d'ailleurs, se ressemblaient beaucoup physiquement. Même silhouette frêle, même dos voûté, même regard terne, presque absent. Seule la voix était différente. Le père de Moon avait du coffre malgré sa maigreur. Il pouvait, dans les rares moments où il lâchait la bride à sa colère, emporter la maison tel un typhon par la puissance de ses cris. Kriegel, lui, semblait incapable d'émettre plus qu'un chuintement monotone. Il s'exprimait en mettant des points de suspension entre ses phrases et en reprenant souvent sa respiration, comme si le souffle lui manquait. Un souffle de fumeur chronique.

— Vous en voulez une ? demanda Kriegel.

— Non merci, je ne fume pas.

— Ce n'est pas ce que racontent vos gencives, ni votre émail... Je laisse le paquet sur le bureau... N'hésitez pas à vous servir quand vous en aurez envie.

Du bout de l'index, Kriegel fit glisser le paquet vers Moon, puis il ouvrit un tiroir et sortit une ordonnance qu'il commença à remplir. Moon se leva.

— Excusez-moi, docteur, mais je vous ai prévenu, je n'ai pas de quoi acheter des médicaments et encore moins vous régler.

— Voyons, détendez-vous... Je vais vous proposer un marché : vous acceptez de me raconter en détail comment vous vous êtes retrouvé dans notre beau pays... et en échange, je ne vous demande aucun dédommagement... Je vous donne même un peu d'argent pour l'achat des calmants... Pas plus de six cachets par jour pendant cinq jours.

— Pourquoi feriez-vous cela ?

— Racontez-moi d'abord et ensuite, nous verrons.

— Eh bien, je suis arrivé par bateau à la fin de l'hiver.

— Commencez plutôt au début. Je veux tout connaître de votre histoire.

Pourquoi pas, après tout, se dit Moon, alors que l'intense douleur causée par l'intervention de Kriegel se dissipait peu à peu. Il tira une cigarette du paquet et se cala dans le fauteuil. Après avoir aspiré quelques longues bouffées d'un tabac brun et poivré qu'il goûtait pour la première fois, il se mit à faire le récit de son aventure.

D'abord, sa rencontre avec des étudiants qui l'avaient apostrophé dans un parc pour lui demander ce qu'il pensait de l'aggravation des inégalités sociales. Moon n'en pensait pas grand-chose, n'ayant jamais réfléchi à la

question, mais les autres l'avaient si bien titillé, provoqué, qu'il était revenu le lendemain avec cette fois quelques idées.

— Et pourquoi êtes-vous revenu ? demanda Kriegel.

— Parce qu'ils avaient de l'humour. Ils s'étaient fichus de moi, mais gentiment. Je m'étais senti bousculé, cela m'avait plu.

Bref, à force de l'entraîner dans les cafés, puis chez l'un ou chez l'autre, ces jeunes gens chevelus et surexcités lui avaient fait découvrir une autre façon de voir le monde, à travers la politique, certes, mais aussi par la fréquentation de la boisson et des filles. Dans une chambre enfumée où tout le monde se marchait dessus, une nuit, il avait pour la première fois entendu parler de la Cause.

— La Cause ?

Oui, la Cause, en d'autres termes la Révolution, qui aplanirait les inégalités et, mieux encore, donnerait enfin le pouvoir au peuple. À ces mots, Kriegel haussa les sourcils, mais comme Moon suspendait son récit, l'autre lui fit signe de poursuivre. Alors, il parla de leurs réunions et des tracts qu'ils écrivaient et distribuaient furtivement à la sortie des usines et des lycées. Puis il en vint à l'affaire qui l'avait amené ici. Pour s'approvisionner en papier, encre et provisions de bouche (on mangeait beaucoup et buvait sec pendant les réunions), son groupe avait souvent recours au chapardage dans les magasins. Ce n'était pas du vol mais de la redistribution, puisqu'en définitive tout appartenait au peuple. Vint alors le jour funeste où ils décidèrent d'acquérir du matériel d'imprimerie. À vrai dire, personne ne se sentait capable d'aller braquer une machine la nuit dans un entrepôt. Mais il est bien connu que les convertis de la dernière heure deviennent souvent les plus fanatiques. Ainsi, Moon passait alors pour le militant le plus ultra de sa cellule. C'est donc lui qui convainquit ses camarades d'acheter tout simplement le matériel avec l'argent issu d'un larcin sans risque : l'entreprise de pompes funèbres de son père s'apprêtait à inhumer une vieille rombière couverte de tous ses bijoux. Il n'y aurait qu'à dépouiller la morte, et il se chargerait lui-même de convertir les bijoux en pièces sonnantes et trébuchantes.

— Une profanation, s'écria Kriegel, quelle audace !

Comme Moon avait pâli et rougi à la fois, il le rassura :

— J'ai déjà entendu bien pire, je vous l'assure, poursuivez, poursuivez...

À ce moment de l'histoire, Moon se demanda s'il allait aussi raconter le parallèle troublant entre cet acte et le forfait perpétré par son père trente ans

auparavant. À quoi bon ? Kriegel était dentiste, pas psychanalyste. Il indiqua simplement que son père était un homme très fortuné dont les relations dans la police et au gouvernement lui avaient permis d'éviter une incarcération.

— Donc, vous vous êtes fait prendre ?

Moon expliqua que le receleur l'avait trompé quand il avait voulu monnayer les bijoux. L'homme était en fait un indicateur. « Ça arrive », commenta Kriegel en riant. Moon dit encore quelques mots sur le pénible entretien qu'il avait eu dans la serre avec son père et sur la punition infligée par ce dernier. Enfin, son refus de consentir à l'exil chez son oncle, sa fuite, son existence ici, d'abord dans l'aisance et l'insouciance, mais...

— Mais vous n'avez pas su gérer votre capital, coupa Kriegel. Comment vous en vouloir ? Vous avez été élevé à l'abri du besoin. C'est même, sans doute, un euphémisme.

— Être né riche n'est pas forcément une situation enviable.

— Possible... Je n'ai pas eu votre chance, j'ai dû me faire ma place tout seul.

— Je voulais couper avec mon milieu, dit Moon.

— Mais on ne fait pas la révolution juste pour couper avec son milieu, vous ne croyez pas ? S'engager dans une activité militante et, à plus forte raison révolutionnaire, nécessite une vision beaucoup plus haute des choses.

— Si votre intention est de me faire la leçon... commença Moon.

— Aucunement. J'ai beaucoup apprécié votre récit et je ne regrette pas de vous avoir soigné à mes frais... Mais dites-moi, votre père vous destinait à faire du droit, si j'ai bien compris. Dans quelle branche ?

— Juge d'instruction.

— Les juges ! Mon Dieu, voilà bien une engeance dont il faut se méfier, s'exclama Kriegel. Croyez-moi, il n'y a rien de bon à attendre de ces jean-foutre, tous inféodés au pouvoir... Vous feriez mieux d'étudier sérieusement la politique puisque vous en avez déjà une petite expérience... Mais n'allons pas trop vite. Je dois à présent me rendre à une réunion avec mon épouse, nous allons donc nous quitter. Êtes-vous libre demain en fin d'après-midi ?

Avant que Moon ait eu le temps de lui répondre que oui, il était libre – désœuvré aurait été plus juste – la porte du cabinet s'ouvrit. Deux jeunes femmes parurent, que Kriegel présenta à Moon comme étant Renée et Alma, respectivement son épouse et sa belle-sœur. Moon les salua et

s'effaça. À peine remarqua-t-il avant de quitter les lieux que Madame Kriegel portait un manteau rose et un chapeau cloche de très mauvais goût et que la belle-sœur avait un drôle de visage. On aurait dit une poupée de chiffon.

— À demain ! insista le dentiste, je compte sur vous.

Le lendemain, Moon se présenta comme convenu. Kriegel l'accueillit d'un « cher ami » assorti d'un large sourire et, tout en lui secouant la main, il lui souffla dans le nez une haleine chargée d'alcool.

Dès qu'ils furent dans le cabinet, le dentiste sortit deux verres et une carafe remplie d'un liquide doré.

— Avez-vous déjà bu du whisky ?

Moon lui fit signe que non. Le dentiste s'esclaffa comme s'il venait d'entendre la meilleure plaisanterie de l'année.

— Je n'en crois pas mes oreilles ! Goûtez ça, vous m'en direz des nouvelles. Mais n'en prenez pas trop d'un coup, c'est assez fort quand on n'a pas l'habitude.

Moon grimaça et rougit.

— Eh oui, souligna Kriegel, c'est une boisson d'homme ! Mais si nous faisons affaire ensemble, nous nous verrons souvent, et vous y prendrez vite goût, je ne bois que cela... et aussi du champagne, quand j'ai vraiment très soif.

Il rit à nouveau, cette fois en se laissant franchement aller. Cela dura une bonne minute, jusqu'à ce qu'il soit pris d'une violente quinte de toux. Les joues en feu, les yeux embués de larmes, il s'accrochait au bar d'une main et, de l'autre, se tapait la poitrine. Moon crut qu'il allait tomber à la renverse, mais non.

— J'ai l'air fragile et un peu souffreteux mais je suis un dur à cuire, précisa le docteur après avoir repris son souffle

Un dur à cuire, une de ces fameuses expressions locales que Moon avait encore du mal à traduire. Après s'être essuyé le front avec un mouchoir à carreaux extirpé de sa veste, Kriegel se versa un autre verre et commença à expliquer qu'il avait passé la veille une excellente soirée.

— Excellente, que dis-je ? merveilleuse, époustouflante !

Il avait en effet assisté à une conférence de première importance où il avait entendu des propos tellement galvanisants qu'il avait eu un mal fou à s'endormir. Le discours lui trottait dans la tête, il entendait encore la voix

du tribun. Mais à propos, Moon savait-il que le pays était en pleine campagne électorale ? Le vote n'existait peut-être pas chez lui. C'était le cas, en effet, le peuple ne votait pas, on ne lui demandait jamais de se prononcer sur quoi que ce soit, mais Moon savait ce qu'était le suffrage universel ainsi que les grands principes de la démocratie, qu'il avait un peu étudiés avec son précepteur. Cependant, il avouait avoir des difficultés à comprendre ce système qu'il trouvait générateur d'instabilité. Kriegel leva un sourcil. Moon voulut s'expliquer, mais le vocabulaire lui manquait encore lorsqu'il tentait d'exprimer des sentiments ou des opinions précises dans sa langue d'adoption.

— La révolution que vous prônez n'a-t-elle pas pour objectif de donner la parole au peuple ? demanda le dentiste pour l'aider. Et dans ce cas, quoi de mieux que le suffrage universel pour lui permettre de s'exprimer ?

Moon secoua la tête. La démocratie pouvait être utile pour que le peuple accède au pouvoir, mais une fois que ce serait fait, à quoi bon continuer à voter ? Il ne restait plus qu'à écrire des lois justes, utiles à tous, et à les appliquer. De plus, il lui semblait que l'exercice de la démocratie favorisait la bourgeoisie et nuisait au peuple.

— Comment ça ? demanda Kriegel avec un léger trémolo dans la voix.

Eh bien, pour ce qu'il en savait, dans les démocraties, le pouvoir était plutôt exercé par des notables ignorant les souffrances de la vie quotidienne, des hommes souvent médiocres, plus motivés par les avantages de la fonction que par l'intérêt commun. De ce fait, ils décevaient forcément une fois élus. Les électeurs les remplaçaient par d'autres notables et ainsi de suite. Rien n'avancait jamais. À la limite, un souverain issu d'une longue dynastie et régnant à vie était préférable. Sa position exceptionnelle l'obligeait à une forte conscience de son rôle et de ses responsabilités face à la nation. Kriegel trouvait le discours de Moon contradictoire et confus. Il le laissa néanmoins développer ses arguments, car il sentait chez lui un vrai potentiel de raisonnement. Même exprimée avec beaucoup de naïveté, il appréciait en particulier cette intuition de la démocratie comme un moyen et non comme une fin, un point sur lequel il se promit de revenir plus tard avec le jeune homme. Il aimait moins l'image du souverain bon et juste installé sur son trône pour l'éternité.

— Vous ne pouvez pas à la fois aspirer au changement et admirer un roi, ou un empereur – appelez-le comme vous voulez. Ces hommes-là sont

voués à un immobilisme total, leur esprit de caste les place encore plus loin du peuple que nos vulgaires politiciens bourgeois.

— Oh, je vois ce que vous voulez dire, docteur. Je suis prisonnier de ma culture. Il y a toujours quelque chose chez nous qui nous empêche d'aller au bout de nos rêves.

— Mais moi aussi, je veux la révolution, dit Kriegel.

Il avait soudain changé de ton, sa voix avait pris de la puissance, et Moon remarqua qu'avec l'alcool, le dentiste semblait moins essoufflé.

— Je veux changer les choses autant que vous, répéta-t-il, à quelques différences près. Avez-vous entendu parler de Pal Orkesen ?

— Ce nom ne m'est pas inconnu, mais je ne vois pas qui c'est.

— Le nom vous semble familier parce que vous l'avez vu en photo sur des affiches, les murs en sont couverts en ce moment. Pal Orkesen est l'homme que je suis allé entendre à la tribune hier soir. C'est un excellent orateur et un grand leader politique. Lui aussi veut la révolution par la volonté du peuple. Lui aussi pense que le pouvoir, pour qu'il soit légitime, doit être pris par les urnes. Et lui non plus ne fait pas confiance aux démocrates tels qu'ils osent se définir aujourd'hui.

— Pal Orkesen va prendre le pouvoir ?

— Nous n'en sommes pas encore là. Il s'agit pour le moment d'élire les députés qui représenteront le peuple au parlement pour la nouvelle législature. La majorité actuelle est très affaiblie et pourrait être renversée si les forces de l'opposition parviennent à s'allier. Vous me comprenez ?

— Je crois...

— Bien ! Pour être plus précis, le principal parti de l'opposition, Force Républicaine, ne peut prétendre obtenir à lui seul une nouvelle majorité, car depuis déjà plusieurs années, le MLN, Mouvement pour la Liberté Nationale fondé par Pal Orkesen, lui grignote des voix à chacun des scrutins intermédiaires, renforçant doucement mais sûrement son socle électoral. Et donc, l'espoir est permis cette fois-ci de remporter un nombre suffisant de sièges pour réclamer une alliance avec Force Républicaine et ainsi pouvoir négocier des postes ministériels dans un gouvernement issu d'une majorité nouvelle. Pal Orkesen pourrait même briguer un portefeuille important et qui sait – si la dynamique enclenchée s'accroît encore – celui de Premier ministre !

— Vous êtes un partisan de Pal Orkesen, n'est-ce pas ?

Le docteur Kriegel se renversa dans son fauteuil et souffla au plafond un nuage de fumée bleue. Oui, oui, il était un partisan convaincu de Pal Orkesen. Et plus encore, un admirateur. Des hommes comme Pal Orkesen, il n'y en avait peut-être qu'un par génération.

— Nous avons besoin d'un sauveur et c'est lui qui va nous sauver, dit-il en frappant le bureau avec son verre.

Alors il expliqua à Moon à quel point la situation du pays était grave. Laxisme, corruption, dette publique, insécurité, immigration galopante, chômage, grèves à répétition, on sentait bien que tout pouvait exploser à n'importe quel moment. Alors, une révolution ? Pourquoi pas ? Mais pas n'importe comment. Le danger, dans une période révolutionnaire, c'était la tentation du chaos. Or, ce à quoi aspirait la société et en particulier les petites gens sans défense, c'était l'ordre. Car la liberté, la vraie, n'existe pas sans règles strictes.

Moon hochait la tête à la démonstration de Kriegel mais il ne l'écoutait plus depuis un bon moment. Son attention avait été détournée par un air de musique qui semblait venir de dehors.

— Vous entendez ? demanda-t-il.

— Quoi donc ?

— On dirait que quelqu'un chante.

Kriegel se retourna et regarda par la fenêtre.

— C'est ma belle-sœur, elle cueille des fleurs dans le jardin... Tiens, en voilà une, par exemple, qui n'entend rien à la politique, on lui ferait avaler n'importe quoi. Mais j'y pense, je vous séquestre depuis au moins une heure, vous devez en avoir assez de mes discours.

— Non, c'est intéressant.

— Vraiment ? Ah, tant mieux. Je ne voudrais pas monopoliser tout votre temps.

— Vous savez, je n'ai pas grand-chose à faire.

— C'est vrai, j'oubliais. Ou plutôt, non, je n'oubliais pas ! Je vous ai demandé de revenir parce que j'ai un projet pour vous... Et justement, ce que je souhaite vous proposer a un rapport avec la conversation que nous venons d'avoir... Il se trouve que je viens de renvoyer mon secrétaire particulier pour incompétence, un abruti toujours en retard et surtout occupé à en faire le moins possible... N'y allons pas par quatre chemins : accepteriez-vous de le remplacer ?

— Mais, je ne connais rien à la médecine dentaire.

— Il ne s'agit pas de cela, ma femme s'occupe très bien de mon cabinet. Non, j'ai besoin d'un assistant pour mes activités politiques, les élections approchent et je ne puis m'occuper de l'intendance à moi seul : organiser les rendez-vous, les réunions publiques, la distribution des prospectus, enfin toute la paperasse. Mon énergie doit être désormais consacrée à la victoire de Pal Orkesen.

— Mais pourquoi moi ?

— En tout bien tout honneur, vous me plaisez, et surtout vous possédez un atout indispensable dans la période actuelle. Je m'explique : nous avons besoin d'intégrer des jeunes dans nos rangs, car la jeunesse est une partie de l'électorat qui nous échappe encore. Traditionnellement, ce sont surtout les retraités et les chômeurs qui nous suivent. Depuis peu, nous captons les artisans et les cadres moyens ainsi qu'une proportion grandissante d'ouvriers. C'est bien, c'est même très bien que ces gens-là se reconnaissent en nous. Mais cela ne suffit plus. Pour espérer gagner, il nous faut cette dynamique, cet enthousiasme que représente la jeunesse. Nous dirons même que vous correspondez au profil idéal pour un parti comme le nôtre.

— Idéal ?

— Oui, dans la mesure où – comment dire ? – votre physique, votre faciès différent... On voit tout de suite que vous n'êtes pas d'ici, et si vous décidiez de nous rejoindre, cela montrerait à quel point nous sommes ouverts. Les personnes de couleur ont une opinion négative de notre parti, souvent qualifié de xénophobe. Pour montrer qu'il s'agit d'une allégation dénuée de tout fondement, nous devons rallier à nos idées des gens de races et de religions différentes. Pas en masse, bien entendu, il ne faut pas effrayer la base de nos sympathisants, mais cette stratégie peut s'avérer nécessaire, ne serait-ce que pour rassurer nos adversaires sur nos intentions. Il me semble que vous répondez aux critères... Vous voyez, je suis direct. Cela ne vous choque pas ? Parfait ! Je vous expliquerai tout ce que vous devez savoir, et croyez-moi, vous adorerez ce travail, je le sens, je le lis en vous.

Ainsi Moon s'installa-t-il trois matinées par semaine dans une petite pièce attenante au cabinet du dentiste, que Madame Kriegel avait fait aménager en bureau. Le travail n'était pas difficile. Après avoir présenté le parapheur à son patron, il mettait le courrier sous enveloppe et le timbra.

Ensuite, il confirmait les rendez-vous par téléphone, réservait les salles de réunion et commandait les buffets auprès des traiteurs. Il lui arrivait parfois d'accompagner des militants pour installer les chaises, accrocher les guirlandes et les lampions aux couleurs du parti. Il vérifiait aussi la constitution des équipes de colleurs d'affiches et se chargeait de l'approvisionnement des stocks de tracts. Avant de rentrer chez lui, il passait au bureau de poste pour déposer le courrier.

Kriegel ne semblait pas être un cadre important du MLN. Les réunions auxquelles il participait avaient toujours lieu dans le quartier, souvent dans l'arrière-salle d'un restaurant ou d'un café. Le dentiste arrivait à pied, il jetait son manteau sur une patère et s'adressait aux consommateurs en allant d'un groupe à un autre. Quand la salle était pleine, il montait sur une table pour les haranguer.

Il consacrait une grande énergie à ces assemblées, ce qui surprit beaucoup Moon la première fois qu'il assista à un meeting. Malgré son apparente fragilité physique, le docteur Kriegel savait capter l'attention. Il commençait en marmonnant. Cela poussait ceux qui l'entouraient à réclamer le silence aux autres tables. Certains quittaient leur chaise pour se rapprocher. Petit à petit, il élevait la voix jusqu'à une sorte de paroxysme, concluant chacune de ses interventions par quelques slogans à la gloire du parti, repris aussitôt par l'assemblée, conquise. S'ensuivaient des applaudissements nourris, et pour clôturer la soirée, tournée générale aux frais du MLN.

Moon l'observait avec attention dans ce rôle de bonimenteur. L'assemblée ne dépassait jamais une soixantaine de personnes. À chaque fois pourtant, il soulevait l'enthousiasme sans coup férir. Peut-être y avait-il des docteurs Kriegel dans chaque quartier de la capitale, dans chaque ville et village de province pour faire *monter la mayonnaise*, comme disait le dentiste. Le fond du discours échappait à Moon, mais la forme l'impressionnait au plus haut point. Son exaltation pouvait être contagieuse, même si, parfois, on sentait un grain de folie un peu malsaine tapi au fond de cet homme.

Un soir, alors que Moon était resté au bureau pour préparer le parapheur du lendemain, Kriegel vint se placer dans son dos.

— Puis-je vous poser une question ?

— Bien sûr, docteur.

— Moon n'est pas votre vrai nom, n'est-ce pas ?

— Les circonstances ont voulu, comme je vous l’ai expliqué...

— Je ne vous juge pas. Vous aviez besoin d’une nouvelle identité, et pourquoi pas ? À vrai dire je m’en moque. Et pour vous montrer que vous pouvez me faire confiance, je vais moi aussi jouer franc jeu... Mon nom de baptême est Ziegel, pas Kriegel... Mais je trouvais ce « Zi » un peu mou. Le « Kr », plus volontaire, martial, agressif même, me correspondait mieux. J’ai donc fait changer mon nom, c’est un peu compliqué, mais en graissant quelques pattes tout s’arrange. Et du coup, je me disais... Moon, cela ne vous semble pas un petit peu fuyant, avec ces deux « o » qui s’étirent ? Si vous le souhaitez, je peux faire en sorte de vous procurer un nom plus dynamique... C’est comme vous voudrez... En tout cas, lorsque nous serons au pouvoir, je déposerai un projet de loi pour que chacun puisse choisir le patronyme qui lui convient au lieu de garder bêtement celui de ses parents... Cela pourrait être drôle, non ?

— Drôle ?

— Mais oui. La vie est ennuyeuse. Parfois, je me prends à rêver d’utiliser les lois pour mettre un peu de piment dans le quotidien... Par exemple, demain j’oblige les femmes à porter la moustache. La semaine suivante, les prêtres doivent troquer leurs soutanes pour des bleus de travail. Ensuite, je ne sais pas... On verra.

— Vous croyez que les gens accepteront d’obéir à ce genre de loi ? N’est-ce pas un peu excessif ?

— Les gens feront ce qu’on leur dira de faire, Moon. Et ils seront contents.

Une autre fois, alors qu’il se trouvait seul dans le cabinet du dentiste, Moon remarqua un petit livre écorné ouvert sur le bureau. Au moment où il se penchait pour lire, le dentiste entra. Moon sursauta mais Kriegel le rassura.

— Allez-y, dit-il, il n’y a rien de secret dans cet ouvrage. Au contraire, je vous invite à vous y plonger car vous avez entre les mains la bible de notre parti. Avez-vous entendu parler de Jonas Broll ? Sûrement pas, et c’est normal, même chez nous il reste méconnu. Pourtant, voyez-vous, cet homme était un grand penseur, j’irais jusqu’à dire, un philosophe. Il a vécu toute sa vie en ermite dans les montagnes du Kojnland et n’a écrit que cet opuscule, publié à compte d’auteur : *La fleur de la vérité éclot sur le terreau du mensonge*. Drôle de titre, n’est-ce pas ? Mais ce paradoxe

résume admirablement la pensée politique du maître. En d'autres termes, Broll nous dit que la fin justifie les moyens. C'est moins beau, je vous le concède... Mais je vais vous expliquer de quoi il s'agit. Imaginons que dans un meeting je déclare que les rues ne sont pas sûres de nos jours, que la criminalité y progresse et qu'il faut remédier à cette situation. Tout le monde serait d'accord car il s'agit là de pures banalités. Je poursuivrais en indiquant des ébauches de solutions comme le renforcement des patrouilles de police, des sanctions plus dures, etc. Nouvelles banalités, nouveaux lieux communs. Et rien de concret n'en sortirait vraiment. Ce genre de discours flou ressemble à celui tenu par le gouvernement actuel et cette élite bourgeoise dont nous parlions récemment. Ils ont beau être issus des grandes écoles, ce sont des imbéciles et surtout des couards... Ça cause, ça cause, ça promet, mais ça n'agit pas... Imaginons maintenant un autre type de harangue. Je monte au pupitre, je déploie devant moi des feuilles noircies de chiffres, jusqu'ici je me comporte comme les autres. Sauf qu'au lieu de noyer le poisson, je donne d'entrée de jeu des précisions frappantes : j'affirme que, statistiquement, douze agressions à l'arme blanche sont commises chaque nuit dans notre ville. Après quelques instants de lourd silence, j'enfonçe le clou en précisant que ces agressions sont à 80 % perpétrées par ces bandes de romanichels que nous voyons rôder dans nos quartiers depuis quelques années et qui se multiplient. Ils sont dangereux, preuve en est que la semaine dernière, une vieille dame et sa fille ont été égorgées chez elles en plein centre-ville par l'un de ces sauvages. Vous ne le saviez pas ? Rien d'étonnant, l'affaire a été étouffée. En réalité, à travers le pays, une personne est aujourd'hui violentée toutes les quatre minutes... Mon cher Moon, je vous vois perplexe. D'où viennent ces chiffres, me direz-vous ? De nulle part ! Je les ai tout simplement inventés pour marquer les esprits. Bien entendu, on pourrait les contester. Mais des armées d'experts me contrediraient que cela n'y changerait rien. Il serait déjà trop tard, et j'aurais atteint mon objectif de renforcer le sentiment d'insécurité. Car, voyez-vous, peu importe la réalité de ces chiffres, ce qui compte c'est l'aspect concret qu'ils ont donné à mon propos. Et lorsqu'un peu plus tard dans mon discours j'en viendrai aux solutions en suggérant que le seul moyen d'éradiquer le problème serait d'arrêter ces gens et de les expulser hors du pays sans plus attendre, au lieu de mettre en place des commissions inutiles, d'imaginer des lois qui ne voient jamais le jour, « Il a raison, pensera l'homme de la rue, débarrassons-nous de ces gangs malfaisants et

ainsi nous vivrons enfin en paix chez nous ». J'aurai sans doute exagéré l'importance de la menace mais j'aurai énoncé une vérité. Une vérité que le peuple veut entendre : nous voulons vivre en paix chez nous. Et ENTRE NOUS, ajouterais-je. Dans son ouvrage, Jonas Broll écrit que la paix est ce à quoi nous aspirons tous, qu'elle reste l'ultime vérité et que tout est bon pour y parvenir, y compris le recours au mensonge. Voilà à peu de chose près le concept qu'il développe, avec beaucoup plus de subtilité, je vous le concède... Voilà ! Vous aurez deviné que Pal Orkesen s'inspire de Jonas Broll. Alors, prenez ce livre et lisez-le.

Moon lut le livre et assista à de nouveaux meetings où Kriegel mettait en pratique cette étrange et dérangeante stratégie du mensonge. Au fil des semaines, il se rendit compte qu'il ne comprenait décidément rien au monde tortueux de la politique. Tout était à la fois vrai et faux, possible et impossible, permis et interdit. Le monde de la politique était effectivement rempli de paradoxes. Par exemple, Kriegel critiquait les nouveaux riches, vilipendait les petits-bourgeois égoïstes si éloignés des préoccupations du peuple. Pourtant, lui-même ne semblait pas souffrir des sombres tracasseries du quotidien. Il avait beau claiçonner que, sorti de rien, il s'était « fait » lui-même, que savait-il réellement des fins de mois difficiles à boucler alors qu'il se rendait au théâtre en taxi plusieurs fois par semaine ? Que savait-il des repas sans viande, lui qui passait son temps à jeter des restes de gigot ? Le linge mal séché, les chaussures trouées, la puanteur des transports en commun, un vieux souvenir tout au plus. Kriegel parlait aux petites gens mais il n'en faisait pas partie.

En fait, ce qui comptait le plus en politique, c'était d'avoir du culot. Une fois qu'il eut fait cette constatation, Moon s'aperçut que tout cela lui était égal. En y réfléchissant bien, la politique ne l'intéressait pas. Il était payé pour répondre au téléphone et poster le courrier, pas pour adhérer aux idées du MLN. Peu lui importait que Orkesen devînt député en juin, ou même Premier ministre. Et peu lui importait qu'il fût élu sur un tissu d'affabulations.

Un matin de bonne heure, alors qu'il était occupé à pointer sur un carnet les nouvelles adhésions – vingt-sept en moins d'une semaine rien que pour son arrondissement –, la satanée Voix Blanche se fit à nouveau entendre. Elle semblait provenir d'un coin sombre situé derrière son épaule droite mais il n'osa pas se retourner. Elle ne dit rien de spécial cette fois-ci, se

bornant à murmurer son nom, *Moon, Moon...* Il posa son crayon, ferma les yeux et se força à inspirer profondément plusieurs fois de suite. Cela ne suffit pas à le calmer, il sentit des picotements dans la nuque, son rythme cardiaque s'accéléra, des gouttes de sueur commençaient à perler sur son front. Il s'entendit appeler au secours puis plus rien. Le trou noir.

Quand il revint à lui, il était allongé sur un canapé. Alma, la belle-sœur de Kriegel, lui tamponnait les joues avec un mouchoir imbibé d'eau parfumée à la fleur d'oranger.

Ce visage penché sur le sien, qui lui avait d'abord fait penser à celui d'une poupée de chiffon, se transforma à cet instant et comme par miracle en une incarnation de la beauté féminine. Comme une définition dans un dictionnaire, il exprimait à la perfection ce que devait être une jeune femme pour exalter le sentiment amoureux chez un garçon comme Moon. Une peau laiteuse, presque crémeuse, saupoudrée sur les joues de minuscules taches comme une constellation de sucre brun. La bouche, large mais finement révélée, étirait ce visage enfantin vers l'extérieur pour l'arrondir en pleine lune. Et, au centre de l'astre sucré, un petit nez rudimentaire, tel un point croqué à la hâte au fusain. Autour de cette lune dessinée par un génie facétieux, une tempête de cheveux roux ondulait en abondance.

Ce qui submergea immédiatement Moon, ce fut l'extrême exotisme de cette géographie. Dans son pays, les filles les plus jolies se définissaient par l'harmonie de leurs traits, qu'elles soulignaient par des soins attentionnés. Mais au bout du compte, quand on les observait de près assez longtemps, il ne se passait rien. Leur bouche, un noyau de cerise ; leurs yeux, deux fentes sans expression ; leurs cheveux, de la laine retenue en pelote par des aiguilles. Elles ressemblaient au mieux à des figurines en porcelaine, au pire à des statues d'albâtre.

— Alma ? gémit Moon.

— Chut, taisez-vous, dit Alma en lui passant le mouchoir dans le cou et sous le menton, vous avez eu un léger malaise. Il faut vous détendre et vous laisser faire.

— Je suis fatigué, dit Moon.

— Fermez les yeux.

Il obéit. Alma sourit. Comment n'avait-elle pas remarqué ce garçon si différent de ceux qu'elle fréquentait ? Il était beau, incontestablement, mais d'une beauté si différente. Ses lèvres carmin lui évoquaient du jus de framboise, ses yeux ressemblaient à des noisettes, ou plutôt à des amandes,

ses cheveux épais, drus, étaient aussi noirs que les plumes d'un corbeau. Je la veux, pensait Moon en reprenant ses esprits, je la veux pour moi tout entière, il me la faut. J'ai envie de le connaître mieux, songeait Alma, assise sur le bord du canapé, son ventre chaud contre la poitrine palpitante du jeune homme.

*

Quelque temps après, tandis que les deux tourtereaux se tournaient autour sans oser ni l'un ni l'autre déclarer leurs intentions, il y eut une élection dans une préfecture, non prévue au calendrier. Le maire venait de décéder dans des conditions assez gênantes pour la majorité. Cité comme témoin dans une affaire de détournement de fonds publics, il avait choisi de se donner la mort plutôt que d'affronter la justice, invoquant son honneur dans une lettre adressée à ses administrés. Certains remettaient en cause l'hypothèse du suicide, parlant d'un contrat sur sa personne. La lumière serait peut-être faite un jour mais, en attendant, l'urgence était d'organiser un scrutin pour élire un nouveau magistrat, et Kriegel fut envoyé sur place pour coordonner la campagne express du MLN.

Pour le parti de Pal Orkesen, cette élection en province représentait un test grandeur nature avant les législatives. Le résultat dépassa les espérances, puisque le candidat du MLN fut élu dès le premier tour. Tout laissait à penser désormais que la majorité à l'Assemblée était à portée de main.

À son retour, Kriegel organisa chez lui une *cocktail party* pour célébrer l'événement. On papota, se sustenta en abondance, s'esclaffa et dansa et, comme le dentiste le déclara à ses invités, chacun devait à présent « faire en sorte, à son niveau, d'entretenir et de prolonger la dynamique enclenchée par ce succès phénoménal, annonciateur de bien d'autres victoires ». Pal Orkesen en personne fit une apparition, le temps de porter à ses lèvres une larme de champagne puis de disparaître, escorté de ses gardes du corps et d'une poignée d'aficionados. Des portières claquèrent. Le convoi passa en trombe devant le banc où Alma et Moon échangeaient leur premier baiser et dévala les virages en épingle à cheveux de la colline en faisant vrombir les chevaux et crisser la gomme des pneus.

Cette colline où Kriegel avait fait l'acquisition d'un loft immense, bien différent de son cabinet vétuste, avait été surnommée « l'amphithéâtre » à

cause de son architecture en gradins. À cette heure avancée de la nuit, les rues bordées de réverbères se rejoignaient au fond de la vallée comme les allées balisées de repères lumineux dans les salles de spectacle. Les immeubles étaient plongés dans une obscurité protectrice. Seul le centre-ville historique restait éclairé tout en bas, scène bruyante, odorante et moite. Les intrigues les plus folles s'y jouaient sous le regard perplexe des spectateurs assistant de haut et de loin à une comédie qu'ils ne comprenaient pas. Certains ne dédaignaient pas de se glisser, de temps à autre, dans l'envers du décor pour s'encanailler, mais ils remontaient vite sur les hauteurs pour prendre une douche en se pinçant le nez. C'était le cas de Kriegel et de ses amis qui, en dehors des horaires de travail, ne s'aventuraient jamais trop loin du nid douillet.

Pal Orkesen, il faut l'avouer, était d'une autre trempe que ces gens-là. Stratège opiniâtre, il passait le plus clair de son temps à faire le va-et-vient entre le Veau d'or des beaux quartiers et les ruelles de la fange, les bras chargés de promesses pour les uns comme pour les autres. Pour toi, une once de pouvoir quand je serai au pinacle. Pour toi, la petite automobile de tes rêves pour emmener ta marmaille au jardin zoologique. Quelques privilèges par-ci, un peu moins de taxes par-là, le bonheur pour tous. Juré, craché. Cet homme infatigable était l'illusionniste en chapeau claqué et jabot à dentelle que tout le monde attendait.

Mai arriva avec ses soirées tièdes, les bras et les jambes se découvraient, on ressortait les chemises à fleurs, on traînait tard dans les rues. Et pendant que Pal Orkesen promettait le paradis, Alma et Moon étaient maintenant devenus des amants pour qui rien n'avait plus d'importance que la découverte minutieuse de leurs corps offerts au plaisir des sens. Tout accaparés par leur amour naissant, ces deux-là n'entendaient rien à la politique ni ne se préoccupaient de l'avenir du pays. Une chance pour eux, sans aucun doute, car, à l'extérieur de leur bulle protectrice, l'atmosphère devenait au fil des jours, franchement nauséabonde.

OceanofPDF.com

4 – Ne m’oubliez pas

Sous la peau noire de l’âme se cache et palpite la corolle d’une fleur blanche, précieuse et inconnue. On dirait deux mains pâles jointes en prière, gantées de plastique comme celles d’un chirurgien. Ou des ailes qui galopent dans les méandres de l’esprit et parlent en gazouillant à celui qui les abrite. Mais ce chant n’est pas toujours joyeux, il est le plus souvent paré du désespoir et, parfois, il n’est même pas audible. Ou bien c’est comme un rôle. Si l’on est attentif, si l’on s’attache à bien y prendre garde, on ne peut ignorer que ce monde est jalonné de corps meurtris, de cœurs abandonnés, d’oiseaux essoufflés qui meurent après un long voyage et de fleurs qui se fanent.

Abel posa son crayon et se relut. Ce qu’il venait d’écrire correspondait assez bien à ce qu’il éprouvait et qu’il se répétait jour après jour, couché sur sa paille à écouter sa fièvre. Depuis longtemps déjà, la fleur noircie de son âme envahie de chiendent venait battre contre ses tempes échardees, comme un oiseau en cage. Elle déposait des cendres derrière ses paupières, badigeonnait ses narines de suie âcre. Petit à petit, Abel se desséchait.

Dans ses cahiers, il se lamentait de ne pas être né dans un endroit plus favorable. *Sauvage primitif dans une jungle humide*, il aurait couru de sous-bois en clairières, sa *corolle* suspendue à l’envers tout au fond de lui, diffusant goutte à goutte son bon miel au lieu de cette poussière infâme qui empoisonnait sa conscience et son corps. Insouciant, il serait allé d’un lieu à un autre, agitant son sexe tendu dans sa paume ouverte, distribuant ses faveurs sans complexe. Il aurait eu des malheurs et des bonheurs simples, ne cherchant querelle à personne.

Hélas, depuis la fin de son enfance il souffrait d’une maladie non répertoriée par la science qui le clouait au lit la plupart du temps. Ainsi, il passait des journées entières à suivre à la loupe l’irréversible dégradation de son corps monstrueux dont la surface, comme une planète fossile, était parcourue de craquelures et de crevasses. S’il se laissait aller à se gratter, la peau se détachait et tombait en confettis dans les draps. Un seul regard pouvait suffire à faire choir cette gangue malade qui ne le protégeait plus depuis des lustres.

Abel possédait une pendule qui lui venait de sa grand-mère. Comme son mode de vie était inadapté aux horaires, elle ne lui était d'aucune utilité, mais il la conservait tel un souvenir pieux. Pourtant, cette présence pouvait s'avérer bien cruelle. Dès qu'il la regardait, les chiffres du cadran devenaient vite deux aiguilles affûtées tels des bistouris pour sectionner avec patience la moindre parcelle d'énergie qui subsistait en lui, le moindre morceau de matière vivante. Tic, une mince tranche de peau. Tac, un tendon filandreux. Tic, une touffe de poils rêches. Tac, un nerf nécrosé. La pendule martelait son message en pointant le silence de la nuit. Mais si elle représentait une menace, elle pouvait aussi le secourir car elle contenait encore un peu du bonheur de l'enfance. Du temps d'avant la maladie. C'est pourquoi, malgré tout, il continuait à en remonter les plombs, à l'huiler, à l'entretenir.

À l'époque de ses grands-parents chez qui il passait le plus clair de son temps, les journées se déroulaient sans contraintes. Il dessinait, comme le font les garçons qui n'ont ni frère ni sœur avec qui se battre ou faire du vélo. Il remplissait ses feuilles de fantassins, cavaliers, artilleurs, des armées entières qui partaient au combat dans leurs beaux uniformes, drapeau en tête, au son de la fanfare. Il aimait ces représentations militaires jusqu'à la volupté. Une fois, dans un musée, il avait contemplé une immense scène de bataille où tout s'entrechoquait, les lances, les baïonnettes, les sabres, les casques à plumes, jusqu'aux sabots des chevaux. Au premier plan de valeureux officiers touchés à mort, à la peau bleue et aux yeux révulsés. À l'horizon des incendies sur fond de ciel neigeux. Quelle majesté ! Son cœur battait à tout rompre, il aurait tant voulu être un aigle pour survoler ces grands champs de bravoure et de hargne.

Quand il en avait assez de crayonner la guerre, il rangeait l'épopée dans une boîte jusqu'à la fois prochaine, et il se levait pour donner des graines aux perruches, aider à remplir la lessiveuse, éplucher les légumes, tourner la pâte à crêpes, jeter des têtes de poisson au chat. Ce chat noir, il était si bête, méchant même, impossible de l'approcher sans recevoir un coup de griffes. Il ne rentrait qu'à la nuit tombée pour se blottir sur une chaise au coin du feu, les yeux mi-clos, toujours sur le qui-vive, rétif à tout lien affectif. Il n'avait pas de nom, on l'appelait « le chat ». Quand il finissait par s'assoupir, Abel le croquait sur son carnet en lui donnant les traits d'un diable.

En hiver, la pendule radoteuse les envoûtait tous les quatre, pépé, mémé, le chat et lui, Abel, aux joues écarlates comme des pommes à cause de la chaleur du poêle. La grand-mère calquait sur le tic-tac le mouvement de ses aiguilles à tricoter. Le grand-père faisait de même dans son fauteuil en tapotant du bout de son crayon le journal ouvert sur les mots croisés. Quand ils moururent à six mois d'intervalle, Abel sollicita d'emporter avec lui la pendule à l'orphelinat. Curieusement, on le lui permit. C'est tout ce qu'il prit, le reste de son héritage, mobilier, bibelots et vêtements, fut vendu avec la maison.

La maladie sans nom le frappait déjà. D'abord sournoise : il se grattait, des rougeurs ondoyaient sur son front, apparaissant, disparaissant comme elles étaient venues. Puis, à quinze ans, il perdit ses sourcils, ses genoux et ses coudes étaient devenus plâtreux. Il allait de moins en moins souvent en classe où certains commençaient à le surnommer « le rhinocéros ». Quand le mal progressa jusqu'à le rendre si hideux que ses camarades refusaient de l'approcher et que l'administration recevait maintenant des plaintes, il intégra une institution où on ne l'embêta plus mais où on ne le soigna pas davantage. Incurable, il y attendrait la fin de sa triste existence.

Dix ans plus tard, l'institution avait fermé ses portes mais Abel vivait toujours, isolé dans un deux-pièces insalubre qu'il louait une misère.

*

C'était un matin comme un autre mais peut-être moins déprimant que d'habitude. Abel se retourna sur son lit de gravier. Il serait bien sorti faire un tour, mais comment oser s'aventurer à l'air libre avec cette tête momifiée ? La dernière fois qu'il était descendu dans la rue, c'était en septembre de l'année précédente : poussé dehors par une subite envie d'acheter des fruits – qu'il ne mangerait sans doute pas ou à force de déglutition poussive –, il s'était enveloppé de bandelettes et avait dirigé ses pas hésitants vers le marché de son quartier. Sur le chemin, les vitrines lui renvoyaient l'image grotesque d'une silhouette informe en imperméable, chapeau et gants de laine alors qu'il faisait bon encore en cette fin d'été. Un enfant qu'il croisa se mit à pleurer. De grosses larmes couleur de vitamines éclaboussaient le visage rond du garçon. Des gens s'étaient arrêtés et observaient la scène. Abel fit demi-tour sans atteindre les étals du marché. Depuis cette triste expérience, reclus, il végétait.

Ses nuits se peuplaient de rêves obsédants où il officiait en grand maître de sacrifices rituels, des bébés amenés en offrande étaient écrasés par des meules et leur sang salvateur s'écoulait dans sa bouche. Tel un prophète, il savait transformer le sable des déserts en sources bienfaitrices. Et du sol devenu spongieux surgissaient des tribus de nomades enturbannés qui venaient le lécher sur tout le corps.

Ce délire venait de le submerger encore une fois juste avant son réveil. Il se toucha avec un vague espoir, mais hélas il était toujours sec. Scarabée épinglé, croûton de pain rassis, trognon flétri. Il déglutit une pâte douloureuse et finalement se leva. Il faisait jour. Son déguisement oublié depuis septembre pendait à la patère de la porte d'entrée. Planté devant le pardessus vide, il hésita un instant et, sans réfléchir davantage, il s'habilla et sortit de chez lui.

Dehors, les immeubles dormaient encore sous un voile rose annonciateur d'une journée chaude. Il marcha longtemps le long des rues encore vides. Ça et là, des plaques commémoratives rappelaient les dates de naissance et de mort des personnages illustres de ce pays, dont la plupart avaient été d'héroïques guerriers, généraux conquérants, maréchaux vénérables. Ou bien des hommes d'État ayant soi-disant mis leur existence au service de la communauté. On honorait la mémoire des hommes, songea Abel, mais celle des femmes presque jamais. Ne connaissant à peu près rien de la marche du monde, cela ne le choquait pas vraiment. C'était un fait, qu'il constatait. Dans son état, Abel se souciait peu des raisons ou des circonstances. Quand on est occupé à survivre, on ne perd pas son temps à étudier le passé ou à analyser les règles sociales. Sa sympathie allait quand même naturellement aux femmes, par instinct.

Le long du chemin, il remarqua de grands panneaux qui ne s'y trouvaient pas la dernière fois qu'il s'était risqué dans la rue. Ils affichaient le visage rayonnant d'un homme mûr, aux cheveux argentés bien peignés en arrière. Il portait un blazer bleu marine, une cravate verte et une pochette assortie. Le portrait était barré d'une phrase énigmatique imprimée en capitales :

POUR LE TRIOMPHE
DE LA LIBERTÉ NATIONALE
VOTEZ PAL ORKESEN

Ignorant à quoi et à qui cette injonction pouvait faire référence, Abel était incapable de reconnaître dans ce slogan l'habituelle rhétorique politicienne. Il ne lisait pas les journaux, n'écoutait pas la radio et, bien entendu, ne

votait pas. Tout son savoir, éclectique, parcellaire et sans grande profondeur, lui venait des livres d'école qu'il avait étudiés à l'époque déjà lointaine d'avant sa maladie, puis de ses lectures basées sur le souvenir de celles de ses parents. Une somme de connaissances théoriques et, pour la plupart, obsolètes.

Les rues et les quartiers passaient. Perdu dans ses réflexions, il se laissait aller au mécanisme de sa marche. Sans qu'il s'en rendît compte, il parvint assez rapidement à la périphérie de la ville. Le boulevard qu'il avait emprunté s'arrêtait net à l'entrée d'un jardin public, fermé à cette heure matinale. Et toujours pas âme qui vive, peut-être étions-nous un dimanche ou un jour férié, pensa-t-il.

De l'autre côté des grilles, une série de larges escaliers menait à une esplanade où se dressait un bâtiment moderne dont l'architecture tenait à la fois de l'hôpital et du musée. Il ne se souvenait pas de l'avoir déjà vu. En tout cas, dans sa petite enfance, lorsqu'il se promenait encore avec sa mère et plus tard avec sa grand-mère après le décès de ses parents, cet énorme gâteau de béton n'existait pas, il en était certain. Au fronton monumental, inscrit en lettres dorées : *Palais des Sciences*. Vaguement intrigué, il ralentit le pas, s'assit sur un banc et attendit l'heure de l'ouverture sans savoir exactement ce qu'il déciderait lorsque les portes s'ouvriraient.

Le moment venu, un gardien en uniforme descendit le perron du Palais et s'avança vers le portail. Une fois qu'il eut déverrouillé les grilles, l'homme rejoignit tranquillement sa cahute au pied des escaliers en se roulant une cigarette.

Visiblement, Abel était le premier visiteur. Malgré le sentiment aigu qu'il s'apprêtait à commettre une folie, il s'engagea dans la grande allée centrale bordée de haies, gravit les marches du perron et pénétra dans le hall d'accueil. Les hôtesse s'affairaient derrière les guichets, encore occupées à compter leurs fonds de caisse si bien que personne ne le remarqua. À l'autre bout du hall, un employé de ménage dirigeait une petite machine électrique. Il avançait très lentement en laissant derrière lui une trace humide qui, en séchant, faisait reluire le carrelage.

Le hall était baigné d'une lumière tamisée venue à la fois de partout et de nulle part. Une fresque couvrait tout le mur du fond. Elle représentait un troupeau d'antilopes en pleine course dans les hautes herbes d'une savane. Aucune d'entre elles ne touchait le sol, elles semblaient voler, et la grâce de leurs mouvements était comme une provocation à la déchéance d'Abel, lui

qui eût tant aimé disposer d'un peu d'agilité, ne serait-ce que pour lacer ses chaussures. Un vieux proverbe disait que beauté et sérénité étaient sœurs jumelles. Comme c'était vrai ! La laideur, elle, n'engendrait que le désespoir, et tout ici lui criait son usure et sa lente fatigue. Les antilopes en liberté, le carrelage rutilant, les ventilateurs ronronnant au plafond, la lumière diffuse et chaude, les jolies caissières se pomponnant devant leur miroir de poche avant l'arrivée des visiteurs.

Comme on ne lui prêtait pas attention, Abel entreprit de monter une série de marches jusqu'à un large palier qui desservait trois directions. À gauche, le planétarium et l'aquarium. En face, le département d'anthropologie, qui proposait une exposition mystérieusement intitulée « Race, type ou ethnie ? ». Le couloir de droite, plus étroit que les deux autres et faiblement éclairé, n'indiquait rien, même pas la direction d'un service ou d'un local technique. D'instinct, Abel s'y engagea, comme s'il était susceptible de le mener vers un lieu oublié où il pourrait demeurer caché un moment, et de préférence une éternité.

Après quelques dizaines de mètres et un coude vers la gauche, les balises lumineuses du plafond disparurent, et Abel se retrouva au cœur de la pénombre. Au lieu de le rassurer, l'obscurité lui donna soudain le sentiment d'être épié. De tous côtés, il se sentait observé par des yeux fendus, des bouches ouvertes et des pattes griffues. Le souffle lui manqua. Il réussit à faire encore quelques pas chancelants, puis il perdit toute sensation et tomba.

*

Quelqu'un avait crié, il en était certain. L'avait-on surpris étendu sur la dalle, les bras en croix ? Avait-on couru pour donner l'alerte ? Les vigiles étaient-ils en route pour le secourir ou pour l'arrêter ? Rien de tel. Il était allongé près d'une porte. Il le savait parce qu'un rai de lumière en marquait le pourtour. De l'autre côté, un bruit étouffé et intermittent faisait penser à de l'air s'échappant d'une soupape. Plusieurs minutes passèrent sans que personne ne vînt à son secours ou vérifier la présence d'un intrus. Il se souleva sur les coudes et attendit d'avoir assez de forces pour déplier les jambes et se remettre debout.

La porte n'était pas fermée à clé. Il actionna la poignée. Comme un molosse enragé, un flash de lumière crue lui sauta au visage. Son regard

resta un moment suspendu dans une aveuglante blancheur qui le paralysa comme la piqure d'un dard. Puis ses paupières clignèrent et les couleurs revinrent en même temps que la netteté des formes. Devant ses yeux, contrastant avec l'obscurité du couloir dans son dos, se déployait un paysage extravagant : une forêt touffue aux enchevêtrements complexes de lianes, de palmes et de fougères tremblotait sous l'intense chaleur de l'éclairage artificiel. C'était comme s'il s'apprêtait à pénétrer tout entier dans le ventre d'une idole végétale. Comme dans certains de ses rêves nocturnes, l'air était moite, saturé d'effluves tropicaux. Il fit un pas vers le rideau feuillu et commença son exploration. À intervalles réguliers, des appareils ressemblant à des canons de fusils crachaient des jets de vapeur sur les feuillages. Il contempla longtemps le mécanisme qui, associé au système de chauffage, produisait une atmosphère poisseuse. Mais cette moiteur ne l'oppressait pas. Bien au contraire, elle semblait agir de manière positive sur son métabolisme.

À mesure qu'il progressait, la serre s'avéra être un véritable labyrinthe. Il passa un croisement, tourna à gauche, franchit un petit pont sous lequel vibrait un tapis de minuscules lèvres ouvertes ornées de cils d'un jaune fluorescent. Après le pont, il fut obligé d'obliquer vers la droite avant de s'engager dans une allée bordée cette fois d'un fouillis de feuilles sombres et luisantes qui le frôlaient comme des doigts caressants.

Il sursauta. Une femme en blouse blanche venait de surgir devant lui entre deux buissons. Elle souriait, perdue dans ses pensées. À la vue d'Abel, elle se figea. Un petit hoquet s'échappa de ses lèvres et le sécateur qu'elle tenait à la main tomba à ses pieds.

— Pardonnez-moi, dit-il.

Et comme elle restait immobile en ouvrant des yeux ronds, il ajouta :

— N'ayez pas peur.

Elle lui demanda s'il s'était perdu, s'il se sentait bien, si elle pouvait l'aider à retrouver la sortie. Il voyait bien qu'elle était inquiète, mais derrière ce masque provisoire, le visage de la jeune femme respirait la bonté. Elle avait une tête d'enfant – ou plutôt une tête qu'on aurait dite dessinée par un enfant – avec les joues parsemées de taches de rousseur, des yeux ovales et une bouche large qui étirait tous ses traits vers l'extérieur. Le nez, petit, ressemblait à un point marqué au crayon pour indiquer le centre. Mais, comme pour contredire la géométrie élémentaire de ce visage, sa

chevelure rousse, abondante, ondulait tout autour de sa tête de manière très complexe à l'image des plantes qui vivaient dans la serre.

Reprenant ses esprits, la jeune femme lui expliqua qu'il n'aurait pas dû être là, ce lieu se trouvant provisoirement fermé au public. Mais cela n'avait pas d'importance, ajouta-t-elle, il était le bienvenu. Elle l'invita à le suivre dans une sorte de laboratoire vitré contigu à la serre. Là, sur un vaste plan de travail, s'alignaient plusieurs séries d'éprouvettes. Dans chacune nageait une tige fragile surmontée d'un petit bouquet vert tendre.

— Ce sont des boutures, dit-elle. Laissons-les se développer tranquillement et passons dans mon bureau.

Ils prirent place de chaque côté d'une table encombrée de paperasses.

— Cela vous dérange si j'allume une cigarette ?

Il fit non de la tête. Elle lui en proposa une. Il eut un petit rire sec.

— Mademoiselle, je serais bien incapable de fumer, mes poumons sont déjà en cendres.

— Ces bandelettes... Vous avez eu un accident ? Vous avez été brûlé ?

— Non, c'est une maladie de peau, mais vous n'avez rien à craindre, je ne suis pas contagieux. Je m'appelle Abel, et vous ?

— Alma, répondit-elle. Je suis botaniste et je travaille ici. Êtes-vous fatigué ?

— Un peu, oui.

— Alors reposez-vous un moment pendant que j'ouvre mon courrier. Ensuite, je vous reconduirai jusqu'à la sortie.

Pendant qu'elle lisait, Abel observa Alma, essayant d'apprendre quelque chose d'elle. Il chercha une alliance à son doigt. Elle n'en portait pas. D'ailleurs, elle ne portait aucun bijou, ni bague, ni collier, ni boucles d'oreilles. Donc, pas mariée, pas très coquette ou pas très riche, ou peut-être les bijoux étaient-ils interdits au labo. Ses yeux n'étaient pas maquillés, ni ses lèvres. Pas coquette, ou convaincue de sa beauté naturelle. Prétentieuse ? Non, plutôt indifférente à l'apparence. S'il avait été un homme comme les autres, sans doute se serait-il demandé quel genre de corps pouvait cacher la blouse, si les aréoles de ses seins étaient brunes ou roses et comment ses tétons pointaient sous les caresses. Il se serait imaginé la forme et la couleur de sa toison pubienne (rousse comme ses cheveux ?), la rondeur de ses fesses, le grain de sa peau, le soyeux de sa langue... Mais Abel ne connaissait pas les femmes. Pour lui, il n'y avait rien de particulier sous les vêtements d'Alma, juste un corps blanc, lisse, doux et propre à

l'image de ce qu'elle montrait d'elle, assise à son bureau, occupée à lire et à écrire en fumant sa cigarette.

— Je vais prendre congé, dit-il, je me sens déjà mieux.

— Parfait. Dans ce cas, je vous raccompagne.

Une fois dehors, il pensa qu'il allait s'évanouir à nouveau. Cette rencontre fortuite, après des années de quasi-solitude, ne pouvait que conduire à un malaise paroxystique. Les quelques minutes passées en compagnie de cette jeune femme si prévenante avaient été pires qu'une montagne à gravir. Son cœur s'emballa. Croyant que l'heure était venue, qu'il allait mourir sur le trottoir, il parvint à se traîner jusqu'à un chantier et se cacha dans les gravats derrière une palissade. Il se sentait au bord de la mort et pourtant il ne mourait pas. Un instant, une sensation de chaud et froid, très nouvelle, lui parcourut le dos jusque dans les reins, comme si quelque chose de liquide avait coulé le long de sa colonne vertébrale. C'était physiquement impossible dans son état, mais la sensation, elle, avait bien existé. Il lui faudrait sans tarder consigner cette aventure dans son journal. Quelques pages de plus à noircir dans sa malheureuse vie d'écrivain contrarié.

Quand, à la nuit tombée, il réussit à s'extraire de sa cachette pour rentrer chez lui en rasant les murs, il se demanda ce qui venait de lui arriver. Cette sensation inconnue, une goutte froide le long de son dos, c'était inconcevable.

Il s'enferma dans le réduit qui lui servait de cabinet de toilette et entreprit de dérouler les bandelettes. L'écorce lie-de-vin de son crâne apparut dans la glace, enluminée de fioritures macabres, rides profondes, cicatrices et plaies béantes auxquelles il était habitué. Le tissu se déroulait, emportant avec lui des flocons de peau fanée.

Subitement, Abel cria. Au coin de son œil droit la bande restait accrochée à la chair. Il tira plus fort. La douleur était insoutenable. L'arcade sourcilière, la paupière et le haut de la joue restaient collées ensemble. Il donna un coup sec, une poche gluante emprisonnée sous le masque éclata et s'écrasa sur le rebord du lavabo. Abel regarda l'éclaboussure ambrée qui se répandait sur la céramique blanche. Sa joue le brûlait. Il toucha. La chair molle avait la consistance de la viande.

Du liquide, c'était bien un liquide épais qui avait jailli de ses tissus comme une sécrétion. Pour la première fois depuis des lustres, son corps

venait de fabriquer une substance vivante. De la matière positive. Cela ne pouvait être spontané, il devait y avoir une raison à cela, comme lorsqu'un puits asséché se réamorce... Il a fallu qu'il pleuve, que la pluie tombe suffisamment pour s'infiltrer dans le sol, l'imprégner et rejoindre les nappes phréatiques qui se mettent à gonfler.

Aussitôt, il se souvint à quel point il s'était senti mieux pendant son court séjour dans la serre.

La nuit suivante il dormit encore moins que d'habitude. Il allait et venait entre son lit et le miroir à l'affût d'un signe mais il ne constatait pas d'évolution. Au moindre contact, la douleur se diffusait dans tout le côté droit, de la mâchoire à la tempe. Le morceau de chair ressuscité scintillait dans la clarté bleue diffusée par la lune à travers l'œil-de-bœuf de son réduit.

Encore surpris par cette brusque transformation, Abel sentait qu'un événement important venait de se produire dans sa triste vie. Il guetta l'arrivée de l'aube. Dès que les premières lueurs de jour apparurent, il s'habilla et descendit. La blessure, térébrante, le lançait sous les bandelettes.

Il devait être un peu plus tard que la veille, car la rue était animée. Des gamins se dirigeaient en ribambelle vers l'école avec leur cartable sur le dos ; les adultes, qui se rendaient sans doute à leur travail, marchaient d'un pas rapide en fronçant les sourcils. Abel passa devant le bureau de poste et se regarda dans la vitrine. Avec son chapeau, son imperméable et ses lunettes fumées, il ressemblait à un espion frigorifié égaré au milieu du printemps. Quand il se retourna pour reprendre son chemin, il se heurta à une femme entre deux âges toute vêtue de noir, un fichu sur la tête. À sa vue, elle poussa un hurlement et se mit à courir en sens inverse en levant haut les bras. Il eut envie de la retenir, de lui dire quelque chose d'aimable pour la rassurer, mais elle avait déjà disparu au coin de la rue. Les cloches d'une église se mirent à sonner à toutes volées, comme pour rappeler qu'il y avait d'un côté le Diable et de l'autre côté un lieu de paix où les veuves effrayées par les démons pouvaient se réfugier et se laisser doucement caresser dans la pénombre par le souffle sucré du Seigneur, si tant est qu'il demeurât en ce lieu.

En pénétrant dans le hall du Palais des Sciences, Abel remarqua avec étonnement que tout un pan de la fresque représentant la course des

antilopes lui avait échappé la veille. En se penchant un peu vers la gauche, on voyait une dizaine d'hommes nus à la peau brune, lancés à la poursuite des élégants bovidés. Ils avaient de longues jambes, des bras disproportionnés largement écartés, et chacun tenait en l'air une sagaie qu'il s'appropriait à lancer sur les pauvres bêtes en détresse. Si l'on contemplait le tableau dans son ensemble, ce qu'Abel n'avait pas fait la première fois, on comprenait qu'il s'agissait en vérité d'une scène de chasse. Cette nouvelle lecture s'avérait très différente de la première. Les antilopes ne s'adonnaient plus à un jeu, elles ne gambadaient plus en liberté dans l'immensité de la savane, au contraire elles essayaient de ne pas être rattrapées par la mort, de ne pas finir dépecées et rôties à la broche à la lueur d'un brasier. Mais peut-être que ces hommes luttaient aussi pour leur survie.

Les caisses étaient ouvertes, Abel fut obligé cette fois de payer son entrée sous le regard de profond dégoût de l'hôtesse, de prendre d'autres couloirs et de faire poinçonner son ticket – nouvelle grimace de l'employé – avant de pouvoir enfin accéder à la serre en revenant discrètement sur ses pas.

Alma l'attendait. Du moins en eut-il la certitude dès qu'il l'aperçut en train de chanter parmi ses plantes. Elle lui fit un signe pour l'encourager à la rejoindre. Sans rien dire, ils arpenterent ensemble les allées, passant d'une atmosphère chaude et humide à des enclos presque aussi arides et secs qu'une steppe. De temps en temps, elle s'arrêtait, soulevait une feuille, pinçait une tige, égrenait une motte de terre, vérifiait la température ambiante, prenait des notes.

— Nous rouvrons au public dès demain, dit-elle sans cacher sa joie. Il faudra que je vous fasse visiter les lieux en détail, que je vous explique tout ce qui vous entoure. Vous verrez, c'est passionnant : il y a ici des essences exceptionnelles, de véritables bijoux. Mais les plantes les plus extraordinaires ne sont pas toujours les plus belles. Certaines ne donnent qu'une fleur par an et, quelquefois, une seule dans toute leur vie, comme cet agave, là, sur votre droite, qui mourra après sa floraison.

— Vraiment ?

— Oui, c'est dommage, mais avant de faner, elle vit très longtemps et elle est très utile. On tire une boisson de sa sève et ses fibres servent à fabriquer des cordages. Hélas, nous n'aurons pas le loisir d'admirer ses fleurs car l'événement devrait se produire dans une vingtaine d'années avec un peu de chance. Et qui sait où nous serons alors... D'autres espèces sont

carnivores, le saviez-vous ? Les insectes sont attirés par leurs feuilles qui servent de piège. Une fois posés, ils ne parviennent plus à s'envoler, les feuilles se referment et ils sont engloutis.

— C'est affreux !

— Pas tant que ça, tout organisme doit se nourrir pour vivre, et la stratégie de l'héliamphora est beaucoup moins perverse que celle de la lionne qui fatigue sa proie à coups de griffes avant de lui planter ses crocs dans le cou. À vrai dire, j'ai plus d'affinités avec les simples fleurs des champs qu'avec ces végétaux sophistiqués. Et pourtant, je suis ici pour les chouchouter, les ausculter et les mettre en valeur. Si mon patron savait que je préfère le chiendent, le cresson de fontaine et les pissenlits, il me ficherait à la porte. Vous ne le répéterez pas, hein ?

Elle eut un rire léger et lui toucha le bras. Abel ne sursauta pas, mais son cœur fit un bond dans sa poitrine.

— Vous savez, poursuivit-elle, il y a des gens qui dépensent des fortunes pour faire pousser chez eux ces monstruosité exotiques, alors que des quantités de jolies fleurs éclosent naturellement au bord des chemins. C'est le cas des orchidées. On les croit importées des régions tropicales, mais il en existe des dizaines de milliers de variétés dont certaines se cueillent en lisière des forêts à deux pas d'ici. Inutile de dépenser des fortunes chez un fleuriste, croyez-moi. Et le myosotis ? C'est très joli un myosotis, une fleur délicate qui réussit pourtant à proliférer au fond des jardins sans le moindre entretien. On appelle ça « l'herbe d'amour ». En avez-vous déjà vu ?

Abel ne répondit pas. Il écoutait cette voix amie et pensait à sa joue. Elle avait cessé de lui faire mal. Depuis une heure qu'il se trouvait là, il se sentait presque bien. Et la jeune botaniste paraissait de si charmante humeur qu'il craignait de voir disparaître ce moment de grâce s'il exprimait l'idée qui avait germé la nuit précédente dans son esprit. Il devait se montrer patient. Une autre nuit, un nouvel examen minutieux de sa peau étaient nécessaires pour confirmer son intuition. Ils marchèrent encore un peu. Alors qu'ils repassaient près de la porte d'entrée, il la salua poliment et s'éclipsa.

— Ne m'oubliez pas, s'exclama Alma en riant.

— Quoi ?

— « Ne m'oubliez pas », c'est l'un des surnoms du myosotis !

Comme la veille, il s'assit face à la glace et commença à se dévêtir. À peine eut-il retiré l'étoffe qui bandait sa joue que la brûlure se réactiva. Il dégagea le reste de la tête, puis l'épaule. Il allait découvrir le haut de son bras quand il perçut une résistance sous l'aisselle. Une nouvelle poche s'était formée à cet endroit. Épaisse, elle s'étendait jusque sous l'omoplate. Quand il tira sur la bandelette, la poche explosa de la même manière que la première en répandant un jus gluant sur le carrelage. Mais au lieu d'observer la plaie dans son dos en se contorsionnant devant la glace, il fut saisi d'un besoin irréprensible de fermer les yeux et c'est alors qu'il eut une vision. Comme dans un rêve, sa conscience se détacha de son enveloppe charnelle et, telle une caméra, vint se poser devant lui, puis commença à tourner lentement autour de son corps transformé en écorché de laboratoire. À travers l'imbrication des muscles, des tendons et des nerfs, il percevait l'intégralité de son appareil circulatoire. Distinctement il voyait la pompe de son cœur impulser la circulation du sang dans ses artères, ses veines et ses capillaires. Il distinguait jusqu'aux plus petits vaisseaux et il pouvait nommer par cœur l'ensemble des éléments du système, dont certains portaient des noms chargés de poésie : artère iliaque, axillaire, arquée, veine jugulaire, saphène, basilique... Il parcourait les ramifications sanguines comme des fleuves, des rivières et des ruisseaux sur une carte. Et, à mesure qu'il avançait sur ce trajet, la brûlure le suivait, et le feu s'étendait en le paralysant.

Il rouvrit les yeux et resta un long moment comme statufié devant la représentation de son double qu'il voyait à présent dans la glace, cet autre lui-même aux enchevêtrements de tuyaux rouges et bleus qui enlaçaient ses membres comme les lianes autour des troncs dans une jungle luxuriante.

Au cours de la nuit, son bras retrouva un peu de sa mobilité. À l'emplacement de la poche, les croûtes étaient tombées. Autour et tout le long du bras, la chair était visqueuse et laissait des taches jaunes sur le drap. Quant à sa joue, et c'était cela le plus incroyable, elle était désormais recouverte d'un filtre de peau neuve.

Il faisait encore noir lorsqu'il ressortit. Le parc du Palais des Sciences dormait bercé par la douce brise de l'aube. Il avait choisi de ne pas porter son masque ni ses gants mais, malgré la tiédeur de l'air, il ressentait le froid. Il releva le col de son manteau sur sa nuque. L'attente fut longue et épuisante. Enfin, le soleil pointa derrière les arbres et les projecteurs qui

éclairaient le fronton s'éteignirent. Un peu plus tard, le gardien sortit de sa guérite, comme chaque matin, pour ouvrir les grilles.

Abel frappa à la porte du laboratoire. La voix d'Alma lui dit d'entrer. Elle était assise à son bureau, cigarette aux lèvres.

— Tiens, c'est vous ?

Abel sentit un léger agacement dans le ton.

— Je vous dérange.

— Mais non, restez, dit-elle. J'ai travaillé toute la nuit et je suis un peu fatiguée... C'est une petite visite amicale ?

— Je crois que c'est beaucoup plus important que cela. Je voudrais vous montrer mon visage nu.

— Nu ? répéta-t-elle.

— Oui, sans les bandelettes. Il s'est passé quelque chose.

Elle invita Abel à s'asseoir. Il remarqua qu'elle avait posé sa main sur un coupe-papier. Elle respirait bruyamment, ne souriait plus. La cigarette se consumait dans le cendrier en volutes épaisses qui zigzaguaient jusqu'au plafond.

— N'ayez pas peur, Alma.

— Je n'ai pas peur, allez-y.

Il posa son chapeau et ses lunettes sur le bureau et rabattit son col. Alma laissa échapper un long soupir qui pouvait traduire sa répulsion mais aussi, peut-être, un peu de soulagement d'avoir su regarder l'horreur en face. Un silence épais s'installa entre eux. De l'autre côté de la porte, on entendait les piailllements amusés d'un groupe de collégiennes arrosées par les jets de vapeur de la serre. Alma écrasa son mégot et prit une nouvelle cigarette dans son paquet.

— Connaissez-vous la cause de votre maladie ?

— Non, répondit Abel, je ne sais pas.

— Les médecins ne vous ont rien dit ?

— Pour comprendre, Mademoiselle, vous devez savoir que je suis resté cloîtré dans une institution pendant des années. Cela ressemblait à une prison sans surveillance ; ni l'administration, ni le personnel ne s'occupaient de moi, j'étais littéralement laissé à l'abandon, et cela m'arrangeait en fin de compte. Au fil des ans, j'ai fait de cette maladie sans diagnostic une compagne de solitude, je m'y suis habitué et, devenu adulte, quand j'ai dû quitter l'établissement, je n'ai pas cherché à me soigner. Non par désespoir mais avec la volonté de consacrer le reste de mes jours à

l'examen minutieux de ma déchéance. J'ai entrepris de prendre des notes au jour le jour, dans lesquelles je détaillais ce que je ressentais au plan physique et mental. J'ai rempli des cahiers entiers jusqu'à ces derniers jours. Comme vous le savez, c'est par hasard que je me suis introduit dans votre serre alors qu'une pulsion irrésistible m'avait poussé à errer à l'aube par les rues. Je ne m'explique toujours pas ce qui m'a fait sortir de mon cagibi. Toujours est-il que je suis parvenu jusque devant votre porte sans être arrêté par quiconque. Lorsque je suis entré dans la serre, pour la première fois de ma vie je me trouvais au contact de l'humidité et de la chaleur propres au climat des tropiques, du moins d'après ce que j'avais lu sur le sujet. Ce fut une sensation presque immédiate de bien-être, je ne ressentais plus ni douleur ni gêne, alors que la souffrance est mon lot quotidien. Le phénomène s'est reproduit lors de ma deuxième visite mais, entre-temps, il s'est produit un changement des plus intrigants. On dirait que depuis mes deux brefs séjours ici mes tissus se reforment. Ce n'est pas encore visible pour vous, mais moi, je l'ai constaté en deux endroits. Le visage boursoufflé et grenat qui vous cause tant de dégoût en ce moment même est déjà pour moi redevenu celui d'un être humain. Je crois que je suis en train de subir une mutation, qui m'excite et me fait peur en même temps.

Abel se confia à Alma comme il ne s'était jamais confié à personne. Il lui parla de ses parents morts accidentellement quand il n'était encore qu'un bambin, de son enfance choyée par ses grands-parents, de l'irruption soudaine de son mal et de sa progression en donnant moult détails. C'était une histoire terrible. Sauf qu'à la fin, et contre toute attente, la rencontre entre le monstre et la botaniste qui venait de se produire avait tout l'air d'un conte de fées.

Alma l'écoutait, de plus en plus troublée. Elle avait eu envie d'aider cet homme dès leur première entrevue mais elle était inquiète. Pourquoi se sentait-elle aussi attirée par un être si repoussant ? Que pouvait-elle accepter de lui donner alors qu'ils se connaissaient à peine ? Car il voulait quelque chose d'elle, c'était certain. Elle pressentait de quoi il s'agissait mais elle ne s'attendait pas à ce qu'il se dévoile si vite.

— Maintenant que j'ai eu cette révélation, dit Abel, je pourrais prendre le risque de m'exiler dans une contrée où le climat est identique à celui de votre serre. Cependant, j'y serai confronté à tous les dangers de la nature, les animaux sauvages, les virus mais aussi les populations hostiles, je n'y

survivrai pas... J'ai beaucoup réfléchi ces dernières nuits et j'en suis arrivé à la conclusion que vous êtes mon seul espoir. Vous saisissez ?

— Je crois, mais vous devriez formuler clairement votre demande, à présent.

— Prenez-moi à votre bord.

C'était joliment exprimé. Alma ne put s'empêcher de sourire, mais ce qu'Abel demandait dépassait ses attributions.

— Que puis-je faire exactement ? demanda-t-elle tout en sachant qu'il s'agissait d'une folie.

— Il me faudrait une clé. Juste un double de la clé de la serre pour y passer mes nuits.

Elle alluma une cigarette et la fuma presque entièrement avant de répondre.

— Vous raisonnez comme une personne privée depuis trop longtemps des règles sociales élémentaires, dit-elle. Vous ignorez ce qui est permis et ce qui ne l'est pas.

— Mais c'est que tout m'est interdit, Alma.

— Je le sais, et je vous prie de m'excuser pour cette réaction. Je ne veux pas être dure mais je ne veux pas non plus vous donner de faux espoirs. Ici, je ne décide de rien. Si je vous remets les clés de ce bâtiment, je commets une faute professionnelle grave qui peut me coûter mon emploi, voire entraîner des poursuites judiciaires. Ne m'en veuillez pas, mais j'ai besoin de gagner ma vie, je n'ai vraiment pas les moyens de perdre mon salaire. Par contre, si vous m'y autorisez, je peux parler de votre cas autour de moi. Mon beau-frère est dentiste, il a beaucoup de relations dans le milieu médical.

— Je vous remercie, coupa Abel, mais c'est une proposition que je ne peux accepter, je ne crois pas en la médecine pour ce qui me concerne... Je ne vous importunerai plus, Mademoiselle. Vous êtes une personne bienveillante, et je vous remercie de m'avoir écouté.

Il remit ses lunettes, son chapeau qu'il enfonça sur son front et s'emmitoufla dans le haut col de son imperméable. Au moment où il allait sortir du bureau, Alma le rappela.

— Revenez me voir dimanche à l'ouverture.

Pendant le dîner, contrairement à ses habitudes elle avait bu trois grands verres de vin blanc puis, après le repas, elle avait accepté la liqueur que son beau-frère lui proposait en la défiant du regard. Ma petite, se disait le docteur Kriegel en versant le liquide vert, je vais te faire picoler jusqu'à ce que tu sois malade. Tiens, voilà, avale... Mais Alma lisait dans les yeux de cet homme comme dans un livre ouvert, elle ne lui ferait pas ce plaisir.

Elle se leva de son fauteuil. Par la longue baie vitrée du salon, elle pouvait contempler la cité entière illuminée. La colline, pompeusement baptisée L'Amphithéâtre, était autrefois parsemée de pavillons et de jardins potagers. Quand la ville avait commencé à grignoter la banlieue, des résidences modernes avaient remplacé les pavillons, ou plutôt les avaient balayés comme un typhon. Architectes et promoteurs s'en étaient donné à cœur joie pour bâtir ce quartier hideux.

Le beau-frère et la sœur d'Alma avaient acquis l'un des lots les mieux situés, perché si haut que la garantie de « vue imprenable » stipulée sur le contrat faisait figure de clin d'œil aux futurs propriétaires, une sorte de blague que l'on continuait à se répéter entre voisins encore aujourd'hui. Une vue imprenable ! En effet, qui pourrait avoir l'audace de construire des gratte-ciel au bas de la colline pour boucher l'horizon de ces résidents privilégiés représentant le gratin local dans toute sa diversité, du juge d'instruction au capitaine d'industrie en passant par le politicien, le général à la retraite, le pilote de ligne ou la vedette de cinéma.

Au sein de la tribu des nantis, le dentiste Kriegel aurait pu passer pour du menu fretin, mais il avait de la ressource. Opportuniste à défaut d'être intelligent, il avait sauté tous les obstacles pour faire oublier ses origines modestes. Une opiniâtreté poussée à l'extrême lui avait permis de comprendre les rouages de la réussite : comment obtenir ses diplômes sans s'épuiser au travail, puis comment acquérir un cabinet sans trop s'endetter et ensuite se forger une clientèle grâce à un carnet d'adresses bien entretenu. Patiemment, il avait su engranger de l'argent jusqu'à se constituer une petite fortune et, surtout, au bon moment, il avait eu l'intuition que la politique pouvait consolider sa position, et faire de lui quelqu'un de respecté ou, mieux encore, de redouté. Depuis plusieurs années il s'était engagé corps et âme dans l'action militante avec enthousiasme et férocité. Ainsi avait-il fini par entrer dans le cercle très convoité des notables.

Aujourd'hui, il se disait que non seulement l'objectif était atteint mais il pouvait sans doute être dépassé, car il avait choisi le bon cheval. Pal Orkesen gagnerait les élections législatives, cela ne faisait plus aucun doute. C'était un homme solide, déterminé et qui savait remercier ses amis. Kriegel l'avait soutenu depuis le départ, il s'était investi sans compter pour contribuer à son ascension. Alors pourquoi ne pas espérer un retour sur cet investissement ? Pourquoi ne pas envisager un portefeuille dans le prochain gouvernement ? Secrétaire d'État au moins, ministre encore mieux. Bon Dieu, se répétait-il dix fois par jour, ministre de la Santé ! Ou encore, ministre de la Santé et de la Pureté de la race ! C'était une plaisanterie, bien sûr, dont il riait tout seul en se rasant le matin. Personne n'aurait l'audace d'aller jusque-là, et cependant l'idée ne lui semblait pas si farfelue, avec tous ces métèques qui envahissaient le territoire... Il fallait faire le distinguo, évidemment, entre les étrangers. D'un côté des gens très bien venaient s'installer ici par amour du pays et de sa culture, à l'image de son nouveau secrétaire, le petit Moon, un jeune homme policé, apparemment issu d'une excellente famille. Rien à dire, à part peut-être son épaisse tignasse noire d'encre et ses yeux bridés. Mais bon... D'un autre côté, il y avait ces gueux qui traversaient les frontières en s'abattant sur le sol national comme des vols d'étourneaux dans les semailles, véritables hordes de misérables sans éducation, sans hygiène, sans valeurs, sans foi ni loi et qu'on était « démocratiquement » forcé de nourrir, de soigner, de loger à défaut de pouvoir leur donner du travail (on en manquait déjà pour les nôtres). En voulaient-ils, au moins, du travail ? La paresse, voilà qui était leur caractéristique principale. Aujourd'hui, aussi bien le gouvernement que les administrations et le monde associatif, tout le monde se refilait la patate chaude, alors qu'il suffisait purement et simplement de les refouler, « Allez vous faire voir ailleurs ! » en d'autres termes. Les étrangers illégaux, c'était le leitmotiv du docteur Kriegel, son obsession, un thème majeur de sa pensée politique qu'il avait peaufiné et qu'il servait désormais systématiquement à ses divers auditoires. Force était de constater que ce discours haineux rencontrait un succès grandissant dans les meetings. Bien que prudent en public sur le sujet, Pal Orkesen le laissait agir. Les gens comme Kriegel, expliquait-il en privé, il en fallait toujours et toujours plus. Ils personnifiaient la force brute, celle qui permet de remporter les vraies batailles.

Alma se tourna vers son beau-frère. Vautré dans un sofa, il se massait les tempes, affichant le sourire de chat repu qu'il prenait habituellement après quelques whiskies. Sans doute songeait-il à un projet ou un plan particulier qui provoquait en lui une sorte de griserie. Ce soir-là, il était vêtu d'un pantalon de flanelle grise et d'un blazer bleu à écusson qui lui donnait l'air d'un croupier de casino dans une station balnéaire. Il n'était pas toujours aussi soigné quand il la recevait mais il avait participé à une réunion au sommet dans l'après-midi. Encore émoustillé par l'ambiance, il avait décidé de conserver son déguisement de super militant et, à présent, il se remémorait les belles paroles entendues.

Si Alma avait accepté de boire plus que d'ordinaire, c'était pour se donner du courage mais, finalement, dès le début de la soirée elle avait renoncé à lui parler d'Abel. Sur le plan médical, le cas semblait intéressant. Et du point de vue humain, comment ne pas compatir à une situation aussi désespérée ? Il aurait suffi à Kriegel de passer un ou deux coups de fil. Il connaissait tous les spécialistes susceptibles de venir en aide d'une façon ou d'une autre à Abel. Dermatologues, neurologues, oncologues, il entretenait des relations avec les plus grands pontes du pays. Mais, tout comme lui, ces gens-là ne levaient le petit doigt que s'ils pouvaient en retirer un bénéfice. Et comme les temps n'étaient pas aux calculs à long terme, c'était peine perdue. Avec les élections, Kriegel et ses amis avaient d'autres chats à fouetter que de rendre service à un pauvre type qui végétait dans son coin. Tel était du moins le raisonnement d'Alma, maintenant résolue à trouver une autre solution.

Alors que Kriegel et elle fumaient en silence, une détonation proche les fit sursauter. Intrigués, ils se rendirent sur le balcon et se penchèrent. Le trottoir et la rue étaient vides, mais au bout de quelques minutes une voiture s'arrêta en catastrophe devant l'entrée de l'immeuble d'en face. Deux hommes s'engouffrèrent dans le hall. Quand ils réapparurent, ils portaient un énorme paquet qu'ils tassèrent à l'arrière. La voiture bondit en avant et tourna au coin de la rue en laissant dans son sillage un épais nuage de gaz d'échappement.

— Bon, je dois retourner travailler une heure ou deux à mon cabinet, dit Kriegel sans autre commentaire, comme si rien de suspect ne s'était produit. Je te ramène chez toi ?

— Que se passe-t-il ? demanda Renée derrière eux.

Elle avait disparu dans la cuisine après le dessert pour surveiller la bonne. Depuis quelque temps, elle trouvait que le service manquait de rigueur.

— Comment ? dit Kriegel

— Qu'est-il arrivé en bas ?

— Des gens ont chargé quelque chose dans une voiture.

— On aurait dit un corps, précisa Alma.

— Un corps ? s'écria Renée, c'est épouvantable !

— Mais non, voyons, ta sœur plaisante, s'esclaffa Kriegel. De toute manière, un corps, un tapis, du linge sale, quelle importance ? Il se passe toujours des trucs louches dans une grande métropole. Et pas seulement dans les quartiers populaires comme celui où tu t'obstines à vivre, Alma. Il n'y a pas que les pauvres qui s'entre-tuent. Les gens riches aussi ont leurs inavouables petits secrets.

— Tu ne devrais pas dire des choses pareilles, gémit Renée.

— Et pourquoi donc ? Quel est le problème ?

— Cela pourrait nous porter malheur...

Kriegel partit d'un rire tellement forcé qu'il s'acheva en une interminable quinte de toux.

— Pourquoi ris-tu ? Qu'est-ce que j'ai dit de si drôle ?

— Tu n'as rien dit de drôle ni même de raisonné et encore moins d'intelligent... En vérité, tu me fais rire parce que tu ne comprends rien à rien... Tu es une imbécile, ma chère épouse, qui ne pense pas plus haut que son gros cul de bourgeoise. Retourne plutôt à la cuisine pour houspiller la bonne qui est en train de chaparder les restes.

Ce fut cet accès de vulgarité avinée envers sa sœur qui décida Alma. Dimanche, elle confierait à Abel un double des clés de la serre, et advienne que pourra.

OceanofPDF.com

5 – Le plus beau jour de sa vie

Quand elle appuya sur la minuterie, elle vit tout de suite que Salitha était passée. Comme d’habitude, la gamine avait scotché un cœur en papier sur sa boîte aux lettres. Elle le décolla avec soin et, une fois dans l’appartement, elle plaça son petit cadeau du jour avec les autres, dans la pochette qui leur était réservée. Il y en avait treize maintenant, uniquement des cœurs découpés dans du papier d’emballage et coloriés à gros traits.

Salitha appartenait à la communauté Dzilim. Une douzaine de familles vivaient dans un bidonville en aval du fleuve, dans le prolongement des hangars de fret de l’aéroport. Cela représentait près de cinquante personnes en comptant les vieillards et les enfants.

On voyait peu les adultes, mais des grappes de gosses investissaient les quartiers de la ville dès l’aube et couraient à travers les rues jusque tard dans la nuit. Ils mendiaient devant les édifices publics, les banques, les commerces, dans les parcs et dans les transports en commun. Leurs parents vivaient d’on ne savait exactement quoi. Récupération des déchets urbains, sans doute, mais aussi de rapines et de trafics divers.

Depuis sa plus tendre enfance, Alma avait appris à se méfier des Dzilim. Avec leurs vêtements mal assortis et souvent élimés, déchirés, ils avaient l’air sales. Ils parlaient fort, dans une langue qu’on ne comprenait pas, avaient souvent des gestes déplacés, parfois des comportements agressifs. Et surtout, ils semblaient se moquer de tout, de la vie comme de la mort. Personne n’était capable de dire d’où ils venaient ni où ils allaient. Ils se déplaçaient à travers le pays en petites tribus éparpillées qui se croisaient parfois sur les routes. Quand ils se fixaient, c’était toujours dans des endroits improbables aux confins des villes. De temps en temps, sans qu’on sache pourquoi, ils disparaissaient en une nuit pour une durée de plusieurs mois. On détruisait leur camp, mais un beau matin ils refaisaient surface, rebâtissaient leurs cahutes, et les enfants recommençaient à sillonner les rues. Depuis toujours, les Dzilim généraient de la peur, même chez les citoyens les plus ouverts comme les parents d’Alma, des enseignants aux idées pourtant très libérales. Pour tout ce qu’ils véhiculaient de trouble et de

mystère, on les craignait et cette impossibilité à les cerner se transformait très vite en haine.

Cependant, il avait suffi d'un fruit qu'Alma avait offert du bout des doigts et à contrecœur à la petite mendiante en rentrant du marché pour qu'une relation particulière s'installât entre elles. Au début, la fillette la suivait de loin en se cachant. Aujourd'hui, dès qu'elle apercevait Alma dans la rue, elle ne se contentait plus de l'aborder dans l'espoir d'une pièce ou de quelque chose à manger ; elle s'enhardissait jusqu'à sa porte et ne s'en allait jamais sans lui avoir fait un signe de la main ou fredonné une chanson. Depuis quelque temps, elle avait pris l'habitude de coller des cœurs en papier sur sa boîte aux lettres.

Salitha était une enfant fluette, dont la peau mate contrastait avec des yeux d'un bleu très clair et une chevelure dorée qui lui descendait jusqu'aux fesses. Elle portait des jupes longues colorées et toujours le même gilet orange trop grand, été comme hiver. Elle pouvait avoir entre huit et dix ans. Par gestes, Alma lui avait demandé son prénom. Elle ne savait rien d'autre pour l'instant, mais le charme était en train d'opérer et elle avait déjà mille questions à poser à la fillette.

Une fois couchée, elle se dit qu'elle devait avoir un don pour les rencontres hors du commun. D'abord Salitha et maintenant Abel. Dans la nuit, elle rêva qu'ils jouaient tous les trois à cache-cache dans la serre du Palais des Sciences. Ils riaient en se poursuivant. Dans le rêve, Salitha n'était nullement effrayée par la difformité d'Abel. Au contraire, elle semblait éprouver une attirance marquée par son aspect étrange. « Tu es mon frère ! » criait-elle en courant dans les allées. Et quand il réussissait à l'attraper, elle disait : « Tu es moche », alors il se mettait à la chatouiller et elle riait encore plus fort.

*

Le plus beau jour de ma vie. Abel posa son crayon. Il ne parvenait pas à décrire ce qu'il ressentait autrement que par cette phrase unique en haut d'une page blanche. Le plus beau jour de sa vie. C'était vrai, il n'y avait rien d'autre à dire.

Il descendit l'escalier aussi vite qu'il le put et refit, cette fois à grandes enjambées, le parcours qui l'avait péniblement amené quelques semaines plus tôt au Palais des Sciences. Il s'engagea dans les allées du parc. Il

courait presque, cherchant un endroit discret en retrait des promeneurs où il pourrait laisser éclater sa joie. Il finit par trouver un kiosque près d'un buisson de pivoinies arbustives. Un goût de sang emplissait sa bouche, ses jambes vacillaient et l'air qu'il aspirait par saccades lui brûlait la poitrine. Mais aujourd'hui cela lui était égal.

Au fond de sa poche droite, entre ses doigts, il serrait les trois clés de sa guérison. Une longue, un peu rouillée, qui ouvrait une grille donnant sur une impasse à l'arrière du bâtiment, une autre, plate et lisse, pour accéder aux couloirs de service et la dernière, la plus précieuse, qui permettait de s'introduire dans la serre en passant par le bureau d'Alma. Dans la poche gauche de son manteau, un plan pour ne pas se perdre, sur lequel elle lui avait noté les horaires de ronde. Deux gardiens seulement inspectaient les lieux durant la nuit. Ils circulaient à tour de rôle et ne pénétraient que très rarement dans la serre, où rien de vraiment dommageable ne pouvait se produire, du moins au regard de leurs compétences. Pour ne prendre aucun risque, il avait été convenu qu'Abel s'installerait au plus profond du labyrinthe végétal, sous les piles d'un ponton qui s'avancait vers une mangrove artificielle. Nul endroit ne produisait plus d'humidité que cet écosystème marécageux reconstitué. Il y serait en sécurité et pourrait même se dénuder pour se laisser asperger par les vaporisateurs sans craindre d'être surpris. Chaque matin avant l'aube, il devrait se rhabiller dans le bureau d'Alma puis rebrousser chemin vers la sortie.

Était-elle certaine qu'aucun danger ne le menaçait ? Oui, elle s'en portait garante. D'ailleurs, il lui était arrivé de rester longtemps après la fermeture pour s'imprégner elle aussi de l'atmosphère tropicale, personne ne l'avait jamais surprise.

Désormais, Abel se sentait lié à Alma par un secret à la fois plein de risques et d'espérances. Le kiosque où il avait pris place était à présent envahi d'ombres qui dessinaient sur le sol des messages éphémères. Abel se mit à songer au jour où il ressemblerait enfin à un homme. Il inviterait Alma à dîner dans l'un des restaurants les plus chics de la capitale. Il porterait un costume de lin blanc, elle une longue robe moulante, des gants et un collier de perles. Plus tard, ils se rendraient dans un grand hôtel où ils feraient l'amour. À cette évocation quasi abstraite d'un contact physique avec une femme, il lui prit l'envie de rire. Mais aucun son ne put sortir de sa gorge nouée, et il se rendit compte qu'il était en train de pleurer. De vraies larmes coulaient de ses yeux sur ses joues déformées par les

cicatrices. Pour la première fois, depuis une éternité, il pleurait. Comme tout le monde.

Du côté des bassins, il entendit le sifflet du gardien qui annonçait la fermeture. Sa bulle de rêve éclata dans la clarté verte du soir, où le cramboisi des pivoines n'était plus qu'une masse sombre encadrant les allées.

Il sortit, l'air de rien, avec les derniers visiteurs. D'ici une heure ou deux, il reviendrait sur ses pas pour entamer la grande et belle aventure offerte par Alma.

*

Ils ne se virent plus pendant un certain temps. Le soir, quand Abel arrivait sur place, il découvrait des petits mots d'encouragement qu'elle lui laissait sur son bureau. Avant de s'en aller au petit matin, il lui répondait dans ce qu'il nommait ses « bulletins de santé », quelques notes qu'il griffonnait au crayon sur des feuilles de carnet. Elles indiquaient à Alma l'évolution de son état. « Je vis nu comme un ver et, ne vous moquez pas, je parle aux plantes », écrivait-il, ou encore « en apparence, cela ne progresse pas énormément mais je sens que la magie opère en profondeur ».

Il posait également des questions sur la végétation qui l'entourait. Il se rappela ce rêve qu'il avait fait d'une fleur blanche qui poussait à l'envers à l'intérieur de son crâne. Il la décrivit à Alma telle qu'il l'avait déjà retranscrite dans son journal : « On dirait deux mains pâles jointes en prière, gantées de plastique comme celles d'un chirurgien. » Le lendemain, il lut la réponse. Cette fleur existait bel et bien, c'était un arum. La partie blanche au bout de la tige, appelée spathe, renfermait un épi jaune. Les arums ne sentaient pas bon, ils dégageaient une odeur de charogne qui attirait les mouches, un stratagème de la nature pour favoriser la pollinisation. Cela fit rire Abel : « C'est tout moi, lui écrivit-il, d'être attiré par une fleur qui pue la mort. » Elle lui répondit : « Oui, mais qui favorise la pollinisation... »

Quand il rentrait chez lui, épuisé, il passait ses journées à dormir.

Et puis un jour, alors qu'il se préparait à sortir, il regarda ses mains. Elles étaient comme neuves, blanches et cicatrisées. Il s'était depuis longtemps habitué au paysage cataclysmique que la maladie avait creusé au fond de ses paumes comme des canyons en miniature. À force de scruter en détail chaque parcelle de son corps, il ne se voyait plus qu'en gros plans séparés, et cette obsession du cloisonnement avait morcelé sa pensée. Il s'était rendu

incapable d'apprécier son corps d'un seul bloc. À cet instant, cette vision subite de ses mains réparées recolla ensemble toutes les pièces du puzzle.

Il s'assit au bord du lit et se plongea dans cette blancheur miraculeuse qui se prolongeait sur les avant-bras, enveloppait les coudes et montait jusqu'à l'arrondi des épaules. « Il faut lui montrer ça », s'écria-t-il. Sa propre voix, soudain pleine d'assurance, le fit sursauter.

*

Le quartier populaire où vivait Alma, dans la vieille ville, ne ressemblait en rien à celui où résidaient sa sœur et son beau-frère.

Ici, au bord du fleuve, les rues étaient étroites, les odeurs fortes, et les trottoirs grouillaient d'une vie désordonnée, bruyante, mouvementée, que les habitants considéraient comme la marque de leur communauté, loin de l'atmosphère aseptisée des collines. Les artisans travaillaient portes ouvertes et passaient d'un magasin à l'autre pour boire un café ou changer de la monnaie. Tout le monde se connaissait, se saluait et continuait à se respecter même dans les disputes. Quand un différend tournait à la bagarre, il y avait toujours quelqu'un pour séparer les deux camps, et l'affrontement se terminait en discussion dans un bistro. On s'énervait souvent mais on ne se détruisait jamais. On ne se jalousait pas. On ne se trahissait pas. Chacun veillait sur les enfants des autres quand ils jouaient dans les rues. Le voisinage s'inquiétait d'une vieille qui n'avait pas ouvert ses volets depuis deux jours. Si un voisin malade devait rester cloîtré chez lui, le boulanger lui portait son pain, le crémier lui montait du lait, etc.

Depuis quelque temps, pourtant, une inquiétude inhabituelle était palpable. Des rumeurs circulaient sur une « réhabilitation du cœur de ville », dont le quartier faisait partie. On ne savait pas vraiment quoi mettre derrière cette expression technocratique, à part qu'elle contenait une menace. Des gens bien informés avaient parlé de démolition des immeubles vétustes et d'expropriations, ce qui ne signifiait rien de bon. Des hommes en costume s'étaient déplacés pour des réunions publiques. Ils avaient agité des documents et présenté des projets auxquels personne ne comprenait rien. Puis ce microcosme était reparti comme il était venu, en coup de vent.

En matière d'urbanisme comme en économie, en politique sanitaire ou sociale, il s'écoulait souvent des décennies entre l'intention et la réalisation.

Cependant, le mal était fait, les architectes avaient semé le doute. Il y avait les optimistes, comme le cordonnier :

— Si le centre-ville est reconstruit à neuf, c'est pour y installer des familles aisées, médecins, avocats, industriels... Ils en ont peut-être marre des banlieues chics où l'on s'enferme chez soi à double tour dès qu'il fait nuit, loin de l'animation des rues. Je suis sûr qu'ils préféreraient sortir à pied le soir pour boire un verre en terrasse, flâner devant les vitrines, acheter une glace à leurs mômes... Ce serait bon pour le commerce.

Mais un employé de la mairie, un homme sérieux très écouté, déclara :

— Je ne suis pas d'accord. Les nouveaux riches réclament l'uniformité, l'ordre, le silence. Pour eux, le monde moderne est fait de grandes avenues blanches tirées au cordeau. De parkings souterrains. De codes aux portes. De jardiniers, de laveurs de carreaux et de livreurs. Tout le reste, tout ce qui subsiste encore du monde ancien, c'est-à-dire le nôtre, fait de rafistolage et de débrouille, rime avec insalubrité, insécurité, nuisance. Ceux qui ont les moyens d'investir dans le neuf ne souhaitent pas ouvrir leurs fenêtres sur des cris d'ivrognes et des odeurs de friture. Quand ils veulent s'amuser, les riches ne vont pas au troquet du coin, ils vont à l'opéra.

— Ou au cinéma. Il y a des cinémas dans nos quartiers.

— Non, je sais ce que je dis, se fâcha l'employé municipal, ils vont à l'opéra. Vous-même, allez-vous au cinéma ?

— Presque tous les dimanches.

— Avez-vous déjà remarqué des rupins faisant la queue avec vous ?

— Ma foi, non.

— Avez-vous déjà assisté à un opéra ?

— Jamais !

— Et pourquoi donc ?

— Je n'ai pas les moyens. Et puis il faut s'habiller.

— Vous voyez : l'opéra, c'est trop snob pour nous. Et c'est ce qu'ils aiment. Il faut que ce soit cher. Et compliqué.

— Bon, admettons. Alors, pourquoi reconstruire le centre-ville si personne ne vient y habiter ?

— Demandons au facteur, je le vois qui arrive.

— Bonjour, Messieurs. Ne me demandez rien, vous parlez tellement fort que j'ai tout entendu depuis le bout de la rue.

— Alors, qu'en pensez-vous ?

— Je pense que vos boutiques seront remplacées par de grands magasins flambant neufs qui occuperont tous les étages de chaque immeuble devant lesquels des bus déposeront tous les matins des palanquées de touristes venus du monde entier. Alors oui, ce sera bon pour le commerce mais pas pour le vôtre. Vous serez expulsés, voilà tout.

— Ils ne nous foutront pas à la porte !

— Oh que si, ils le feront ! Et plus vite que vous ne l’imaginez. Cette fois, il ne faudra pas attendre mille ans avant qu’ils mettent leur projet à exécution. Je vous rappelle qu’il y a des élections. Et dans tous les cas, le résultat sera le même. Si la majorité actuelle repasse, elle devra concrétiser cette promesse de réhabilitation car les investisseurs sont déjà sur les rangs. Et si c’est Orkesen qui se trouve aux commandes, il reprendra le projet à son compte parce que, contrairement à ce qu’il dit, il ne nous aime pas. Il nous drague, il veut nous mettre dans son lit, mais une fois qu’il nous aura baisés en long en large et en travers, il nous jettera dehors... Et maintenant que je vous ai dit ça, vous irez voter quand même ? Pas moi. Ces types sont tous des salauds et Pal Orkesen est le premier d’entre eux.

La discussion, entamée peu après le déjeuner, se prolongea fort tard dans l’après-midi.

Il avait fait chaud toute la journée. Une chaleur halitueuse qui appelait l’orage. Mais l’orage n’éclatait pas. Des odeurs de grillades s’échappaient par les fenêtres ouvertes. Fritures épicées, fumets de viandes et de poissons qui se mélangeaient et se repoussaient au hasard le long des rues.

Alma avait fait des courses d’été. Poivrons, oignons, tomates, concombres, plus une bouteille de vin blanc et un crabe qui s’agitait au fond du panier, comme s’il avait conscience de sa fin prochaine. Quand elle passa devant ces hommes qui polémiqueaient sur l’avenir de la ville, le silence se fit. Ils tournèrent tous la tête en même temps pour la regarder passer. Les éclats de voix reprirent de plus belle quand elle tourna le coin de la rue.

Lorsqu’elle arriva essoufflée sur son palier, elle entendit la sonnerie du téléphone. La porte, balancée d’un coup de pied, tapa contre le mur du couloir. Elle jeta son sac de provisions dans l’évier et bondit sur l’appareil. Tout de suite elle reconnut la voix d’Abel.

— Allô ? Vous m’entendez, Alma ? Vous respirez fort, que se passe-t-il ?

— Rien, dit-elle, mais j’arrive à l’instant, j’ai couru pour décrocher.

— J’aimerais vous voir maintenant si c’est possible.

— Où êtes-vous ?

— Dans une cabine...

— Abel, vous savez téléphoner ?

— Ne vous moquez pas, quelqu'un m'a montré comment faire.

— Quelque chose ne va pas ?

— Au contraire, bien au contraire !

— Mais pourquoi criez-vous ?

— C'est par précaution. N'ayant pas l'habitude de parler dans un combiné, j'ignore si vous m'entendez bien...

— Je vous entends parfaitement.

— Puis-je vous rendre visite ?

Elle lui demanda une heure de répit, le temps de se changer et de faire un peu de rangement, après quoi il serait le bienvenu pour partager son dîner.

Alors qu'elle sortait du bain, sa sœur appela pour l'inviter au théâtre. Alma répondit qu'elle avait la migraine et qu'elle était déjà couchée. Renée lui demanda si elle voulait passer quelques jours au bord de la mer dans leur maison la semaine suivante. Pour avoir la paix, Alma lui répondit qu'elle était d'accord mais elle n'en avait pas envie. De plus, l'administration du Palais des Sciences ne lui accorderait pas de jours de congé si facilement. Comme cela devait être agréable d'être l'épouse d'un dentiste fortuné, se dit-elle, qui ne se soucie pas des horaires ni des fins de mois difficiles. Mais au fond elle n'enviait pas Renée, elle préférait sa vie dans son labo et son salaire moyen à l'oisiveté qui entraînait doucement sa sœur vers l'ennui, la neurasthénie et enfin le néant.

En recevant le coup de fil d'Abel, Alma avait d'abord eu peur qu'il ne s'agisse d'une mauvaise nouvelle en rapport avec leur arrangement. Mais quand elle lui ouvrit la porte, elle comprit pourquoi il avait tant insisté pour la voir le soir même. L'homme qui se présentait devant elle, sans chapeau de feutre ni col relevé ni bandages, arborant un sourire timide, n'avait rien à voir avec le monstre qui lui était apparu la première fois dans la serre.

— Comment me trouvez-vous ? demanda-t-il.

— Vous avez l'air d'un albinos qui a pris un mauvais coup de soleil.

— Le visage n'est pas encore parfait, je vous le concède, mais regardez mes mains.

Alma prit les paumes d'Abel dans les siennes et les inspecta. À la vue comme au toucher l'effet était extraordinaire. Mais les nouvelles mains de

son ami étaient si blanches et lisses qu'elles n'avaient presque plus rien d'humain. Il y avait là quelque chose de surnaturel qui rendait presque suspecte une guérison aussi rapide et complète.

— C'est incompréhensible, murmura Alma.

Son esprit scientifique refusait le processus, mais elle vit qu'Abel souriait, qu'il se laissait examiner, et l'émotion prit le dessus sur la logique.

— C'est merveilleux, dit-elle en l'étreignant. C'est vraiment merveilleux, répéta-t-elle, cette fois avec une pointe de tristesse.

Abel n'avait jamais bu de vin ni mangé de crabe et, *a fortiori*, jamais assisté à la cuisson d'un crustacé plongé vivant dans un court-bouillon. Lorsque Alma lui expliqua ce qu'elle s'apprêtait à faire, le rituel l'effraya mais, la boisson aidant, la curiosité l'emporta, il se rapprocha du faitout pour assister à la mise à mort. Il se laissa même aller à quelques commentaires, pointant le parallèle entre sa situation et celle de l'animal. La carapace du crabe prit rapidement des couleurs intenses, et le fumet dégagé le mit en appétit. Il trouva que la chair élastique des pattes était excellente, d'un goût subtil, mais il apprécia aussi l'intérieur de la carapace, très différent en bouche, une sorte de bouillie à l'amertume puissante. Pour le dessert, Alma avait préparé des fraises qu'elle servit avec de la crème fouettée. Ces fruits lui procurèrent les mêmes sensations paradoxales. La chair pleine de consistance, presque croquante sous la dent avec des pointes d'acidité, et la crème, onctueuse, légère, dont il aurait pu dévorer un pot entier jusqu'à l'écœurement.

— Vous avez tellement changé, dit Alma en allumant une cigarette, c'est impressionnant.

— Très aimable à vous, balbutia Abel, enivré par le tourbillon de sensations nouvelles que la vie lui offrait de manière si soudaine. Mais je vous dois tout, sans vous je serais mort aujourd'hui.

— Ce n'est pas moi, c'est le hasard de notre rencontre.

— Vous m'avez écouté, vous m'avez cru et vous m'avez aidé. La bienveillance est une qualité rare.

Pendant qu'ils conversaient, Alma ne cessait pas de fumer. Elle allumait chaque cigarette avec le mégot de la précédente sans se demander si la fumée, qui commençait à envahir la pièce, n'était pas un danger pour les poumons fragiles d'Abel. En réalité, cela ne l'incommodait pas. Au contraire, il la regardait aspirer, en creusant les joues ; le bout rougeoyant

lui rappelait le fourreau de la pipe de son grand-père, et le subtil craquement du tabac qui se consumait à chaque bouffée le fascinait. Il faillit demander à en allumer une mais renonça. Peut-être valait-il mieux ne pas tout expérimenter le même jour.

La nuit était tombée. En bas, les bruits de la rue s'intensifiaient et, sans se concerter, ils se turent pour écouter les bribes de conversations, les rires, les coups de klaxon, les claquements de talons sur le trottoir, les verres qui s'entrechoquaient sur les terrasses.

Abel continuait à observer la petite luciole rouge des cigarettes d'Alma qui lui faisait tant penser à son enfance, si bien qu'il eut envie de lui faire partager un souvenir.

— Vous savez, je vous ai parlé de ma vie chez mes grands-parents... Une époque bénie... Ils habitaient un pavillon qui me semblait vaste, mais certainement il n'en était rien. La cuisine servait de salle à manger. Un couloir menait à l'escalier, l'étage comportait deux pièces : leur chambre et la mienne, et c'était tout. Des maisons comme la leur, il y en avait des dizaines, occupées par des ouvriers à la retraite qui avaient économisé sou par sou pour devenir propriétaires d'un nid douillet. Ils leur donnaient un nom correspondant à l'idée qu'ils se faisaient du bonheur après des années de labeur : « Mon repos », « Enfin ! », « La belle vie »... L'un d'eux avait peint sur son portail « Villa Piccolo ». J'aimais cette inscription plus mystérieuse que les autres, sans doute liée à un souvenir particulier, à un endroit où il avait vécu. Ou peut-être que cet homme jouait du piccolo, je ne m'en souviens pas... Certains voyaient les choses avec moins d'optimisme. Un voisin avait inscrit au-dessus de sa porte d'entrée : « La dernière étape »... Cette banlieue paisible a été rasée, hélas. Je ne pourrai jamais vous y emmener.

— Je sais, Abel. C'est là qu'ils ont construit l'amphithéâtre. Mon frère et ma belle-sœur y ont acheté un appartement.

— Vraiment ? Cela doit être confortable.

— Le mot est faible... Vous ne sauriez imaginer les aménagements dont ils disposent, sans compter les domestiques qui nettoient leurs vitres, les miroirs et les carrelages, pressent leurs fruits ou tempèrent l'eau de leur bain. D'une façon générale leurs désirs sont exaucés et, dans leur esprit, cela signifie que tout leur est dû. En fait, ils n'ont plus aucun besoin... Ce qui n'est pas le cas des Dzilim, par exemple, qui ne possèdent rien et ne

peuvent même pas se soigner quand ils tombent malades. Pourtant, ils sont faits comme tout le monde et respirent le même air.

— Les Dzilim ?

— Ce sont des semi-nomades, sans droits ni considération d'aucune sorte, essentiellement occupés à survivre. Ils s'arrêtent pour un temps dans une ville et quand ils se sentent trop rejetés par la population, ils changent d'endroit. Au début, j'étais pleine d'*a priori* sur ces gens mais j'ai changé d'avis... Cela me fait penser qu'il faut que je vous présente à Salitha, une petite Dzilim avec qui vous devriez vous entendre.

Quand ils se quittèrent, minuit avait sonné depuis longtemps au clocher de la cathédrale. Elle insista pour lui commander un taxi. Devant l'immeuble, ils s'embrassèrent sur les deux joues et s'étreignirent.

*

Alma ne vivait pas encore avec Moon. Elle le retrouvait chez lui, le plus souvent pour y passer le week-end. La relation hors norme entamée avec Abel s'en trouvait grandement facilitée. Comment aurait-elle pu expliquer une situation pareille à son amant, d'autant qu'elle avait pris l'habitude d'inviter Abel à dîner deux fois par semaine ? En fait, lorsqu'elle se trouvait en compagnie d'Abel, elle ne pensait plus à Moon.

Un soir qu'ils étaient un peu saouls, elle lui posa une question qu'elle n'aurait jamais osé formuler à jeun.

— Si vous aviez été un homme normal, quel métier auriez-vous exercé ?

Abel ne s'offusqua pas. Au contraire, il se renversa dans son fauteuil et se mit à réfléchir.

— Explorateur, répondit-il.

Et comme elle pouffait sur son sofa, il ajouta :

— Vous allez voir ! et aussitôt il se lança dans un long monologue : Alma, arrêtez de rire et écoutez-moi ! L'endroit se nomme les Antipodes... C'est comme une île. C'est une île, en réalité, oui, une île que personne n'est censé avoir abordée avant moi. J'y débarque au soleil levant comme un aventurier. Mais je m'aperçois qu'elle est déjà peuplée de gens dont les pouvoirs sont immenses. Attention ! Je ne parle pas du pouvoir tel qu'on l'entend par ici. Je parle de magie. Par exemple, là-bas, aucune blessure n'est mortelle, et quand il faut mourir, c'est juste parce que le moment est venu... calmement, doucement, entouré de ceux qu'on aime, les yeux

tournés vers les nuages. Ils passent très haut glissant comme des voiliers, et vos yeux se ferment sur le ciel indigo... La mort enfin venue, votre corps, enveloppé d'un drap blanc, est porté en terre par des garçons et des filles nubiles, et aucune croix, aucun signe religieux ne vient souiller l'endroit où vous reposez. Ensuite, l'herbe repousse, les amoureux viennent y poser leurs fesses délicates, juste au-dessus de votre poitrine. Leur désir... Leur désir est imprégné d'herbe grasse, d'un vert terriblement vert et de mousse incroyablement tendre. Si la tombe se trouve au pied d'un arbre, l'ombre projetée négligemment par un soleil distrait protège la peau fragile de ces enfants qui sommeillent après l'amour dans les bras du vent... Vous comprenez, Alma, cette île est une contrée où tout est du domaine du possible et où chaque envie est modifiable à tout moment sur la seule volonté du rêveur. Dieu est absent. Et si un peu de notre esprit va quelque part après la mort, c'est seulement dans le cœur des vivants qu'il voyage. Un auteur a écrit : « Les morts ne vont nulle part. Ils sont tous là. » Je trouve cette maxime magnifique... Ils sont tous là, cela signifie qu'ils sont toujours en nous ! Que dire d'autre ? Ah oui ! Aux Antipodes, la tolérance n'existe pas. C'est le respect qui prévaut et si, par le plus grand des hasards, une dispute éclate et que le sang vient à couler, il sèche vite, la plaie guérit toujours, tous les chagrins s'apaisent, et aucun doute ne devient jamais une certitude affreuse... La beauté n'a ni sexe ni âge, elle n'est jamais soumise à des canons. Bien que je n'aie qu'une vague idée de ce que j'avance, là-bas, l'amour physique conduit toujours à la jouissance. Les amants sont égaux, qu'ils soient homme et femme, homme entre eux ou femmes entre elles, jeunes ou vieux, peu importe... Bien entendu, il n'y a aux Antipodes ni élites dirigeantes, ni employés anxieux ou frustrés, ni ouvriers ployant sous le fardeau, ni esclaves opprimés. D'ailleurs, le travail au sens de la productivité n'est pas une valeur comme on veut nous le faire accroire ici. Le sacro-saint travail ? Foutaise. Mensonge. Aux Antipodes, le mot travail lui-même n'existe pas...

Abel s'arrêta pour reprendre son souffle et boire une gorgée de vin. C'est alors qu'il s'aperçut qu'Alma dormait, ronflant doucement comme une chatte rêvant qu'elle se délecte d'une sardine.

— C'était très beau, dit-elle quand elle se réveilla.

Ils se quittèrent alors que le ciel pâlisait.

Il était beaucoup trop tard pour rejoindre la serre. De retour chez lui, Abel resta plus d'une heure devant son miroir, le corps entier parcouru de

frissons. Face à lui clignotait une image qu'il ne connaissait pas mais qui s'apparentait au type d'homme qu'il aurait voulu être. À ce rythme, une guérison rapide n'était plus impossible et une relation plus intime avec Alma ne relevait plus du fantasme. Imaginer un rapport sexuel lui était encore difficile, les images érotiques qui se présentaient ressemblaient à celles que l'on construit parfois dans les rêves, une succession de scènes décousues, leurs membres et leurs organes apparaissaient déformés, ils ne s'emboîtaient pas correctement, leurs voix étaient ralenties, leurs halètements amplifiés, leurs mouvements faisaient davantage penser à un combat de boxe qu'à un coït.

En revanche, il visualisait à la perfection ce que pourrait donner une relation de tendresse avec la jeune femme, comment il la prendrait dans ses bras, lui caresserait les cheveux et les épaules, comment il s'allongerait près d'elle et poserait sa tête sur ses genoux. Cette nuit-là il pleura beaucoup, mais la sensation de son corps secoué de sanglots fut comme un enchantement. Décidément, la vraie vie était pleine de surprises.

Trois jours plus tard à l'aube, alors qu'assis dans la végétation foisonnante de la serre il finissait de dessiner sur son carnet de croquis un bananier des îles mélanésiennes, Abel se trouvait toujours dans le même état d'optimisme béat.

Dans moins d'une demi-heure, il devrait se rhabiller et libérer les lieux. Alors qu'il se dirigeait vers le laboratoire pour récupérer ses vêtements, il se trouva nez à nez avec trois hommes en uniforme bleu marine qui lui intimèrent de poser son carnet au sol et de croiser les mains au-dessus de sa tête.

*

Le chemin montait en serpentant le long d'un champ cultivé, puis la pente s'accroissait, et le chemin disparaissait au flanc de la colline dans un taillis de ronces.

Abel s'arrêta pour reprendre son souffle et observer le paysage. À ses pieds, une cascade de hautes herbes jaunes coulait vers la route. Blé ? Orge ? Seigle ? Avoine ? Il avait déjà oublié le nom de cette plante à la tige sèche et dont les épis chevelus piquaient les doigts mais qui, vue de loin, ondoyait en masse sous la brise comme une fourrure. Pourtant, il avait

écouté les leçons d'Alma et en particulier tout ce qui concernait les céréales et les fleurs sauvages qu'elle aimait tant. Il se rappelait juste le coquelicot si fragile, dont on se servait en infusion pour combattre les insomnies. Et l'achillée, connue pour stopper les hémorragies... Les soldats les cueillaient autrefois sur les champs de bataille et se les appliquaient sur leurs blessures. Mais il n'en vit pas autour de lui ce jour-là. Peut-être n'était-ce pas la saison ?

Il posa son bidon et s'assit au milieu du sentier. Les yeux mi-clos, il se força à écouter les bruits de la nature. Il entendait des abeilles, des mouches, des bourdons, toutes sortes d'insectes volants qui s'affairaient autour de lui. L'un d'eux se posa sur sa main. C'était une créature minuscule, presque sans consistance, il aurait fallu un microscope pour distinguer les différents segments de son anatomie. Abel souffla sur l'insecte qui se volatilisa dans les airs.

De l'autre côté de la route, en contrebas, s'étendaient des prés où paissaient tranquillement des vaches à la robe fauve. Une large rivière marquait une deuxième limite. La berge la plus éloignée était bordée de jardins ouvriers, petites parcelles délimitées au cordeau et séparées par des grillages, des palissades ou des murets. Ils longeaient ce qui, de loin, semblait être une rue nouvellement tracée. Plus loin, les premiers pavillons finissaient par s'agglomérer en un quartier. Après, il devenait difficile de distinguer les détails de la ville, vaste étendue blanche comme une mer de gravier, vibrant sous la chaleur de midi, avec, par endroits, des immeubles plus hauts, des barres bétonnées et les pointes hérissées des clochers, des grues, des cheminées d'usines. Le fameux amphithéâtre où vivait aujourd'hui l'élite dominait la partie sud et, tout au fond du paysage, la cité venait buter contre la masse bleue d'une forêt qui, par une illusion d'optique, se dressait sur l'horizon comme une montagne.

En portant son regard sur la gauche, Abel aperçut l'enchevêtrement des pistes de l'aéroport. De temps en temps, un avion décollait ou atterrissait et, l'espace d'une seconde, le soleil frappait la carlingue. D'où il se trouvait, il lui était impossible d'entendre le bruit sourd de leurs moteurs. Par contre, il entendait passer des trains mais il ne réussit pas à les voir. Une sirène d'incendie hulula. Il y eut quelque part une déflagration qu'il ne parvint pas à identifier.

La ville était une masse imposante vibrant de scintillements et de sons confus. Souvent, dans les livres, Abel s'était étonné de l'image de « déesse

de pierre allongée » ou de « bête endormie au soleil » employée par les auteurs pour les décrire. On avait aussi coutume d'insister sur le « grouillement de vies et de destins » qu'elles dissimulaient en leur sein. Alors qu'il voyait pour la première fois dans son entier et de haut la cité où il avait vécu toute son existence, il se rendait compte à quel point ces métaphores, qu'il avait jugées ridicules, avaient du sens. Il contemplait à ses pieds un corps gigantesque dont les constructions représentaient le squelette, la chair et l'épiderme, et qui « grouillait », en effet, de micro-organismes en perpétuelle activité. Les habitants, comme des milliers de cellules bactériennes, lui donnaient sa force, son énergie, mais ils représentaient en même temps autant de menaces pathogènes. Il y avait les écoliers, les amoureux, les artisans, les infirmières, les poètes. Il y avait également les escrocs, les délateurs, les assassins, les bourreaux et les gens de pouvoir. Au milieu de ce magma contradictoire, il y avait aussi Alma, sa seule amie, une perle rare dissimulée dans la foule, et pour cette unique raison il se forçait à aimer cette ville. Il chercha des yeux l'emplacement du Palais des Sciences mais ne le trouva pas. Alors, il se demanda s'il devait en vouloir à quelqu'un de sa situation présente.

On les avait trahis tous les deux, c'était pour lui une certitude. Quelqu'un avait eu vent de leur secret et prévenu la police. Et cette trahison signait son arrêt de mort puisque les moyens de sa régénérescence lui étaient ôtés. Dans peu de temps, son corps subirait à nouveau la lente et douloureuse dégradation qui le ravageait avant de rencontrer Alma. À cela s'ajouterait l'amende qu'il ne pourrait régler puis le procès dont il était menacé pour s'être introduit illégalement dans un lieu public. Et Alma, que lui arriverait-il ?

Abel ne voulait plus lutter. Ce qu'il désirait maintenant, c'était disparaître à jamais, corps et âme. Il détourna son regard de la ville et leva les yeux vers le ciel. Il resta dans cette position un long moment, jusqu'à ce que sa vision se brouille. Puis il ouvrit le bidon et le souleva avec peine au-dessus de sa tête. L'essence coula sur le duvet de son crâne, imbiba ses vêtements. Il prit une longue respiration, comme un plongeur avant le saut, et craqua l'allumette.

OceanofPDF.com

6 – Un coup de théâtre

Alma se réveilla en sursaut. Il faisait sombre dans la chambre. Moon était assis dans le lit à ses côtés et il tremblait de tous ses membres. Encore une de ces maudites crises, pensa-t-elle. Elle se leva, alluma la lumière de la salle de bains pour donner un peu de clarté à la pièce et se rendit dans la cuisine pour lui préparer un verre de lait tiède et sucré. Quand elle revint, elle vit son regard fixe, toujours le même ; à chaque fois c'était comme s'il scrutait un point sur une ligne d'horizon. Elle s'assit face à lui et le prit dans ses bras en improvisant des paroles apaisantes avec les mots simples que l'on utilise pour calmer les enfants : *chut, chut, tout doux, n'aie pas peur, je suis là, Alma est là pour te protéger, tu n'as rien à craindre.*

— Il y a un ange mort dans la penderie, dit Moon.

— Calme-toi, ce ne sont que des vêtements.

— Tu es sûre ?

— Oui, c'est ma blouse de travail que tu as vue.

Moon n'expliquait jamais ce qu'il ressentait durant ses crises, il refusait même de les évoquer. Ainsi, Alma ne savait rien de la Voix Fantôme qui venait le perturber à intervalles réguliers. Elle pensait que, peut-être, autrefois dans son enfance, il avait vécu un traumatisme comme la mort de sa mère, ou qu'il avait assisté à une scène pénible, un accident, un crime qui revenait le hanter dans ses rêves. Elle n'insistait jamais trop longtemps. Moon était un jeune homme très secret et, en réalité, cet aspect de sa personnalité, le peu d'expression qu'il laissait apparaître sur son visage, ses gestes mesurés, le ton monocorde de sa voix, tout cela la fascinait.

Elle aimait beaucoup son corps aussi, sa peau orange et lisse, sans poils ni aucune aspérité, ni pli. Que du muscle et de la chair modelés au plus près du squelette. Moon était mince, il avait de longues mains fines qu'il utilisait à merveille pour lui écarter les fesses avant d'y enfouir son visage. Alma adorait ce moment dans leurs ébats, elle adorait sentir la bouche de son amant plaquée sur son sexe. Il faisait l'amour comme tout le reste, lentement, en économisant les gestes et les mots, avec persévérance et concentration. Quand il jouissait, il fronçait les sourcils, comme s'il était plongé dans une réflexion profonde. Elle avait connu des hommes avant lui.

Jamais aucun ne s'était comporté de la sorte. Pour la plupart, le plaisir leur faisait pousser des grognements, ils s'enflammaient, se précipitaient et, parfois, finissaient par lui faire mal. S'il lui arrivait d'éprouver quelque douleur dans les bras de Moon, c'était parce qu'elle en avait exprimé le désir. Il obéissait à ses désirs.

En dehors du lit, il pouvait se montrer obtus, borné, fuyant. Au fond de lui existait une menace de volcan éteint : on sait qu'un jour le feu se réveillera mais on ignore quand, alors on finit par ne plus y penser. Moon était un garçon étrange, plutôt sombre, mais Alma était une jeune femme positive, qui voyait surtout le bon côté des choses.

Alma attendit que Moon se rendorme. À sept heures, elle se leva et alla se préparer dans la salle de bains. Quand elle ressortit en peignoir, il venait de raccrocher le téléphone.

— Je n'ai rien entendu à cause de la douche, dit-elle. Qui était-ce ?

— Kriegel. Il veut te voir.

— D'accord, je passerai chez lui ce soir.

— Non, il a dit qu'il voulait te voir maintenant, à son cabinet.

— Mais je travaille aujourd'hui. Tu ne lui as pas expliqué ?

— Il a dit qu'il s'était arrangé avec ton patron pour que tu puisses arriver en retard.

— Je ne comprends rien, dit Alma.

— C'est mieux si tu fais ce qu'il demande.

Kriegel était assis à son bureau, il signait, ou faisait mine de signer, des papiers. Il ne releva pas la tête quand elle entra dans le cabinet, se contentant de tendre le bras pour l'inviter à s'asseoir.

— Sais-tu, lui dit-il en continuant à parcourir son parapheur, qu'un homme passe ses nuits dans la serre du Palais des Sciences ?

— Oui, je le sais.

— Bien sûr que tu le sais, puisque c'est toi qui lui as donné les clés.

— En effet.

— Tu ne le nies pas ?

— Non.

— Ma foi, tu ne manques pas d'aplomb.

— Ce n'est pas un voleur, j'ai confiance en lui.

— Là n'est pas le problème.

Piquée au vif, Alma s'apprêtait à demander où était donc le problème mais elle s'arrêta net, songeant au sort d'Abel.

— A-t-il été arrêté ?

— Non, temporairement Kriegel. Il a été surpris par des agents effectuant une ronde. Cela s'est produit hier matin vers cinq heures. À ma demande insistante, la police s'est bornée à le reconduire chez lui. Quant au directeur du Palais des Sciences, il est dans tous ses états, il veut porter plainte, et j'ai eu un mal fou à le calmer. Heureusement que cet homme raisonnable est un ami de longue date...

— Auquel je dois également beaucoup, comme tu t'apprêtes à me le rappeler, puisqu'il m'a embauchée sans même examiner ma candidature.

— En effet, mais l'heure n'est pas à peser le poids de ta faute morale. Pour l'instant, la situation est sous contrôle, et il ne se passera rien de fâcheux pour toi dans l'immédiat. Je veux mener ma propre enquête, c'est la raison pour laquelle je t'ai demandé de venir. Selon tes réponses, j'aviserai sur les suites à donner.

— En quoi l'initiative que j'ai prise te regarde-t-elle ?

— Tu n'es pas sans savoir que nous sommes en période électorale...

— Personne ne pourrait l'ignorer, coupa-t-elle.

— Ne prends pas la politique à la légère, chère belle-sœur. Le pays s'apprête à vivre dans les prochains jours un tournant historique, et il se trouve que je suis engagé auprès du parti que les sondages indiquent comme vainqueur probable. Dans ces conditions, je ne souhaite pas être mêlé de près ou de loin au moindre fait divers dont pourrait s'emparer une certaine presse. Tu vas donc m'expliquer ce que ce type magouillait et quel est ton rôle dans cette affaire. Nous ferons en sorte de l'étouffer dans l'œuf, au pire, nous trouverons une explication qui conviendra à tout le monde. L'intrus s'en tirera avec un rappel à la loi et toi avec une sanction administrative... Je t'écoute.

Alma resta silencieuse pendant plusieurs minutes. Elle pesait le pour et le contre sur les informations qu'elle allait lui livrer. Kriegel ne montra pas d'impatience. Au contraire, il lui sembla plus efficace de la laisser « mariner dans son jus ». Il alluma une cigarette, se versa un whisky et se mit à fredonner l'hymne de son parti.

— Parle sans crainte, répéta-t-il d'une voix qu'il voulait rassurante.

— L'avez-vous interrogé ?

— Au cours de cet entretien, ce n'est pas toi qui poses les questions, Alma, c'est moi. Mais je vais jouer franc jeu et te dire tout ce que je sais : oui, la police l'a interrogé sur place – sans violence, je le précise – mais il n'a rien voulu révéler et il n'a pas prononcé ton nom. Sauf qu'il détenait le double exact de ton propre trousseau, ce qui a permis à l'inspecteur de remonter jusqu'à toi en montrant simplement les clés aux gardiens et au serrurier le plus proche. Première chose. Ensuite, et ce détail est encore plus gênant, l'homme était nu dans la serre lorsqu'il a été appréhendé. Nu ! D'après les agents, son corps était parsemé de cicatrices et de plaques rouges comme s'il avait été brûlé, mais nous n'avons pas d'explications sur ce point à ce stade. Ils l'ont emmené au poste. Ayant été prévenu très vite que tu étais dans le coup, j'ai demandé, et obtenu, que la procédure soit suspendue. Les agents l'ont donc raccompagné chez lui en lui confisquant ses papiers. Il sera convoqué au commissariat dès que tu auras donné les éclaircissements attendus. Maintenant, c'est à toi.

— Je ne dirai rien.

— Ma patience a des limites, Alma, tu n'es pas en position de force.

— D'accord, je t'explique, mais à la condition qu'il ne soit pas inquiété, il n'y est pour rien, et je prends tout sur moi. J'ai ta parole ?

— Parle d'abord.

— J'ai rencontré Abel par hasard, il visitait le musée et s'était égaré dans la serre. Il est atteint d'une maladie de peau dont j'ignore le nom, qui le ronge à petit feu. Mais il se trouve qu'en parcourant les allées du palmarium, nous nous sommes aperçus que l'environnement naturel de la serre agissait de manière positive sur son état général. Je l'ai autorisé à y passer ses nuits pour voir si le phénomène se confirmait, et je dois dire qu'après seulement quelques semaines, les effets sont spectaculaires. Considère cela comme une expérience scientifique...

— Et ?

— Je n'ai rien d'autre à ajouter.

— Tu veux me faire avaler ça ?

— C'est la stricte vérité.

— Bon sang, Alma, il n'y a que toi pour te fourrer dans ce genre de pétrin. C'est comme cette manie de fréquenter les Dzilim.

— Ils ne t'ont rien fait. Et je ne les fréquente pas particulièrement.

— Cela vaut mieux. Ces gens sont à peine humains, des parasites qui n'ont pas leur place dans notre société. Mais toi, tu les nourris, tu les

habilles, tu t'affiches avec eux.

— Je participe de temps à autre à des collectes de vêtements et de nourriture dans le cadre d'un groupement de citoyens...

— Ah, stop ! Il serait grand temps que tu te comportes comme une adulte responsable, parce que d'ici peu les choses vont changer et je n'aurai peut-être plus l'envie de couvrir tes frasques d'adolescente attardée. Ta nouvelle lubie pourrait bien être la goutte d'eau qui fera déborder le vase de ma patience. Autre chose ?

— Oui, une question. Qui a vraiment découvert la présence d'Abel ? Cela ne peut pas être l'un des gardiens, aucune ronde n'est programmée dans la serre ni dans le laboratoire.

C'était au tour de Kriegel de peser le pour et le contre. Non qu'il cherchât à ménager Alma, mais il se méfiait des conséquences de ce qu'il allait lui révéler. Le choc serait tel qu'une réaction hystérique, voire désespérée, n'était pas à exclure.

Il se lança néanmoins. Elle l'écouta jusqu'au bout en retenant le plus possible son émotion. Elle avait plaqué ses deux mains devant sa bouche pour étouffer ses sanglots, elle contrôlait sa respiration, mais il lui était impossible d'empêcher sa jambe droite de s'agiter. Tout en parlant, Kriegel la surveillait attentivement redoutant une explosion soudaine, mais il se rassura peu à peu, elle se maîtrisait assez bien. Dès qu'il s'était mis à parler de Moon, expliquant combien il se félicitait d'avoir pris le jeune étranger à son service, Alma avait compris que son amant avait joué un rôle dans l'arrestation d'Abel.

Sur le chemin du retour, elle remarqua à peine l'agitation sur le boulevard. Des gens la croisaient en courant, ils la bousculaient sans s'excuser. D'autres formaient des groupes animés en vives discussions devant les porches et les devantures des magasins. Le choc reçu en apprenant que Moon les avait dénoncés tous les deux l'empêchait de constater la réalité, pourtant très audible et visible, d'un mouvement de foule incohérent.

Malgré les cris et la cavalcade, Alma continuait à avancer tant bien que mal en zigzaguant sur le trottoir, jusqu'au moment où elle se heurta à une importante concentration de badauds, retenus par un cordon de police. La rue qu'elle voulait prendre était bloquée. Par-dessus les têtes et les épaules, elle aperçut alors un dégagement de fumée et les éclats des gyrophares.

— Que se passe-t-il ? demanda-t-elle.

Mais son voisin ne sut rien lui dire d'autre que :

— C'est fini, tout va bien.

Sur sa gauche, quelques personnes avaient réussi à grimper sur un muret pour mieux voir. Parmi elles, elle reconnut Moon qui lui faisait signe. Elle se faufila jusqu'à lui, il tendit la main et l'aida à monter. Bien qu'elle n'en eût aucune envie, elle ne put faire autrement que de s'agripper à son bras pour se maintenir en équilibre.

— C'est un attentat, expliqua Moon, ils ont plastiqué l'épicerie où je fais mes courses d'habitude.

Il précisa qu'il s'était rendu sur place parce que l'épicier, Monsieur Dadala, était devenu presque un ami.

De ce qu'il en savait, il s'agissait certainement d'un acte raciste. D'ailleurs, un slogan avait été peint sur la façade de l'immeuble qui ne laissait aucun doute sur les intentions des criminels.

— Il ne faisait pourtant rien de mal, dit Moon.

Alma le regarda en fronçant les sourcils. Il semblait ne pas se rendre compte du lien évident entre cet attentat et le succès actuel des opinions nationalistes attisées par le parti d'Orkesen.

— Tu es stupide, réussit-elle seulement à répondre, bouleversée par cette horrible matinée où tout s'écroulait autour d'elle.

Tout à coup, un murmure parcourut l'attroupement. De l'autre côté du barrage policier, on apercevait des pompiers qui sortaient des décombres. À leur suite, deux civières portées par des brancardiers. Les corps couchés étaient recouverts de la tête aux pieds d'une couverture, signifiant que le pire s'était produit. Moon raconta à Alma que l'épicier avait une fille adolescente, jolie et très aimable, et qu'il avait espéré qu'elle ne figurât pas parmi les victimes, mais maintenant il semblait bien qu'elle soit morte dans l'attentat.

— Allons dans le parc, répondit Alma, il faut qu'on parle de quelque chose.

Elle l'entraîna au bord d'un bassin. Ils s'assirent sur un banc et observèrent pendant un moment des enfants qui poussaient des modèles réduits de bateaux avec de longues perches. L'idée qu'il faudrait tôt ou tard aborder le rendez-vous avec Kriegel la torturait tellement que le sang s'était retiré de ses poings serrés. Ce fut Moon qui aborda le sujet.

— Il m'a ordonné de ne pas dire pourquoi il te convoquait.

— Tu te rends compte de ce que tu as fait ?

— J’ai obéi. C’est mon patron, je suis à son service.

— Quel brave petit soldat !

— Mais toi aussi, Alma, tu me dois des explications... Qui est ce type bizarre que tu caches sur ton lieu de travail et que tu reçois chez toi ?

Prenant sur elle, Alma décida de revenir en détail sur la genèse de sa relation avec Abel. Pendant tout le temps de son récit, Moon resta le buste droit, les bras collés au corps. Il fixait la fontaine au centre du bassin.

— Tu m’as trahie, dit-elle pour finir.

— Je suis au service du docteur Kriegel. Quand je suis arrivé, il m’a recueilli et offert un travail. Sans son aide, je ne me serais jamais intégré. En fait, c’est le serrurier chez qui tu as fait réaliser les doubles de clés qui a prévenu l’administration du Palais des Sciences, et le directeur en a parlé à Kriegel. Seulement ensuite il m’a demandé de te suivre discrètement et de lui rapporter tes faits et gestes. Je n’ai pas eu le choix. J’ai fait mon rapport, et ils ont appelé la police.

— Tu n’avais pas le choix ? Mais si, tu avais le choix, entre lui et moi.

Moon poussa un long soupir. La réponse qu’il devait faire paraissait lui causer un énorme dilemme.

— Je ne suis pas d’accord, dit-il enfin. Je ne pouvais pas faire autrement... Tu ne le sais pas, mais dans mon pays je me suis comporté en rebelle. Mon père est un homme riche et respecté. Et moi, j’ai défié son autorité. De plus, au lieu d’accepter la punition bien légère qu’il m’avait infligée, je me suis enfui. Quand je suis arrivé ici, nanti de mes économies, j’ai pensé que je vivrais éternellement comme un prince, mais j’ai vite déchanté. L’argent file plus vite que l’eau d’un torrent et, quand la source tarit, la vie devient rapidement très dure. En me secourant, Kriegel s’est comporté comme un père d’adoption. Je me suis alors juré de réparer, par respect pour lui, la faute commise vis-à-vis de mon père biologique.

— Mais tu as commis une faute encore plus lourde. Quel drôle de raisonnement...

— Je suis désolé de t’avoir causé de la peine, je t’aime beaucoup.

— Oh, peu importe la douleur que tu m’infliges, Moon, car après tout tu te rendras vite compte que je n’étais pour toi qu’une amourette, ces choses-là vont et viennent. Ta faute véritable, c’est que tu es devenu un délateur, de surcroît au service d’un homme dont les idées sont en train de détruire notre société.

— Pourquoi dis-tu cela ?

— Tu vois bien que cet attentat contre ce pauvre épicier innocent a été perpétré par un fanatique du MLN.

— Je ne m'intéresse pas à la politique.

— Restons-en là. Je crois que tu devrais rentrer chez toi, Monsieur Moon. Si un seul étranger doit retourner dans son pays, c'est toi. Va-t'en retrouver ton père, va lui baiser les pieds et oublie-moi.

Elle se leva, il voulut la retenir par le poignet, mais elle se dégagea d'un mouvement sec.

— C'est la guerre, là-bas, dit-il. Tu le sais ?

— Oui, je lis les journaux, figure-toi. Apparemment, ton merveilleux pays, où le respect de l'autorité est sacré, a décidé d'en envahir un autre.

— Si je pars, continua Moon, ce ne sera pas pour revoir ma famille. Je m'engagerai et j'irai me faire tuer au combat.

— Bon vent !

En traversant le parc en sens inverse, elle pleurait. Mais elle ne pleurait pas sur celui qu'elle venait de quitter, dont les derniers mots, ultime tentative de chantage amoureux, étaient aussi indignes que sa trahison envers elle et Abel. C'était sa propre naïveté qui lui faisait monter les larmes aux yeux. Comment avait-elle pu faire croire à cet homme qu'il s'en sortirait, qu'il guérirait d'un coup de baguette magique et qu'à la fin tout irait pour le mieux dans le meilleur des mondes ? Où se trouvait-il, Abel, à cette heure ? Cloîtré chez lui en attendant que la police vienne le chercher ? En fuite ? Ou pire encore ?

Elle frappa à sa porte avec insistance plusieurs jours de suite, le suppliant d'ouvrir et de lui pardonner. Personne ne répondait. Un voisin finit par lui demander de quitter l'immeuble. Quand elle le questionna, il tourna les talons en haussant les épaules. Elle se rendit dans les gares et les hôpitaux, visita tous les jardins publics, les chantiers et les berges du fleuve où il aurait pu dormir. Abel restait introuvable. Comme s'il n'avait jamais existé. Un jour qu'elle faisait une nouvelle tentative à son domicile, elle tomba sur un agent accompagné d'un serrurier. L'agent lui expliqua qu'une odeur suspecte émanant de l'intérieur était à l'origine de cette intervention. Elle attendit, épouvantée, devant l'immeuble qu'ils aient terminé. En partant, le policier lui apprit qu'ils avaient juste trouvé de la nourriture avariée et des

sacs de pansements souillés. Une fois nettoyé, l'appartement serait remis en location.

Alma se rendit alors chez Kriegel. Il ne lui prêta pas beaucoup d'attention, les élections ayant lieu le dimanche suivant. Cependant, il lui indiqua que, comme promis, l'affaire était déjà pratiquement oubliée. Mais Alma ne venait pas pour cela. Elle voulait seulement lui annoncer qu'elle demanderait dès le lendemain sa mutation en province, mutation qui serait facilement acceptée vu les circonstances.

— En effet, j'appuierai ta requête, approuva-t-il. C'est une sage décision.

Ils allaient se séparer quand le téléphone sonna.

— Quoi ? rugit Kriegel dans le combiné. Comment ? Mais c'est impossible !

Quand il raccrocha, il avait l'air de s'être vidé de tout son sang. Alma se leva pour partir mais il la fit rasseoir.

— Attends, lui dit-il, si je reste seul, je vais saccager tout ce qu'il y a dans ce bureau. Aide-moi à me calmer.

— Que se passe-t-il ?

— Un coup de théâtre.

Le chef de la majorité actuelle, qui conduisait la liste Démocratie Pour Tous (DPT), venait de faire un grave infarctus, il était entre la vie et la mort. Selon l'interlocuteur de Kriegel, la campagne s'en trouvait suspendue et les élections ne se dérouleraient pas dimanche comme prévu. Le DPT devait se trouver un nouveau leader et pouvoir participer à égalité de chances. On repartait de zéro, il y aurait de nouveaux meetings, de nouveaux débats, etc. Les bruits de couloirs indiquaient que le scrutin pourrait être reporté à la rentrée de septembre. Recroquevillé dans son fauteuil, Kriegel paraissait effondré.

— C'est la vie, dit Alma en haussant les épaules, et puis ce n'est pas si grave pour ton parti. Avec l'incroyable élan de sympathie dont vous bénéficiez, les deux mois d'été vous seront profitables pour peaufiner encore votre stratégie et engranger de nouveaux soutiens.

— Tu crois ?

— Évidemment. Tu devrais plutôt te réjouir, les gens comme vous retombent toujours sur leurs pattes.

— Fichtre, tu as raison, s'écria-t-il comme s'il ressuscitait. C'est une sacrée chance finalement... Cette fois, c'est sûr, on va tous les bouffer !

Même pas besoin d'alliance ! Un parti unique ! Tout le monde au garde-à-vous derrière le MLN et son leader ! Vive Orkesen !

*

Le patron d'Alma ne semblait pas lui en vouloir. Sans doute Kriegel lui avait-il demandé de rester neutre. Il lui proposa un poste de chef d'équipe dans la jardinerie municipale d'une petite ville côtière du Sud, presque un village. Il ne pouvait rien lui offrir de mieux en ces temps de crise, précisa-t-il en faisant mine de s'excuser. Elle devrait s'en contenter en attendant que Pal Orkesen, devenu Premier ministre, redresse enfin l'économie du pays et redonne un travail décent à tous les citoyens, ajouta-t-il, y compris aux gens de son espèce.

— Que voulez-vous dire ? demanda Alma, piquée par cette remarque.

— Rien de spécial. J'espère qu'avec le temps vous prendrez conscience de vos erreurs et que vous rentrerez dans le droit chemin. À mon avis, vous n'êtes pas totalement irrécupérable.

Très vite, elle se rendit compte que l'ambiance délétère de la capitale s'était propagée. La petite station balnéaire où elle devait emménager jouissait d'un climat doux et ensoleillé, à l'écart de l'atmosphère électrique et des risques propres aux grandes agglomérations urbaines. Pas de débordements de violence ni de misère sociale. Jours paisibles, nuits tranquilles, dimanches bucoliques. Et pourtant, une forme de tension était palpable ici aussi. Dès son arrivée, alors qu'elle traversait la ville pour aller de la gare à son hôtel, quelques personnes sortirent sur leur seuil pour la regarder passer, comme sur leurs gardes, les mains sur les hanches, l'œil inquisiteur. Ce n'était peut-être qu'une impression, mais le lendemain le phénomène se reproduisit. Alors qu'elle se rendait sur son lieu de travail pour prendre ses fonctions, les rideaux se mirent à bouger sur son chemin comme si on l'observait de derrière les carreaux. Quand elle entra dans un bar-tabac pour acheter des cigarettes, les consommateurs s'arrêtèrent aussitôt de discuter.

— D'où venez-vous ? lui demanda le buraliste. Que venez-vous faire ici ? Vous avez de la famille dans le coin ?

Au travail, elle était entourée de véritables rustres, d'autant plus hostiles à son égard qu'elle débarquait nantie d'une fonction d'autorité qu'elle ne

désirait pas.

— Pour sûr que c'est bizarre, remarqua l'un de ses adjoints. Moriz, ça faisait dix ans qu'il était là, aucun problème avec lui, on n'a jamais eu un meilleur chef. Pourquoi le remplacer ? Et par une bonne femme, en plus.

— Je vous laisserai vivre...

— Merci, patronne, on est touchés.

Aucun dialogue n'était possible. Ils arrivaient le matin en groupe, traversaient les jardins et les serres pour s'enfermer dans la remise à outils, le temps du premier casse-croûte. Elle les entendait ricaner. Quand ils ressortaient pour vaquer à leurs tâches – taillage des haies, repiquage, arrosage, élagage – ils avaient déjà un peu bu. Ils montaient dans les camionnettes et s'éparpillaient à travers les rues jusqu'au coucher du soleil. Elle restait seule, sans rien d'autre à faire que vérifier les comptes, remplir des bons de commande et étiqueter des boutures.

Cela dura trois semaines insupportables. Un soir, elle les attendit devant le portail et, quand ils arrivèrent, elle s'approcha et demanda du feu. Il y eut un mouvement de surprise amusée. L'un d'eux s'avança, tendit son briquet allumé avec un sourire en coin. Elle pensa : si j'arrive à fumer avec eux, je pourrai aussi bien leur proposer une partie de cartes ou les inviter à l'apéritif, et la glace finira par se rompre. Mais avant de lui tourner le dos, l'homme se contenta de lui dire :

— Il paraît que vous avez eu quelques ennuis dans votre ancien boulot.

Les gens d'ici auraient dû être sympathiques sous le soleil de leur magnifique région, mais le report des élections avait de toute évidence exacerbé une tendance naturelle au chauvinisme et la reprise de la campagne électorale en août ne fit que remettre de l'huile sur le feu.

Alma descendit une ou deux fois au marché pour mieux se rendre compte. Ce qu'elle y vit confirma ses impressions. Les candidats étaient à l'œuvre, ils s'appliquaient à serrer les mains des commerçants, hochaient la tête en écoutant leurs doléances, goûtaient les produits avec force mimiques satisfaites, caressaient les bébés dans les bras de leurs mères, tapaient sur le ventre des maris, pinçaient des joues, ébouriffaient des cheveux, bécotaient les vieilles dames... Pendant une partie de la matinée, les passants se laissaient faire avec une pointe d'amusement, un petit gloussement ou un haussement d'épaules comme lorsqu'on est titillé par un saltimbanque qui fait son numéro. Certains osaient une remarque ironique par-ci, par-là, que

les candidats interpellés prenaient à la bonne franquette. Tous, ils faisaient leur job de politiciens de terrain d'une manière très routinière. Pour la plupart, ils se croisaient en faisant mine de s'ignorer, le ballet semblait bien réglé.

Tout se déroulait sans animosité, jusqu'au moment où les sbires de Pal Orkesen débarquaient. Poitrines gonflées, mentons hauts, visages bronzés et dents blanches, ils glissaient entre les étals, se faufilaient de table en table comme des poissons dans l'eau. À partir de là, l'ambiance changeait. Le petit peuple dont Pal Orkesen se faisait le champion cessait de sourire. Plus les candidats du MLN exprimaient leur volonté de défendre les opprimés contre l'*establishment*, plus les mimiques haineuses se peignaient sur les visages.

Ce jour-là, sur le marché, ils se taillèrent la part du lion en reprenant la dialectique ultra-rodée de leur mentor. Et les candidats de la « médiocratie », comme Orkesen qualifiait ses rivaux non sans quelque raison, finirent par se retirer dans leurs permanences, écœurés.

Plus tard, alors qu'il ne restait plus qu'une poignée de pauvres hères occupés à ramasser les rebuts laissés par les commerçants, fruits pourris, poissons avariés et autres épluchures, les matamores du parti occupaient encore le terrain à se congratuler en buvant des bières sur le trottoir.

Alma s'était réfugiée au bar de son hôtel pour fumer à la chaîne les cigarettes qui l'apaiseraient peut-être et l'éloigneraient en tout cas du spectacle lamentable auquel elle venait d'assister. C'était le seul endroit tranquille qu'elle connaissait. La fille aux mains gercées qui officiait derrière le comptoir n'ouvrait jamais la bouche, ne levait jamais les yeux. Tout semblait lui être indifférent.

Il était tard. Elle avait un peu bu et venait d'entamer son deuxième paquet. Enveloppée dans un nuage protecteur, elle pensait à sa douce existence de botaniste au Palais des Sciences, à son quartier si vivant où les gens s'entraidaient, à la charmeuse petite Salitha, à tout ce qu'elle avait perdu et surtout à Abel qu'elle avait quitté presque heureux et dont elle redoutait maintenant le sort. La vie aurait pu être belle, aurait dû être belle, mais rien ne se passait jamais comme on l'espérait. Même ici où le soleil, la mer, les fruits, le chant des cigales étaient vantés dans les brochures publicitaires comme un avant-goût du Paradis, c'était toujours l'aigreur qui l'emportait.

Tout à coup, elle frappa du poing sur la table.

— Ça suffit, cria-t-elle, allez tous vous faire voir ! Je m'en vais !

La serveuse, qui lisait un magazine, les deux coudes appuyés sur le zinc, ne releva même pas la tête.

*

Le train n'avancait pas. Il roulait au ralenti entre les gares et s'arrêtait dans chacune d'elles. Pourtant, aucun voyageur ne descendait ni ne montait. Elle était seule dans son compartiment. Quand elle arriva enfin au terminus, elle se rendit compte avec stupéfaction que les rues étaient vides de véhicules et de passants. Bien qu'il fût à peine plus de quatre heures de l'après-midi, on se serait cru au crépuscule tant la lumière manquait. Elle attendit le bus pendant une éternité. Comme il ne venait pas, elle se résolut à parcourir à pied la distance qui la séparait du cabinet de Kriegel. En chemin, elle ne rencontra pas âme qui vive.

La plaque professionnelle du dentiste avait été descellée du mur. Elle sonna plusieurs fois. Personne ne vint lui ouvrir. Alors, elle fit le tour, enjamba le portillon du jardin. Kriegel se tenait dehors, assis sur un banc. Il chantonait, les yeux fermés, un léger sourire aux lèvres. Il n'ouvrit pas les yeux, se contentant d'un geste agacé qui signifiait « laisse-moi, je suis occupé ». Bizarrement, un carré de ciel bleu irradiait au-dessus de leurs têtes, pourtant la lumière n'atteignait pas le jardin, plongé dans la pénombre. Comprenant qu'elle devait réagir avant que l'obscurité ne fût totale, elle sortit le revolver de son sac et tira. La balle atteignit Kriegel à la poitrine, provoquant une sorte d'étincelle sur le halo blanchâtre de sa chemise. Il ne bougea pas. Elle tira une deuxième fois en visant la tête. Il y eut un bruit de bouillie comme lorsqu'on renverse une assiette de sauce sur un carrelage. Kriegel aurait dû être mort mais un râle sortait de sa bouche, qui s'amplifia pour atteindre un niveau sonore insupportable. C'est alors qu'Alma se rendit compte qu'une partie du cerveau de son beau-frère avait giclé sur son manteau.

Quand elle ouvrit les yeux, ses mains frottaient machinalement le devant de sa chemise de nuit. Son cœur battait à tout rompre. Elle se leva, se rendit dans la salle de bains, se regarda dans la glace et se mit à pleurer. Désormais, elle pleurait tous les jours, la plupart du temps pour un rien. Et ses nuits étaient envahies de rêves violents comme celui qu'elle venait de faire.

Ce matin-là, après avoir remis sa démission au service des parcs et jardins de la mairie, elle descendit jusqu'à la plage. L'été semblait sur son déclin. Comme pour aller dans le sens de sa mélancolie, le vent soufflait fort, l'horizon charriait de lourds nuages depuis le large en direction des dunes. La mer était verte, couleur d'huître. En s'écrasant sur la grève, les rouleaux laissaient des paquets de mousse qui s'accrochaient au sable.

Alma se déchaussa et marcha sur la crête des dunes entre les touffes d'immortelles et leur étrange parfum qui rappelle celui du curry. Au fil de sa promenade, ses pensées dérivaien, passant d'un sujet à l'autre mais, au bout du compte, sans qu'elle s'en aperçût, elles se fixèrent sur Moon qui l'avait si cruellement déçue, dépouillée de sa passion naissante en à peine quelques minutes. Elle ne pensait plus qu'à lui tandis qu'elle progressait en luttant contre les bourrasques qui la giflaient au visage en projetant une mitraille de grains de sable sur ses jambes. Où était-il à présent ? Quel destin terrible s'était-il choisi, poussé par le remords ? Tout comme Abel, Moon resterait pour elle une énigme. Elle se dit que la plupart des hommes qu'elle avait connus étaient insaisissables et toujours pour de mauvaises raisons ; l'un trop à l'écoute de sa propre fragilité, l'autre fuyant en permanence ce que lui offrait la vie ; son beau-frère, tendu comme un arc décochant ses flèches empoisonnées, obsédé par le pouvoir et la richesse. Et Orkesen, surtout, qui s'apprêtait à prendre le pays comme on prend une femme par la force au coin d'une ruelle sombre. La plage se terminait en cul-de-sac au pied d'une digue de béton armé, un mur teinté de bronze, zébré de coulures rouille tracées par l'action sournoise de l'eau salée sur les tiges de fer qui en déchiraient la surface. Les vagues venaient s'y briser à un rythme de métronome en provoquant des explosions assourdissantes. À chaque coup de boutoir, les embruns passaient par-dessus bord et venaient s'abattre sur les dunes dans un chuintement de feu d'artifice.

Alma resta longtemps à contempler cette petite apocalypse. Une scène de bataille navale qui ne livrerait ce soir ni vainqueur ni vaincu. Mais l'affrontement se répéterait bien des fois, des centaines, des milliers de fois, il y aurait d'autres tempêtes et, à la fin, centimètre par centimètre, ce serait la mer qui triompherait de la digue.

OceanofPDF.com

7 – Trois de coupe

Au bout des pistes de l'aéroport, un sentier parcourait un vaste champ de broussailles, terrain vague poussiéreux en été, gorgé de boue l'hiver, survolé en permanence par les avions au décollage ou à l'atterrissage, selon l'orientation du vent. La nuit, leurs lumières ventrales balayaient le sol comme des projecteurs de miradors.

Aucun citoyen ordinaire ne s'aventurerait jamais dans ce no man's land où l'on ne distinguait rien de particulier ni d'attrayant, à part les lapins courant en zigzag d'un terrier à l'autre. Au bout d'un kilomètre environ, le sentier grimpait jusqu'à un tertre couvert d'une herbe rase et grise. Personne n'aurait imaginé trouver en contrebas autre chose que la suite monotone du no man's land, les broussailles, la gadoue, encore des lapins. C'est là pourtant, derrière cette butée, que se cachait à l'abri des regards le campement des Dzilim. Niché au creux d'un étroit ravin, une trentaine de baraques bâties de bric et de broc, conglomérat de planches, plaques de tôle, toiles cirées, cordages, tuyaux, carreaux fêlés formant un improbable village avec ses ruelles, sa placette et les bruits qui vont avec : un marteau tape, un bébé pleure, des chiens se disputent, une voix de femme appelle, se fâche, crie des noms d'enfants.

En s'approchant, la vision des alentours n'aurait pu qu'effrayer le visiteur égaré. Avant d'arriver aux premières baraques, il aurait été contraint d'avancer entre les ordures de toutes sortes, des restes d'aliments, des emballages, de la ferraille et parfois même des excréments. Pour le commun des mortels, qui aurait rebroussé chemin face à cette vision terrifiante, les Dzilim vivaient de leur plein gré comme des bêtes sauvages au milieu des immondices. Tout le monde le savait, en était convaincu. Il n'y avait rien de plus à dire.

Les préjugés sont coriaces, et Alma en avait été imprégnée depuis son enfance. Mais quand elle pénétra dans le campement sur les pas de Salitha, elle comprit aussitôt que la réalité des Dzilim ne correspondait pas tout à fait à la légende. Le dépôt d'ordures qu'elle venait de traverser ressemblait plus à une sorte de barrière protectrice qu'à un mode de vie assumé. En vérité, les Dzilim rejetaient la saleté comme ils le pouvaient à l'extérieur de

leur communauté, faute d'accès à l'hygiène urbaine. Comment faire pour vivre normalement sans toilettes, sans conteneurs à poubelles, sans point d'eau à proximité ?

Passé l'entrée du bidonville, la propreté essayait de reprendre ses droits. Les seuils des gourbis étaient balayés, les chaussures alignées à l'extérieur, la vaisselle séchait au soleil sur des tréteaux, le linge s'égouttait sur des fils. En s'approchant des baraquements, elle vit que les panneaux de bois qui formaient les cloisons étaient ajustés au plus près, que les toits étaient faits de bâches tendues pour permettre la meilleure étanchéité, que les vitres avaient été posées avec du mastic.

Dans l'univers de son enfance, les cabanes n'étaient pas considérées comme des lieux habitables mais elles symbolisaient l'un des degrés les plus élevés de l'aventure, l'endroit où les chevaliers et les princesses en fuite couraient se protéger des agressions de la nature, la pluie, le vent, la neige, la nuit et ses sortilèges. Fille ou garçon, chacun voulait en construire une pour aller s'y réfugier le dimanche. On ne la quittait que pour rentrer dîner et retrouver une vraie maison en dur avec des tapis, des lustres, des tableaux aux murs et du chocolat dans les placards.

Alma faisait encore parfois ce rêve de petite fille : alors qu'elle cueille des fleurs dans la forêt, l'orage la surprend. Les bourrasques font plier les branches qui se prennent dans ses cheveux. Elle court à perdre haleine, elle est perdue si elle ne trouve pas un abri et soudain, miracle, une vieille mesure apparaît. Elle pousse la porte. L'intérieur est recouvert d'une épaisse couche de paille dans laquelle elle se blottit. Dehors, le vent siffle, le tonnerre gronde, mais elle est sauvée. Elle peut fermer les yeux, pousser un grand soupir de soulagement. Ce que son corps ressent à cet instant est proche de la jouissance.

Elle se demanda si Salitha de son côté rêvait de palais merveilleux où elle serait secourue et adoptée par une reine qui la laverait, la parfumerait, lui brosserait les cheveux et lui offrirait les plus riches étoffes. Elle sourit à cette pensée, consciente de son romantisme pathologique, un défaut qui provoquait les sarcasmes de son beau-frère.

Maintenant qu'elle était sur place, le plus dur restait à faire. À son arrivée, les femmes s'arrêtèrent de vaquer à leurs tâches et l'observèrent en silence, les enfants vinrent s'agiter autour d'elle en la bousculant, des hommes s'étaient regroupés à l'écart, probablement pour discuter au sujet

de la *Ćivia* qui venait de pénétrer sur leur territoire. Qui était-elle ? Que faisait-elle ici ?

Un peu en retrait, Salitha observait Alma, les mains sur les hanches avec une lueur dans le regard qui semblait dire : « Voilà, tu sais maintenant où je vis, fais-toi ton opinion et réfléchis bien avant de revenir. Chez moi, il n'y a pas de place pour le rêve. »

La visite dura moins de dix minutes. Il n'y eut aucun échange, on la laissa repartir comme elle était venue. Contrairement à ce qu'elle redoutait, personne ne lui avait craché au visage, jeté un seau d'eau sale ni n'avait brandi un couteau pour la menacer.

*

De retour à son appartement, elle passa une partie de la nuit à emballer dans des cartons tout ce qui ne lui était pas essentiel : bibelots, appareils ménagers, papperasse... Elle n'avait pris aucune disposition concernant ses meubles et ses vêtements, mais qu'importe. Tout pouvait rester en l'état pendant des années, elle s'en moquait. Une fois la porte refermée, elle oublierait son passé dans l'instant.

Elle retourna au campement le lendemain matin, une nouvelle fois avec la complicité de Salitha qui l'attendait dans la rue à proximité de son immeuble. Comme la veille, elle suivit la petite à distance et pénétra dans le bidonville par le chemin des ordures et des rats. Comme la veille, on l'observa. Des chiens vinrent la renifler. Mais alors qu'elle allait repartir un homme vint à sa rencontre. Il était grand, avait les bras tatoués et musclés et un ventre énorme. Sa tête sans cou paraissait directement vissée sur ses épaules, ses cheveux noirs collés en mèches barraient son front hâlé. Avec un accent indéfinissable, de sa voix rauque, il demanda à Alma en avalant les syllabes ce qu'elle voulait. Il parlait sans animosité mais sans chaleur.

— Je voudrais faire votre connaissance, dit-elle.

— Pourquoi ?

— J'aime bien Salitha, je la vois souvent en ville et j'avais envie de voir où elle vivait.

— Ça y est, tu vois... Salitha, c'mon fille. R'tourne chez toi maint'nant.

— D'accord, mais je vais revenir. J'aimerais vraiment parler avec vous.

— Pas 'jourd'hui.

Près d'une semaine fut nécessaire pour qu'un dialogue s'engage avec les Dzilim. Chaque matin, elle pénétrait dans le camp et s'asseyait sur un bidon ou un cageot renversé au centre de la place, là où les femmes battaient le linge dans les bassines. Au début, elles firent mine de l'ignorer. Elles parlaient fort, riaient en se claquant les paumes sur les cuisses. Puis, une ou deux parmi les plus jeunes commencèrent à lui adresser des regards sombres. Alma ne réagissait pas, elle restait assise sur son bidon. Au bout d'un quart d'heure, elle repartait.

Le quatrième jour, l'une des jeunes femmes s'approcha et lui tira la langue. Comme Alma ne réagissait pas, elles se moquèrent en l'imitant. Elles s'accroupirent en croisant les bras comme elle et prirent un air sérieux. Mais elles ne purent s'empêcher longtemps de pouffer de rire. Finalement, elles s'en allèrent en haussant les épaules.

Le cinquième jour, Alma reçut un fichu mouillé sur ses chaussures. Il y eut un silence. Elle se leva et au lieu de répondre à la provocation, elle prit deux épingles sur un fil et étendit le morceau de tissu fleuri.

Le père de Salitha observait la scène. L'une des femmes lui cria quelque chose et, à contrecœur, il vint jusqu'à Alma.

— Qu'est-ce que t'veux ? demanda-t-il.

— Je veux vivre avec vous, répondit-elle. Habiter ici.

— Ça pas possible, toi pas Dzilim.

— J'ai de bonnes raisons pour faire cette demande, laissez-moi vous expliquer.

— Pourquoi faire expliquer ?

— Si vous n'êtes pas convaincu, je partirai et je ne reviendrai plus jamais, je le jure.

Comme il se taisait, elle se mit à lui raconter l'histoire de sa rencontre avec Abel. Elle décrivit sa maladie et comment en l'invitant à se réfugier la nuit dans la serre il avait petit à petit changé d'aspect, à tel point qu'elle pensa qu'il était en voie de guérison. Elle parla aussi des élections et du danger que représentait une victoire du MLN. Le père de Salitha hochait la tête mais il gardait le silence. Quand elle en arriva à la trahison de Moon, à l'arrestation d'Abel et à sa disparition, le Dzilim leva la main.

— Arrête, dit-il.

— Je vous promets que c'est la vérité.

— Je sais, je compris, mais je besoin réfléchir... Reviens d'main.

Le lendemain, il l'attendait à l'entrée du campement. Il portait une chemise en flanelle grenat ouverte sur un tricot de corps et, sur la tête, un chapeau de paille ramené en arrière, qu'il ôta lorsque Alma vint à lui.

— Bon, dit-il. Nous parler longtemps c'te nuit après que tu m'as raconté. C'est triste pour ton ami, mais le vrai problème c'est avec l'chef Orkesen. C't'homme dangereux, pas bon pour Dzilim... Nous penser que bientôt lui président. Il faut qu'nous partir loin avant qu'il faire beaucoup d'mal.

— Alors je pars avec vous.

— Non.

— Écoutez, plus rien ne me retient ici, je n'ai plus de famille, plus d'amis. Je vous en supplie...

— Toi pas Dzilim, mad'moiselle. Toi Civia.

— *Tsivia* ? C'est quoi ?

— C'est l'nom des femmes qui sont pas Dzilim. On dit Civio pour les hommes. Vous êtes pas comme nous, et aussi je vais te dire une autre chose : c'est pas possible choisir sa famille, même pour une Civia.

Quand elle comprit qu'Alma était sur le point de renoncer, Salitha poussa un cri aigu. Son père sursauta. La gamine déboucha en courant d'une ruelle où elle s'était cachée pour les écouter. Elle se précipita sur Alma, lui prit la main et planta son regard dans celui de son père. Une grosse larme coulait sur sa joue bronzée. Alma ne bougeait plus, son cœur tambourinait sous son corsage. Le père voulut faire les gros yeux mais, comme beaucoup de pères, il détestait voir pleurer son enfant.

Après avoir juré copieusement en remuant la tête de droite à gauche, il leur fit signe de les suivre à l'intérieur de sa maison. Dans un tiroir, il prit un jeu de cartes qu'il tendit à Alma déployé en éventail.

— Tire une, n'importe quelle, avec main droite.

Alma tira une carte grasse, jaunie et écornée, et la retourna. Elle représentait un homme marchant sur une route, accompagné d'un chien.

— Hmmm, dit simplement le père de Salitha.

— C'est bien ?

— Sais pas. Tire autre carte.

Alma tira sans marquer la moindre hésitation. Au moment où elle retournait la carte, elle sentit des picotements sur toute la surface de sa main. En découvrant les symboles imprimés, l'homme sourit.

— *Trois de coupe*, dit-il d'une voix forte.

— C'est mieux ?

— Ça va. Rentre à ta maison, j’vas réfléchir à tout ça.

Depuis qu’elle avait fait le vide chez elle, Alma dormait dans un duvet à même le sol, près d’une valise où elle avait entassé ce qu’elle avait de plus précieux, c’est-à-dire presque rien, des affaires de toilette, quelques vêtements de rechange, l’enveloppe avec les petits cœurs de Salitha et une photo d’Abel prise un soir dans la serre.

Chaque matin, elle se précipitait à la fenêtre en espérant voir Salitha mais il n’y avait personne en bas de son immeuble. Cela dura une semaine de plus sans la moindre nouvelle. Mais, alors qu’elle commençait à désespérer, elle fut réveillée bien avant l’aube par des sifflements. Salitha n’était pas seule, elle avait amené avec elle toute une ribambelle de gamins qui l’escortèrent dans la nuit jusqu’au camp.

Les Dzilim étaient tous rassemblés sur la place autour de leurs roulottes à cheval et de quelques camionnettes antiques chargées jusqu’à la gueule. Le père de Salitha ouvrit la porte arrière de son véhicule où il avait aménagé un espace minuscule entre deux matelas roulés.

— J’ai apporté des paquets de café, dit Alma pour engager la conversation, ils sont dans ma valise.

— C’est bien, merci. Maint’nant monte dans l’camion, on s’en va.

*

Le dimanche suivant, le MLN triompha aux élections, remportant la majorité absolue des sièges. Pal Orkesen serait nommé Premier ministre dans les jours à venir, plus aucun doute ne subsistait. C’est dans cet esprit d’euphorie conquérante qu’il prépara son intervention, entouré dans son quartier général par ses plus proches fidèles, dont le docteur Kriegel.

À vingt et une heures, une limousine déposa Orkesen devant le Parlement où il se fraya un chemin à travers une nuée de photographes et de supporters. Il portait son costume bleu marine fétiche, une rose blanche épinglée à sa boutonnière, rasé de frais, la moustache taillée fin, les cheveux gominés. Le Premier ministre en exercice, vieil homme défait, chef d’un gouvernement critiqué et d’un parti en ruine, lui serra la main à regret. Orkesen lui rendit son salut en se forçant à garder son sérieux mais il ne put s’empêcher de lui administrer une tape sur l’épaule en lui susurrant à l’oreille : « C’est à moi, maintenant, de dire le temps qu’il fait. » Puis, après

avoir traversé la grande salle des réceptions, il s'avança vers le balcon. Il entendit la foule scander son nom et, restant un instant en retrait de la fenêtre, il se délecta de ce grondement retenu. Enfin, en bombant le torse, il gravit le marchepied qui menait au pupitre. La clameur s'intensifia. Il leva les bras pour marquer le V de la victoire avant de faire signe de se taire.

Le temps était comme suspendu. Au moment où il déployait les trente feuillets de son discours sur la tablette, on entendit un claquement sec par-dessus les murmures, comme le battement d'ailes d'un hibou qui prend son envol. Pal Orkesen poussa un soupir, leva les yeux au ciel et tomba de tout son long en arrière. Un flot de sang jaillit de son cou, se répandant sur le balcon. Il était mort.

*

Les Dzilim avaient levé le camp dans la nuit du mercredi au jeudi, quatre jours avant l'ouverture du scrutin. Au petit matin, ayant depuis longtemps quitté les derniers faubourgs, le convoi laissa la route nationale trop exposée et bifurqua pour emprunter une route secondaire presque invisible au milieu des champs de maïs. Lors d'une pause, Alma apprit que les hommes les plus vigoureux s'en étaient allés à pied bien avant minuit pour préparer le premier bivouac. Le point de rendez-vous avait été fixé à une soixantaine de kilomètres au nord, dans un bois. Quand ils y parvinrent en fin de matinée, un grand feu flambait au milieu de la clairière et une dizaine de lièvres pendaient à une branche.

Les véhicules formèrent un cercle, et les familles se partagèrent la viande chassée par les éclaireurs. Pas de chants, pas d'alcool, l'ambiance était morose. Des guetteurs armés parcoururent le bois toute la nuit suivante. Une équipe de relève avait déjà quitté les lieux pour préparer la deuxième étape.

Le vendredi soir, ils avaient atteint les contreforts du Kojnland. Le père de Salitha expliqua à Alma qu'il restait encore une journée de route avant de franchir un col et de redescendre vers un plateau où ils s'installeraient en lisière d'une forêt de sapins, non loin d'un torrent. L'endroit était sûr et bien connu de leur communauté. Plus bas dans la vallée, un gros bourg marquait la frontière. On y descendrait pour s'approvisionner en denrées alimentaires mais il était hors de question de vouloir passer la douane par le poste officiel. La frontière serait franchie clandestinement, toujours de nuit et par

des sentiers forestiers, famille après famille. Cela prendrait plusieurs semaines s'il le fallait, même s'il y avait peu de risques de se faire prendre sur ces chemins forestiers, souvent empruntés par les Dzilim de génération en génération. Une seule fois, l'un d'eux s'était trouvé nez à nez avec des douaniers dans un sous-bois. L'affaire avait été rondement négociée en concédant quelques bouteilles de gnôle à ces valeureux fonctionnaires. On se racontait souvent cette anecdote qui, encore aujourd'hui, faisait pleurer de rire autour du feu de camp.

Le col fut franchi sans encombre par un chemin de berger tracé à travers les alpages. La colonne progressait lentement, ce qui laissait du temps aux enfants pour gambader avec les chiens dans l'herbe jaune. Peu d'arbres poussaient à cette hauteur mais dès que le chemin redescendit en lacets vers le plateau, on commença à distinguer des bosquets de mélèzes. Les prairies devinrent plus vertes et parsemées de fleurs.

Tout à coup, quelqu'un siffla et tendit le bras vers l'horizon. Des silhouettes blanches comme des fantômes couraient sur la crête. C'étaient les fameux chevaux sauvages du Kojnland, des pur-sang qui vivaient sur ces pentes depuis des siècles, indomptables, adulés comme des dieux par les habitants de la région. Ils passèrent en file comme pour rappeler qu'il fallait compter avec eux et respecter leur territoire. Les Dzilim souriaient de toutes leurs dents, certains leur firent des signes, d'autres poussèrent des cris secs, « yep, yep ! ». Les enfants galopèrent autour de leurs parents en se cabrant pour imiter les chevaux. L'excitation était à son comble.

— Je rêve d' monter une bête comme ça, dit le père de Salitha, un léger trémolo dans la voix.

En fin d'après-midi, le convoi arriva en lisière d'une épaisse forêt d'épicéas. Les éclaireurs avaient déjà coupé le bois pour le feu et scié des troncs pour les cloisons destinées aux cabanes. Cette fois, en plus des lièvres, ils avaient attrapé un bouquetin qui grillait sur la broche. Comme les jours précédents, les roulottes et les camions formèrent un cercle autour du feu. Malgré la fatigue, le moral était remonté au plus haut, chacun paraissait soulagé d'avoir mis de la distance avec la capitale, et le repas dura longtemps, entrecoupé de palabres et de chants.

Épuisée par le trop-plein d'émotions, Alma s'était retirée à l'arrière du camion. De temps en temps, Salitha jetait un œil par la portière pour voir si elle dormait. Au réveil, elle trouva la petite à ses pieds, le pouce dans la bouche.

Dès le lever du soleil, les femmes descendirent laver le linge et la vaisselle dans le torrent qui coulait en contrebas de la forêt. C'était aussi dans ce torrent qu'on ferait sa toilette, en respectant l'intimité de chacun, car les Dzilim avaient un sens très développé de la pudeur, contrairement à ce que les ragots colportaient sur leurs mœurs dissolues, voire contre nature.

Pendant ce temps, les hommes avaient entrepris la construction des habitations. Ils martelaient en chantant et en se lançant des plaisanteries. Alma, assise sur une bûche, écoutait en fermant les yeux. Pour la première fois depuis des mois, elle se sentait heureuse et détendue.

Quand les femmes remontèrent du torrent, elle se joignit à elles pour étendre le linge. On ne se moquait plus. Une jeune qui l'avait agressée à l'une de ses premières visites lui tendit un panier et l'entraîna vers la prairie pour cueillir des plantes. En tant que botaniste, Alma connaissait toutes les fleurs de la montagne, leurs noms communs aussi bien que leurs appellations scientifiques, leurs bienfaits et leurs contre-indications. Très vite, elle s'aperçut que les Dzilim en savaient autant qu'elle. Ils ne désignaient pas les plantes par leurs noms : on disait « de l'herbe », « des fleurs », « des branches », rien de plus. Par contre, leurs vertus médicinales étaient parfaitement maîtrisées. L'arnica et la reine-des-prés étaient utilisées comme anti-inflammatoires, le sureau noir guérissait les rhumes et les maux de gorge, la gentiane facilitait la digestion. Les plantes nocives étaient systématiquement évitées. À quoi bon faire des études ? se dit Alma. Et elle eut le bon réflexe de ne jamais faire aucun commentaire savant.

De cette première cueillette, elles revinrent avec plusieurs kilos de pissenlits. Le père de Salitha les observait en se roulant une cigarette, un large sourire aux lèvres. Quand Alma passa près de lui, il dit :

— C'est bien.

— Que vont-elles faire de tous ces pissenlits ? De la salade ?

— Non, elles préparent balikserla... Tu faire griller morceaux d'cochon dans marmite. Après tu mettre beaucoup pissenlits et aussi beaucoup d'eau. Quand tout cuit, tu enlèves pissenlits et mélanger avec farine pour faire une bouillie. Tu manges le cochon avec bouillie et beaucoup piments.

— Une bouillie de pissenlits ? Ça doit être amer ?

— Un peu, mais très bon pour stomach.

— Oui, c'est vrai. Et aussi pour le foie.

— Et pour faire bien pipi.

— Je vois que vous savez tout sur les plantes. Bravo.

— C'est obligé. Nous pas aller chez l'médecin, pas d'médicaments.

Pendant qu'ils discutaient, les femmes avaient déballé d'un sac de toile un quart de porc dont elles brossaient la couenne recouverte de sel.

— Vous mangez aussi du hérisson ? osa demander Alma en faisant la grimace.

— Non ! Jamais ! C'est les amis de Orkesen qui disent ça pour faire peur. Mais on mange blaireau, quand même, avec sauce vin rouge et champignons.

— C'est bon ?

— Oui, ça va, pas mal. Je préfère l'canard. Je vais préparer un pour toi.

— Il y a des canards dans la montagne ?

— Non, mais dans l'vallée il y a.

— Tu vas en voler un, c'est ça ?

— Acheté, volé... C'est l'même goût.

Il partit d'un éclat de rire en se tapant sur les cuisses avec ses grosses mains. Son ventre et ses bajoues tressaillaient comme des baudruches. Il n'était pas beau, mais il émanait de lui beaucoup de force, physique et mentale. Il inspirait le respect et l'autorité.

— Est-ce que vous êtes le chef du camp ? demanda encore Alma.

— Non, non, il y a pas d'chef, c'est pas comme chez les Cívio. Chez Dzilim, il y a un conseil, on parle et on décide.

— Je peux vous poser une autre question ?

— Tout ça qu'tu veux.

— Où est votre femme ?

— Elle est avec Dieu.

Avant le coucher du soleil, le village était entièrement construit et les tuyaux de cheminée fumaient comme en plein hiver. Salitha et ses copines étaient occupées à un jeu qui rappelait la marelle. Un peu plus loin, son père semblait en grande discussion avec un groupe d'hommes de son âge.

Au bout d'une dizaine de minutes, l'un d'eux lui tapa sur l'épaule, ils se saluèrent, et le père de Salitha traversa la place pour rejoindre Alma. « Viens avec moi », lui dit-il d'une voix sourde. Il lui désigna une petite hutte recouverte d'une bâche bleue, attenante à sa propre cabane. Un tapis à grands motifs colorés recouvrait le sol de l'unique pièce. En tas, dans un coin, un matelas roulé, une couverture, quelques ustensiles de cuisine et plusieurs paquets de café. Au centre, le poêle ronflait.

— C'est ta maison, annonça-t-il avec un ample geste du bras.

— Oh, merci ! Je suis confuse, il ne fallait pas vous donner tout ce mal...

— Tu peux pas vivre chez moi.

— Je comprends.

— Je sais que tu comprends. Salitha peut venir te faire visites mais pas moi. On s'voit dehors.

— Ça me va.

— C'est bien.

— J'ai encore une question... Pourquoi les poêles sont-ils toujours allumés ?

— Tu dois toujours avoir café chaud si une personne vient chez toi, été, hiver, tout le temps. C'est la politesse.

Le lendemain, Alma rapporta de l'eau du torrent dans un grand seau et en fit bouillir dans la cafetière. Presque aussitôt, la jeune femme qu'elle avait accompagnée à la cueillette se présenta. En échange d'une tasse fumante, elle offrit à Alma un petit paquet de sel. Quelques minutes après son départ, deux autres femmes vinrent examiner l'intérieur de la hutte et, après avoir bu leur café, elles laissèrent à Alma une cuillère en bois et une branche de laurier-sauce pour la cuisine. Une quatrième arriva avec un cube de savon. Elle expliqua tant bien que mal que l'eau du torrent était pure et que l'on pouvait non seulement s'y laver mais en boire sans risque. Le va-et-vient dura toute la matinée. Entre deux visites, Alma se dépêchait de rincer les deux tasses qu'elle possédait. À midi, il n'y avait plus de café. C'est alors que Salitha et son père frappèrent à la porte, tous deux un large sourire aux lèvres.

— C'est bien, c'est très bien, dit-il en restant sur le seuil.

— Je fais partie de la famille, alors ?

— Pas encore.

— J'aimerais connaître votre prénom.

— Je suis Nanosh.

— C'est un beau prénom.

— Oui, c'est bien. Mon grand-père était déjà Nanosh, mon père et mon oncle aussi, et un cousin... Bon, demain, des femmes allons à la ville pour ach'ter à manger. Tu peux aller avec.

Le mercredi était jour de marché dans la vallée, le moment idéal pour passer inaperçu au milieu des ménagères et des paysannes venues faire leurs emplettes au bourg, et dont les ponchos fleuris et les foulards ressemblaient

à s'y méprendre à ceux des femmes Dzilim. Alma et ses trois compagnes flânèrent devant les étals, tâtant les légumes et les fruits, examinant les charcuteries, caressant les étoffes mais sans rien acheter. L'argent était compté, il fallait se contenter de l'essentiel, les produits impossibles à glaner dans la nature : savon, farine, sucre, saindoux, tabac et, bien sûr, du café.

En quittant la capitale, les Dzilim avaient stocké en assez grande quantité du porc salé, des saucisses fumées, des choux et des cornichons en saumure, des pommes, du vin et de la bière. Ils avaient aussi emmené avec eux un coq, quelques poules pondeuses et deux chèvres qui donnaient du lait. Pour améliorer l'ordinaire en attendant le moment de passer la frontière, les hommes chasseraient du petit gibier de montagne et pêcheraient dans le torrent. Alma se proposa pour aller acheter le tabac à la brasserie.

Envahie d'un nuage de fumée, la salle était bondée. Les hommes entrechoquaient leurs verres, s'invectivant d'une table à l'autre autour d'un débat qui paraissait les tenir en effervescence. On se montrait les unes des quotidiens en les brandissant très haut. Un événement important avait dû se produire, si bien qu'Alma décida de se procurer le journal local.

En lisant le titre qui s'étalait en caractères gras sur la première page, elle comprit immédiatement l'ampleur de la nouvelle :

ORKESEN ASSASSINÉ DÈS SON ÉLECTION. LE COUPABLE RESTE INTROUVABLE.

Pour ce qu'elle en percevait dans le brouhaha du café, personne n'était d'accord sur l'attitude à adopter. Il y avait les partisans d'Orkesen qui parlaient de marcher sur la capitale et les autres qui attendaient une déclaration du président de la République. Pour en savoir plus, elle jugea qu'il valait mieux sortir et parcourir le journal à tête reposée. Elle alla s'asseoir sur un banc un peu à l'écart du marché et se mit à lire l'article :

« Le meurtre de Pal Orkesen n'est toujours pas élucidé. Pour mémoire, une foule enthousiaste attendait dimanche soir devant le parlement le vainqueur des élections législatives. À peine Monsieur Orkesen était-il arrivé pour prendre la parole au balcon qu'un coup de feu était tiré sur lui, le blessant mortellement. Aussitôt la panique s'emparait du public, la débandade provoquant la mort d'une personne et faisant de nombreux blessés piétinés par la foule. Ce mercredi, le tireur court toujours malgré les nombreux barrages de police établis sur tout le territoire. Le Président doit s'exprimer dans la soirée pour annoncer les dispositions qui vont être mises

en œuvre. Il est probable que nous nous dirigeons vers l'organisation de nouvelles élections. En attendant, la confusion règne un peu partout dans le pays. *C'est une grave atteinte à la démocratie qui appelle une réponse rapide et ferme de la part du gouvernement, sans quoi la colère du peuple va s'intensifier, je vous le garantis*, a déclaré avec force le docteur Kriegel, l'un des proches collaborateurs de Pal Orkesen. »

Depuis le centre-ville, on ne distinguait pas le poste frontière situé à quelques kilomètres en aval mais il était fort probable que les contrôles avaient été renforcés et que des policiers armés étaient déployés le long de la route. Alma se dépêcha de rejoindre les autres et leur fit comprendre qu'il était urgent de remonter vers la forêt.

La nouvelle provoqua une immense stupeur chez les Dzilim. Tous s'étaient réunis autour de Nanosh qui traduisait les propos d'Alma. Les visages étaient sombres, des femmes priaient en silence et chacun regardait son voisin en fronçant les sourcils. Comme la pluie menaçait, on décida de monter une tente au centre du campement où l'on installa le plus de chaises possibles pour préparer la tenue d'un conseil.

Les palabres durèrent une partie de la nuit. L'assassinat d'Orkesen suscitait l'incompréhension. Malgré les menaces que le MLN faisait peser sur la communauté, personne ne se réjouissait de sa disparition. On se demandait plutôt pourquoi quelqu'un avait jugé bon de l'éliminer contre la volonté du peuple qui avait voté pour lui. Jamais un Dzilim n'aurait osé s'opposer à une décision du conseil et encore moins en assassiner l'un de ses membres. À l'unanimité, on pensait que ce sacrilège ne pourrait qu'engendrer un épouvantable chaos. Pendant les échanges, les averses se succédaient en crépitant sur la bâche agitée par le vent. Pour se faire entendre, les orateurs devaient presque crier. Même si tous étaient d'accord sur le constat, les avis divergeaient quant à l'attitude à adopter. Fallait-il passer la frontière au plus vite ou attendre la suite des événements ? Rien n'était clair.

Finalement, au petit jour, Nanosh se rendit chez Alma pour lui expliquer ce qu'il résultait des palabres. Les Dzilim renonçaient à passer clandestinement la frontière pour le moment. Il leur paraissait préférable d'attendre les nouvelles élections avant de réagir. La seule chose à faire dans l'immédiat était de déplacer le campement au cœur de la forêt, de le consolider et de se montrer discrets dans les déplacements.

— Maint’nant tu iras seule en ville, dit Nanosh, juste pour l’tabac, l’café et l’journal.

— Et pour le reste, la nourriture ?

— Toi pas s’occuper d’ça. Tout l’monde va bien manger quand même.

— Ça risque de durer, Nanosh. Il faut du temps pour mettre en place des élections, surtout dans de telles circonstances.

— Jusqu’à quand ?

— Je l’ignore, peut-être un mois... ou deux. L’hiver ne sera plus très loin.

— D’accord. On va couper plus de bois.

*

Comme il l’avait promis, le président de la République s’exprima dans la soirée du mercredi.

Il souhaitait, ainsi que le pressentait la presse, qu’un nouveau scrutin ait lieu, mais les tensions devaient d’abord s’apaiser, les menaces du MLN cesser, sinon il ne signerait pas l’ouverture de la campagne électorale. Selon lui, la frustration des partisans d’Orkesen avait provoqué des affrontements inacceptables en démocratie. Et il refusait avec force l’argument selon lequel on leur volait une victoire bel et bien acquise dans les urnes. Pour lui, il s’agissait d’une erreur de jugement. Le MLN n’ayant plus de leader, il fallait obligatoirement rebattre les cartes et repartir sur des bases saines. « Si au bout du compte le résultat est identique, les choses seront claires, aucune contestation ne sera plus possible, le MLN gouvernera, je m’y engage », précisait-il. Les journaux parlaient d’un report pour fin octobre, début novembre.

Une semaine s’écoula. Caché dans les sous-bois, le camp était désormais à l’abri d’intrusions éventuelles même si quasiment personne ne fréquentait la zone, à part quelques bergers inoffensifs et indifférents au sort des Dzilim.

Le mercredi suivant, Alma se rendit comme convenu au marché pour faire quelques provisions et rapporter les nouvelles. Quand elle revint essoufflée une heure plus tard, sans tabac et sans journal, elle était bouleversée. Faisant signe à Nanosh qu’elle ne voulait voir personne, elle s’enferma dans sa hutte.

Jamais elle n'aurait imaginé la scène à laquelle elle venait d'assister. Dans une alcôve en retrait de la salle enfumée de la brasserie, elle avait aperçu Kriegel ! Aucun doute possible, c'était bien lui, avec son dos voûté, ses cheveux filasse, ses yeux chafouins. Il buvait une bière avec d'autres hommes, et la discussion avait l'air animée. Comment cet imbécile pouvait-il se trouver ce jour-là exactement au même endroit qu'elle ? Personne n'avait remarqué sa fuite, elle en était certaine. Comment aurait-il pu savoir qu'elle avait quitté la capitale en pleine nuit avec les Dzilim ? Et pourquoi la traquer jusqu'ici ? N'était-il pas débarrassé maintenant qu'elle avait disparu ? Pendant plus d'une heure elle se reposa les mêmes questions sans trouver de réponse rationnelle, jusqu'au moment où la réalité lui sauta aux yeux : il n'était pas venu pour elle.

Il fallait à tout prix qu'elle retourne au café pour apprendre la vraie raison de sa présence dans la région, en espérant qu'il serait encore à la brasserie. Elle refit le chemin dans l'autre sens en s'élançant dans la pente abrupte de la forêt, glissant sur le tapis d'aiguilles, se raccrochant aux branches, slalomant entre les rochers. Enfin arrivée sur la petite route de la vallée, elle se mit à courir à perdre haleine, la jupe retroussée jusqu'à la taille. Elle ne ralentit qu'à l'entrée du bourg. Avant d'atteindre la brasserie et de pénétrer dans la salle, elle resta un long moment adossée à un mur pour tousser et reprendre son souffle.

Kriegel et ses acolytes occupaient toujours la même place, les bocks de bière accumulés sur la table. À présent, il était le seul orateur. Les autres le couvaient du regard en hochant la tête. Alma s'approcha discrètement du comptoir en zinc et fit signe à la serveuse.

— Qui sont ces hommes là-bas ?

— Des touristes. Ils sont arrivés samedi, ils ont pris des chambres à l'Hôtel de la Gare. Ils passent leurs matinées ici et ils causent. L'après-midi, à ce qu'il paraît, ils randonnent dans les alpages. Ils reviennent juste pour dîner et après, dodo.

— Vous en connaissez certains ?

— Non, je vous dis, ils sont pas du coin.

— Merci, vous êtes très gentille... j'aime beaucoup votre broche en aigue-marine.

— Elle me vient de ma grand-mère, j'y tiens énormément.

— Vous avez raison. Je suis bijoutière, et je peux vous dire que vous possédez un joyau.

La serveuse dévisagea Alma d'un air suspicieux mais, en même temps, la remarque avait fait son effet. Elle posa son torchon sur le comptoir, se pencha en avant et lui demanda ce qu'elle entendait par « joyau ». Alma lui répondit que la broche avait sûrement plus de cent ans et qu'elle avait été fabriquée par un artiste, certainement à un seul exemplaire. Cela valait une fortune, elle en mettait sa main à couper.

— Je pourrais la voir de plus près ? demanda-t-elle.

— Venez avec moi dans la cuisine.

La serveuse se prénomma Gerda. Moins d'une heure plus tard, elles étaient les meilleures amies du monde. Alma lui avait confié que l'un des types dans l'alcôve était son mari et qu'elle le soupçonnait de profiter d'un voyage entre copains pour retrouver sa maîtresse avec la complicité des autres. Gerda compatissait d'autant plus qu'elle avait eu elle-même des déboires de cet ordre avec son époux. Elles s'accordèrent sur le fait que les hommes étaient des porcs. Alma en profita pour lui demander s'il y avait un endroit dans le café d'où elle pourrait espionner leurs conversations du matin. Elle en apprendrait peut-être un peu plus sur les sales petites magouilles de son mari.

— Il y a un rideau derrière l'alcôve, lui dit Gerda. Il dissimule une porte de service, accessible par l'arrière du restaurant, il faut passer par le couloir que vous voyez au fond de la cuisine. Si vous l'entrouvrez et que vous restez dissimulée par le rideau, vous entendrez tout. Mais je sais pas si j'ai le droit...

— Allez, insista Alma, en échange je vous promets d'évaluer le prix de votre broche.

— Bon, c'est d'accord. Venez de bonne heure demain matin.

*

Ils arrivèrent comme d'habitude en roulant des mécaniques. Ils portaient tous la même veste gris souris avec un col cheminée en velours vert, typique du Kojnland. Cet accoutrement leur donnait l'air de porter l'uniforme, ce qui les rendait à la fois ridicules et menaçants.

Kriegel leva la main pour appeler la serveuse. Gerda prit les commandes. Une fois qu'ils furent servis, elle fit un clin d'œil à Alma qui attendait déjà dans la cuisine. Elle prit le couloir et alla se poster à l'endroit indiqué par

Gerda. C'était une sorte de débarras encombré de balais, de cagettes et de bouteilles vides. La porte qu'il fallait entrouvrir servait de sortie de secours. Le rideau qui la masquait côté salle était suffisamment épais pour ne pas provoquer d'appel d'air. Alma s'assit sur une pile de cagettes et tendit l'oreille.

La serveuse n'avait pas menti, Kriegel et ses sbires se trouvaient à moins de deux mètres d'elle.

— Nous avons trinqué, disait le dentiste, à présent mettons-nous au travail, il n'y a plus une minute à perdre, cette farce a assez duré, mes chers camarades. Le temps de l'action est venu.

Elle l'avait toujours entendu pérorer, aussi bien à table le dimanche que dans son cabinet avec ses clients mais, avec sa nouvelle marotte politique, c'était de pire en pire. En préambule, il répéta plus ou moins ce que le journal martelait depuis plusieurs jours, le pouvoir actuel tentait de voler les élections au MLN. Cependant, le gouvernement n'en démordait pas : on revoterait, même si personne ne savait quand la nouvelle campagne démarrerait de manière officielle, ce qui en soi constituait un scandale. Les plus pessimistes parlaient de début décembre.

— C'est inenvisageable, il faut agir avant ! Nous parlions de révolution, eh bien nous y sommes ! gronda Kriegel.

Mais, autour de la table, certains hésitaient encore : « C'est dangereux », « Nous ne sommes pas assez préparés », « Et si nous échouons ? », « On nous surveille, forcément ». Kriegel éleva la voix, ignorant les regards soucieux des consommateurs.

— Quel genre de types êtes-vous ? En tant que militants de la première heure, vous êtes censés représenter l'élite de ce parti ! Ne partageons-nous pas les mêmes idées depuis le début ? (Puis, baissant la voix :) Orkesen nous a menés aux portes du pouvoir en jouant le jeu des institutions, mais vous voyez bien que la démocratie est une mascarade et que ces gens sont des voyous. Qui a payé pour assassiner notre chef ? Le pouvoir en place.

Il y eut un silence.

— Quand même, tu y vas un peu fort, dit quelqu'un.

— Messieurs, Messieurs, je vous en conjure, pas d'angélisme ! Et toi, je te retiens, on en reparlera plus tard... Mais soit, donnons-nous encore deux ou trois jours de réflexion. Pas plus. Vous savez pourquoi nous avons choisi de nous réunir au cœur du Kojnland... Dimanche, nous monterons jusqu'au chalet de Jonas Broll et si, comme je l'imagine, vous répondez tous

présents, nous ferons de ce lieu oublié le point de départ de notre croisade... Ai-je besoin de vous rappeler ce que Broll a dit ? « La fin justifie les moyens. » Ce sera désormais notre devise. Vive le MLN !

Ils trinquèrent à nouveau et, revigorés, quittèrent la brasserie en chantant. La plupart des clients gardèrent prudemment le nez dans leur verre, mais quelques-uns se levèrent sur leur passage en les saluant.

Nanosh attendait Alma sur la route. En remontant à travers bois, elle s'excusa de son attitude et entreprit de lui expliquer ce qu'elle venait d'apprendre. Elle pensait, lui dit-elle en lui pressant le poignet, que Kriegel était en train de fomenter un coup d'État.

— Qu'est-ce que c'est, un coup d'État ?

— Cela veut dire qu'ils veulent prendre le pouvoir par la force.

— Mais c'est pas possible !

— Si, c'est possible. C'est mon beau-frère qui est à la tête du complot. Il se croit plus puissant et charismatique qu'il ne l'est en réalité mais je ne sais pas, il est tellement incontrôlable...

— Tu as bien fait d'partir avec nous, Alma. Les Cívio, ils sont tous fous.

Après une nouvelle nuit passée à débattre sous la tente, les Dzilim firent le choix d'attendre l'éventuel coup d'État. Le calcul était aussi simple que naïf : si Kriegel prenait le pouvoir, chaque famille tenterait de quitter le pays aussi vite que possible en s'éparpillant sur les différents sentiers de montagne et ils se retrouveraient plus tard, C'était jouable, ils avaient l'habitude de décamper. Si le complot échouait et que la majorité actuelle était reconduite aux élections, ils repartiraient tranquillement vers la capitale où ils savaient comment subsister sans trop d'efforts.

Alma n'approuvait ni la fuite qui les mettrait en grand danger si le pays se fermait d'un seul coup, ni le retour vers « la civilisation », qui les replongerait dans une existence précaire. Avec un peu d'amertume, elle demanda à Nanosh s'ils avaient tiré les cartes pour privilégier l'option de l'attente. Il rit et lui répondit que les cartes, c'était juste pour le folklore. Entre eux, ils n'y croyaient pas plus que ça. Pourtant, Alma se souvenait que, dans son cas, le tirage avait dû fonctionner puisqu'ils avaient accepté de la prendre avec eux.

— Quelquefois ça marche, répondit Nanosh en souriant.

Il n'avait pas oublié la première lame tirée par Alma, le *Fou*, qui avait montré sa volonté de prendre un nouveau chemin, de vivre librement et sans attache. Mais cet arcane pouvait s'interpréter aussi de façon négative : je ne

sais pas où je vais, je suis perdue, je m'égare dans une fuite en avant. Heureusement, elle avait ensuite tiré le *Trois de coupe*, qui symbolisait l'amitié et l'harmonie. La part positive avait triomphé.

— Tu vois que tu y crois ! s'écria Alma.

Pour la première fois, elle le tutoyait. Il s'en rendit compte et la fixa d'un air moqueur jusqu'à ce qu'elle baisse les yeux. Alors, il prit délicatement son menton entre ses gros doigts et lui releva le visage.

— Dis-moi c'que tu penses.

— Je veux continuer à vivre avec vous mais je ne veux pas retourner en ville.

— Donc, tu veux qu'ton beau-frère il gagne le coup d'État.

— Certainement pas ! D'ailleurs, je suis persuadée qu'il va perdre son pari, mais j'aimerais surtout que vous fassiez un autre genre de choix... Ce n'est pas une vie d'aller d'un endroit à un autre en permanence. Et pour quel résultat ? Végéter dans la crasse près d'un aéroport, d'une gare ou d'une usine ? Faire des kilomètres chaque jour pour trouver un point d'eau ? Laisser les enfants mendier dans les rues ? Se faire insulter en permanence ?

— Tu as raison, c'est difficile cette vie.

— Alors, pourquoi ne pas rester dans la montagne d'où personne ne viendra vous déloger ?

— Pas sûr, ça. Personne il aime les Dzilim. Ici aussi. Partout.

— Peut-être, mais moi, je crois qu'il existe des moyens pour se faire accepter... Écoute ce que j'ai à dire, ne dis pas non tout de suite.

— J'écoute.

— Il y a beaucoup de hameaux désertés dans la région qui ne demandent qu'à revivre... J'ai pensé que vous pourriez devenir fermiers, élever des animaux, faire pousser des fruits et des légumes et vendre vos produits au marché.

— Impossible, les Dzilim sont vagabonds, ils ne peuvent pas être fermiers.

— Mais si, Nanosh, c'est juste une question de volonté... Je vous ai vus faire, je sais que vous êtes capables de retaper n'importe quelle bâtisse... Les familles ne seraient pas séparées, elles continueraient d'appliquer les règles de la communauté mais chacun aurait un vrai toit. Et un métier. Ce n'est pas si terrible d'habiter quelque part et de gagner sa vie, non ?

— Tu n'comprends rien.

— Si tu ne le fais pas pour toi, fais-le au moins pour Salitha. Tu n'aimerais pas que ta petite fille puisse aller à l'école ?

— C'est toi la petite fille, tu rêves trop.

Pendant qu'ils discutaient âprement sur le seuil en buvant café sur café, une fine couche neigeuse était en train de recouvrir les alpages et des flocons tourbillonnaient au-dessus de la forêt. Une simple averse d'octobre, un peu précoce. Le camp restait protégé des intempéries par l'épaisseur de la canopée mais d'ici quelques semaines, la neige tomberait pour de bon. Accumulée sur les branches les plus hautes, elle finirait par dégringoler en paquets sur les cabanes, il faudrait alors déblayer les seuils chaque matin à la pelle, secouer les bâches de toit pour qu'elles ne s'effondrent pas, couper du bois encore et encore pour se chauffer au mieux, fabriquer des couvertures supplémentaires, empêcher les enfants d'attraper du mal en allant courir dans la forêt. Et, coup d'État ou pas, le moment viendrait de reprendre la route dans des conditions devenues défavorables.

Aujourd'hui, Alma avait échoué à convaincre Nanosh. La prochaine fois elle y mettrait plus de subtilités et peut-être qu'elle emploierait des arguments plus intimes... Après le dîner, assise devant sa hutte elle l'observa faire les cent pas sur la place en fumant, les mains croisées dans le dos, la tête baissée comme un homme qui médite à la résolution d'un problème complexe.

Il faisait froid. En allant se coucher, elle se demanda comment les chevaux sauvages du Kojnland parvenaient à passer l'hiver, depuis la nuit des temps, sur ce territoire désolé où la température était glaciale de novembre à mars. Comment pouvaient-ils survivre sous la neige et dans le vent, sans abri et sans nourriture ? Ils résistaient pourtant car, chaque printemps, ils réapparaissaient aussi majestueux que l'année précédente, avec dans le regard cet éclat de folle insoumission que les Dzilim ne possédaient plus.

OceanofPDF.com

8 – Chacun lutte comme il peut

À présent, Moon se souvient de tout ce qui a précédé. Il est couché sur le ventre, son casque a sauté dans sa chute, il sent la pluie qui ruisselle sur ses cheveux et son visage, la boue qui s'introduit dans sa bouche. Ce n'est pas désagréable ce goût de terre humide. Il n'a pas mal, mais il est comme engourdi. Le mieux serait d'éviter de penser mais, dans la jungle, c'est un luxe impossible. Il faut toujours être attentif à quelque chose. Une araignée velue qui tombe d'une branche, un serpent qui traverse un chemin, un félin qui surgit d'un buisson, c'est déjà un problème à résoudre. En temps de guerre, c'est pire. Le danger peut venir d'un groupe d'hommes en embuscade, armés de machettes. Ils sortent comme des diables d'une boîte en poussant des cris de sauvages. Surtout, ne pas courir. Il faut s'arrêter et tirer des rafales dans leur direction... L'un d'eux aura peut-être la chance d'arriver jusqu'à vous pour vous blesser au bras ou à la cuisse avant de tomber. C'est toujours embêtant. Les plaies ne sont pas belles, elles s'infectent vite. Il convient aussi de faire attention aux pièges : ils enterrent des pieux dont la pointe est enduite de poison. Si vous marchez dessus, elle transperce votre chaussure et s'enfonce dans votre pied. Là, c'est fini pour vous... Quand vous tuez un ennemi, vous devez éviter de regarder son cadavre. Poursuivez votre chemin, sauf si l'officier vous ordonne de le fouiller. Mais en général ils n'ont sur eux ni papiers ni photo d'un parent ou d'une amoureuse, ni même des cigarettes.

Au début, Moon pensait que la jungle était un chaos et que la guerre était un chaos dans le chaos. Avec l'expérience, il a fini par se rendre compte que le foutoir apparent obéissait à des règles, à des lois, parfois. La loi de la jungle, autrement dit : ce qui semble illogique, désordonné, ne l'est pas tant que cela. Rien ne s'écroule vraiment tout à fait malgré les erreurs des uns et l'incompétence des autres. Dans la guerre, la stratégie peut aller de pair avec les coups de poker. Et dans la guerre, chacun a la possibilité de trouver sa place en fonction de sa propre psychologie. Dans la guerre comme en période de paix, d'ailleurs. De la naissance à la mort, chacun lutte comme il peut.

Moon aimait les opérations de ratissage parce que, dans ces moments-là, il ne pensait plus à Alma ni à son existence passée. Il était un autre homme, un homme bête et violent, un homme d'action qui ne s'embarrassait de rien d'autre que de sa survie. Non pas qu'il eût spécialement envie de s'en sortir, au contraire, il se trouvait embarqué de son plein gré dans cette guerre pour y mourir. Mais chaque combat, chaque affrontement était devenu une phase du jeu et chaque soldat voulait gagner sa partie contre l'adversaire. Il n'avait jamais été blessé sérieusement. Il avait tué des hommes mais ne les avait pas comptés. Certains le faisaient. Et pourquoi pas ? C'était bien compréhensible, car tenir un compte permettait sans doute à beaucoup d'entre eux de tenir l'horreur à distance. Quand la patrouille rentrait au camp, ils étaient tous si fatigués qu'ils s'endormaient dans leur tente sans se déshabiller ou simplement dehors, au pied d'un goyavier. Ils ne se lavaient et ne lavaient leurs vêtements qu'après avoir dormi. Ou pas.

Sur ce point, la hiérarchie faisait preuve d'une certaine souplesse. Après ces mois d'une lutte éprouvante, menée dans des conditions sanitaires épouvantables contre des maquisards qui connaissaient le terrain comme le fond de leurs poches, il ne fallait pas être trop pointilleux sur les détails. La discipline se concentrait sur l'efficacité et l'entraide au combat. De temps à autre, un fantassin était puni pour une faute quelconque – un chapardage, un retard à l'appel, un salut oublié – histoire de marquer les esprits. Lorsqu'un manquement grave dans le service ou un délit d'importance était constaté, on mettait le contrevenant aux arrêts sans nourriture, au pire il était fouetté. Personne n'avait été passé par les armes depuis un bout de temps.

— *C'est déjà ça...*

— Ah, tu es là, toi ?

*

Désormais, la Voix Fantôme intervenait jour et nuit sans crier gare, et Moon n'avait d'autre choix que de la traiter comme une compagne. Souvent, il devait l'admettre, elle pouvait lui être de bon conseil. Ensemble ils faisaient le point sur les événements de la journée, ils essayaient d'analyser une situation particulière. Elle s'exprimait sur un ton neutre et monocorde mais elle employait des mots forts et des images suggestives qui savaient le pousser dans ses retranchements.

— *Donc, tu faisais partie de l'escouade qui a traqué les villageois, c'est vous qui les avez ramenés au village...*

— Oui, mais comme je l'ai dit, on est reparti aussitôt... À l'appel, il manquait quelqu'un de chez nous, un traînard... En fait le type avait sûrement déserté, on ne l'a pas retrouvé. Bref, quand nous sommes revenus, bredouilles, tout était sens dessus dessous. Des cris, des pleurs, des insultes. Cela ne présageait rien de bon pour la nuit. J'ai dit aux hommes d'aller se sécher puis je suis allé au rapport. En tant que sous-officier, je devais rendre compte de ma mission avant de vaquer aux obligations de service ordinaire. J'ai juste changé de bottes. Pendant que je patientais devant la porte du bazar, un planton m'a expliqué les raisons du remue-ménage.

Ayant refusé de nous renseigner sur l'armée clandestine, le chef du village venait d'être exécuté ainsi qu'une jeune fille prise au hasard. Ils avaient été enterrés vivants sur la place du village. Sur le coup, le châtiment me parut d'une cruauté inutile de la part du capitaine et surtout très risqué. J'ai pensé que les villageois allaient se révolter et que cela se terminerait au corps à corps. Il y aurait des morts des deux côtés. C'est pourquoi, m'a précisé le planton, le capitaine a ordonné de placer un garde en habit d'apparat devant les deux tombes pour impressionner les villageois. Le capitaine croit qu'un soldat arborant étendard, cape, fourragère, plumeau et gants blancs inspirera de la crainte, de telle sorte qu'ils hésiteront à se rapprocher du lieu du supplice. Pourquoi pas ? me suis-je dit. Et pourquoi pas moi ? Je suis déjà trempé de toute façon.

*

Quand la porte s'ouvrit sur la bedaine volumineuse du capitaine, Moon avait pris sa décision. Il ne sortirait du bureau que pour aller prendre cette garde symbolique qui le transformerait à jamais.

Le capitaine a accepté sa requête. Moon a vaillamment pris sa garde mais, depuis deux heures qu'il se tient immobile au pied des deux tombes, il commence à regretter de s'être porté volontaire. Il ressent une sorte d'appréhension qui se mue de manière insidieuse en inquiétude. Ce n'est pas la pluie qui continue à transpercer le ciel, les toits, les vêtements. Ce n'est pas l'orage qui lance sur la forêt ses éclairs violets comme un crépitement de flashs photographiques. Ce n'est même pas la population qui maronne nerveusement derrière le cordon des sentinelles. C'est quelque

chose de personnel, qui n'appartient qu'à lui. L'effort qu'il déploie pour ne pas exploser est au-delà de tout ce qu'il a pu endurer jusqu'ici.

Dans la tombe gît cette fille dont la vie s'est arrêtée net alors qu'au réveil ce matin, tout lui était encore possible, une existence entière, et peut-être qu'elle aurait connu l'amour, ce sentiment à la fois si léger et si profond. Aussitôt, Moon fait le parallèle avec Alma, elle aussi stoppée dans son élan vital, humiliée et trahie. La honte, lui avait dit son père, est le pire sentiment qu'un homme puisse éprouver. Mais il y a pire encore : le déshonneur. C'est une tache indélébile. Non, une plaie. Le déshonneur est une plaie qui suinte et qui ne guérit pas. Tant que battra son cœur, plus jamais le sergent Moon ne sera en repos.

À cet instant, alors qu'il va crier le prénom qu'il s'interdit de murmurer depuis son engagement dans l'armée, un incident se produit. Un mouvement sur la gauche, à la limite de son champ de vision déjà très restreint par l'eau qui brouille son regard. Un bruit étouffé par le martèlement incessant de la pluie. Il a juste le temps de conscientiser le danger mais pas le délai nécessaire pour le parer. À peine a-t-il tourné la tête que l'ombre qui se rue sur lui se transforme en visage. C'est l'image d'un masque grimaçant que reçoit sa rétine. Un corps vigoureux le heurte de plein fouet en même temps qu'une morsure lui déchire l'abdomen. Dans la seconde qui suit, il perçoit un claquement sec par-dessus les grondements du ciel. Le corps étranger agrippé à son propre corps devient tellement lourd qu'il l'entraîne dans sa chute. Lorsque sa joue s'écrase dans le magma boueux du sol détrempé, Moon comprend qu'il vient d'être poignardé et que son agresseur a été abattu d'un coup de fusil.

Soudain, le voilà plongé dans l'obscurité et le silence. Il ne voit plus rien, n'entend plus rien, pas même son propre souffle ni les battements de son cœur. Après quelques instants de stupeur, il s'efforce de se calmer, mais des images sans queue ni tête commencent à défiler derrière ses paupières, un train qui fonce dans la campagne, un portrait dans un cadre doré, des papiers gras, un rasoir ensanglanté, des corbeaux qui tournoient dans le ciel... C'est un peu comme lorsque le soir au fond de son lit on bascule dans le sommeil et que des scènes incohérentes surgissent les unes derrière les autres.

— *Moon, tu m'entends ?*

— Oui, je t'entends. Que m'arrive-t-il ? Je suis blessé ?

— *Tu as reçu un coup de couteau au ventre. La blessure n'est pas belle, tu es en train de mourir.*

— *C'est long...*

— *Tu as l'impression que c'est long, des images défilent dans ton esprit, tu revois des moments clés de ton existence mais en réalité tout se déroule très vite, dans quelques instants, ce sera terminé.*

— *Pourquoi les autres ne viennent-ils pas me porter secours ?*

— *Ils n'ont que faire de toi en ce moment. Le geste suicidaire de ton agresseur a déclenché une révolte générale, les villageois se sont aussitôt rués sur les soldats et, quelques minutes plus tard, la résistance est sortie de la jungle... Ils sont nombreux, je crains que la bataille ne soit mal engagée pour vous.*

— *Que fait le capitaine ?*

— *Il est mort.*

— *Ah ? Tant pis pour lui... C'est bizarre, tu n'as pas la même voix que d'habitude, elle est plus douce, comme celle d'une femme... Qui es-tu ?*

— *Je suis ton âme éplorée dans une époque remplie de larmes.*

— *Où est la Voix Fantôme ?*

— *Tu ne l'entendras plus. Je prends la relève.*

— *Mais je ne veux pas mourir... J'ai changé d'avis... Si tu savais comme je regrette...*

— *Il y a de quoi, mon pauvre Yoyo. La plupart du temps, tu t'es comporté comme un jeune mâle égoïste, imbu de lui-même et sans le moindre scrupule. Tu as commencé par duper tes camarades, puis ton père, après quoi tu as trahi ton amoureuse et enfin, tu as choisi la pire des voies pour te faire pardonner, tu es devenu un assassin, tes mains sont couvertes de sang. Et voilà qu'au moment de partir, tu deviens lâche.*

— *Ainsi, je suis redevenu Yoyo...*

— *C'est parce que tu as bouclé la boucle.*

— *Tu ne peux donc rien faire pour m'aider, mon âme, pour changer le cours de mon destin ?*

— *Je ne suis pas ton ange gardien. Je suis ce qu'il y a de plus intime en toi mais je ne pèse rien. Chacun est responsable de sa vie.*

— *Ce n'est pas qu'une question de choix... Il faut tenir compte des circonstances...*

— *Sûrement, sauf qu'au milieu des circonstances, tu n'as fait que des mauvais choix. Tout ce qu'il y avait de bon en toi, tu as fini par l'étouffer*

sous ta noirceur.

— Ne me juge pas.

— *Je ne te juge pas, je fais partie de toi.*

— J'ai beaucoup souffert, tu sais...

— *Tout le monde souffre. La souffrance, c'est le lot commun.*

— Sans doute... Je ne comprends pas tout ce que tu dis mais je n'insiste pas... Je suis fatigué... Et j'ai froid...

— *C'est normal, tu as perdu beaucoup de sang.*

— Avant de quitter ce monde, je voudrais juste que tu me dises quelque chose.

— *Parle, je t'écoute.*

— J'aimerais savoir si Dieu existe... Il existe, n'est-ce pas ?

— *Tu verras bien.*

FIN

Si vous avez aimé ce livre, ce serait gentil de laisser un commentaire sur le site où vous l'avez acheté ou sur les réseaux sociaux. Un grand merci d'avance.

OceanofPDF.com

Note sur l'auteur

Très marqué par les écrivains américains de la *Beat Generation* dans sa jeunesse, Daniel Pasquereau a eu une vraie passion pour Jack Kerouac, à tel point qu'il a fini par écrire un récit de fiction où il le met en scène (publié au Castor Astral en 1999). Auteur rare, il écrit aussi bien de la poésie que des nouvelles, genre dans lequel il trouve sa distance de prédilection, ou des romans.

OceanofPDF.com

Bibliographie de l'auteur

Il y a un ange dans le garage

Zinédi, 2020

Dans les méandres du fleuve Inquiétude

L'Intermède, 2020

Géographie de l'évasion

L'Intermède, 2020

La Résurrection des poulets rôtis

Lokomodo, 2013

Jack Kerouac, l'ami américain

Le Castor Astral, 1999

D'une mouche un éléphant

Méreal, 1996

Le Chiendent de l'âme

L'Incertain, 1989

Boris blues

L'Incertain, 1987

OceanofPDF.com

Collection Textures

Brûler le Louvre, Didier Goupil

Le Kurde qui regardait passer les nuages, Fawaz Hussain

Symphonie en psy mineur, Hervé Mestron

Il y a un ange dans le garage, Daniel Pasquereau

La Maison à claire-voie, Brice Tarvel

Un piranha ne fait pas le printemps, Serguei Dounovetz

Anatomie des âmes en peine, Daniel Pasquereau

Le Café de la jeunesse, Didier Goupil

Moz, Hervé Mestron

Pour découvrir notre catalogue et suivre notre actualité :

<https://www.zinedi.com>

OceanofPDF.com

Copyright

Illustration de couverture : Mrs Bopapa

<https://www.instagram.com/MrsBopapa>

Maquette : François Génissel

<https://francoisgenissel.com>

© Éditions Zinedi, 2022

Maison d'édition indépendante

Collection Textures, dirigée par Gilles Vidal

<https://www.zinedi.com>

contact@zinedi.com

ISBN 978-2-84859-239-8 (version imprimée)

ISBN 978-2-84859-240-4 (version numérique)

OceanofPDF.com